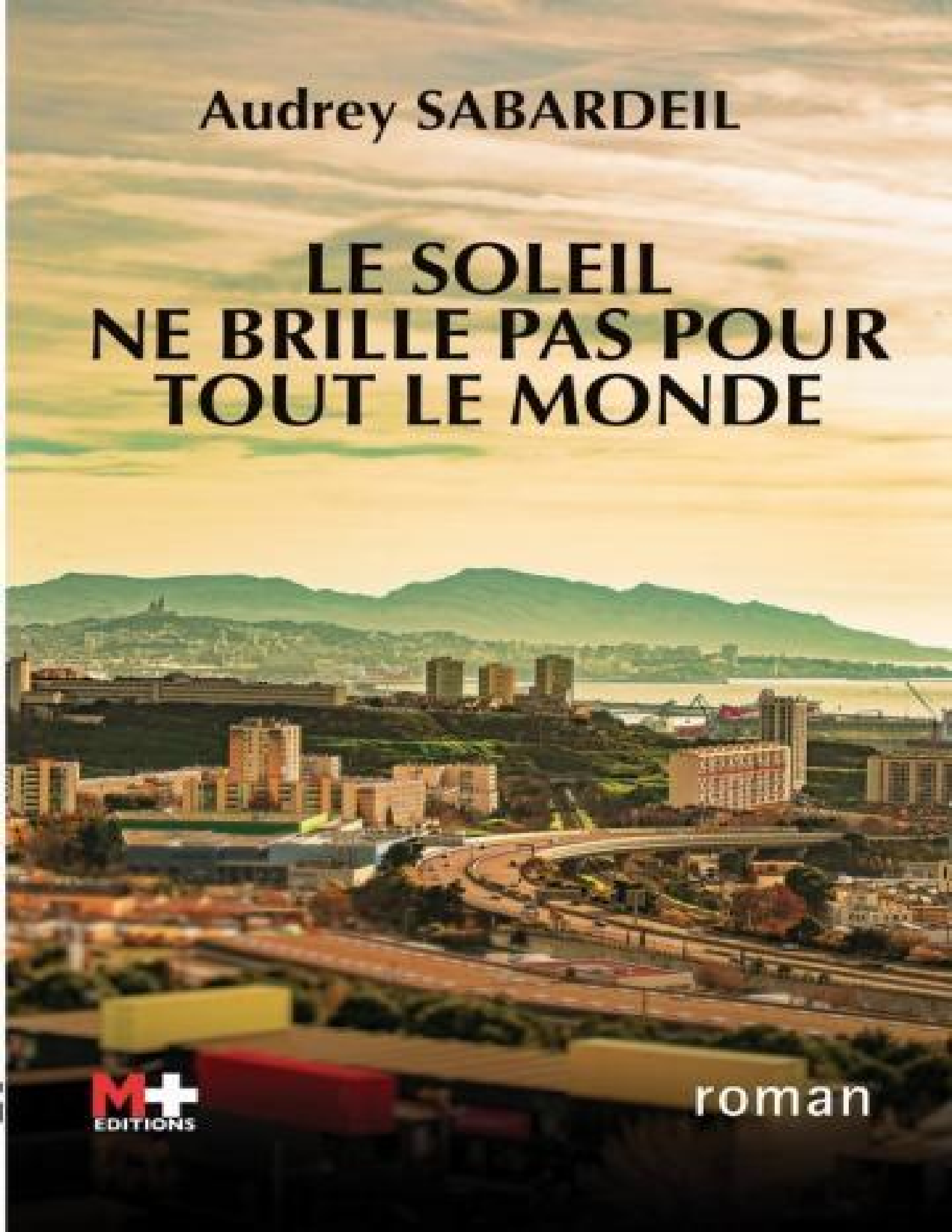


An aerial photograph of a city, likely Geneva, with a prominent mountain range in the background under a hazy, golden sky. The city features a mix of modern and older buildings, a winding road, and a body of water in the distance.

Audrey SABARDEIL

LE SOLEIL NE BRILLE PAS POUR TOUT LE MONDE

M+
EDITIONS

roman

Le soleil ne brille pas
pour tout le monde

OceanofPDF.com

Audrey Sabardeil

Le soleil ne brille pas
pour tout le monde

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

OceanofPDF.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions

Illustration de couverture :
© François Mouren-Provensal

Composition Marc DUTEIL
ISBN 978-2-38211-114-7

OceanofPDF.com

À ma mère,
À mon grand-père,
À mon père,
Qui ne me liront jamais.

*Tous les jours on retourne la scène
Juste fauve au milieu de l'arène
On ne renonce pas, on essaye,
De regarder droit dans le soleil*

»)Droit dans le soleil«
Bertrand Cantat,
Wajdi Mouawad,
Pascal Humbert(

OceanofPDF.com

1.

« Y nous emmerdent avec leurs élections européennes. Y feraient mieux de s'occuper de nous donner du boulot et de nous lâcher un peu la grappe avec leurs impôts... Hein ? Pas vrai ? », avait lancé Fredo en continuant d'essuyer son verre derrière le comptoir. Il râlait mais il n'éteignait pas pour autant la télé. Jamais.

Depuis qu'ils avaient lancé i-télé, y avait pas moyen d'avoir autre chose dans ce bar, sauf les soirs de match évidemment. Fredo laissait tourner les infos en boucle. Moi je m'en serais bien passé. La politique, ça ne m'avait jamais intéressé... J'avais bien fait quelques manifs, je me rappelle... Deux profs d'histoire-géo du lycée arboraient leur badge F.O. devant les grilles et nous filaient des tracts. Tout le monde les prenait. Les filles surtout. Alors je les prenais aussi. Des fois, je les lisais. Et quand un mouvement se préparait, je suivais. Un matin, on avait fait un sit-in au carrefour de Saint-Louis, entre la Caisse d'Épargne et l'armurerie. Ça avait mis un beau bordel. Je ne me souviens pas contre quoi on manifestait. S'il faut, je ne savais déjà pas, à l'époque. On disait tous « sitting ». Ça fait pas longtemps que j'ai compris mon erreur, en lisant un article dans *La Provence*... En tous cas, je ne savais ce que c'était, avant de me retrouver là, à passer sous le viaduc, devant le cimetière et à descendre jusqu'au croisement. Ceux qui avaient des porte-voix nous ont dit de nous arrêter de marcher, de nous étaler au maximum, pour bloquer la circulation. On a posé nos fesses là, sur la route, et on a fumé des clopes. Certains tapaient sur des djembés, d'autres bouquinaient ou discutaient avec ardeur, se croyant prêts pour un autre mai 68. C'était sympa. Nous, on jouait à la contrée. On était resté là un moment. Après, on avait dû rentrer chez nous, rejoindre nos parents, leur dire qu'il y avait eu une manif, qu'on en avait entendu parler, mais que nous, on était allé en maths et en anglais bien sûr...

Une fois aussi, on était descendu en ville. En bus et métro. On avait l'impression que tout le lycée avait suivi. On avait rejoint le bas de la Canebière. C'était beau : y avait des drapeaux, des filles montées sur les épaules des gars, de la musique... On avait remonté vers l'église des Réformés et tourné à droite sur la rue de Rome, je crois. Ou le cours Lieutaud peut-être. Vers la Préfecture, pour la première fois de ma vie, j'avais vu un cordon de flics, bien serrés, en tenue de combat. On se sentait forts, importants. On a échangé les slogans anti-FN contre des cris « C.R.S., S.S. ! » et on a poursuivi notre marche joyeuse. J'ai beau me creuser la tête, je ne sais plus comment s'est terminée la manif, ni la journée. Mais avec les

copains, on avait rigolé, bu quelques bières, collé des filles d'un peu plus près que d'habitude. C'était le but de notre après-midi.

J'ai souri en repensant à la conscience politique de mes dix-sept ans.

« Tu m'en remets un, Fredo ? »

– Ouais, je te fais ça... ». Il a préparé mon pastis presque sans quitter du regard ses infos. Il aurait pu le faire les yeux fermés, je crois.

« Kahina, tu lui files, à Steph ? »

La minute d'après, j'avais mon verre. Et le sourire de Kahina en prime. C'était ça, je pense, qui la rendait si belle. Des dents parfaites. D'un blanc qu'on ne voit qu'à la télé, dans les pubs pour le dentifrice. Moi, je croyais que c'était truqué, cette couleur, avant de la voir servir un jour chez Fredo. Elle cherchait un job d'été. C'était la fille d'un copain à lui. Alors il avait accepté. Ça m'avait un peu étonné parce que Fredo, les Arabes, en général, il ne les apprécie pas franchement. Mais là, c'était pour un copain, alors...

Bref, le pastis, avec elle, il était rafraîchissant avant même que j'en boive la première gorgée. C'était son sourire... et aussi sa tignasse bouclée, épaisse, qu'elle essayait de maintenir dans un gros élastique noir. Mais il en sortait toujours quelques mèches autour du visage. Des poignets très fins, une peau brune, un petit cul haut perché dans un jean bon marché. Elle ne faisait rien pour ça, mais elle remuait mon ventre.

Ce jour-là, elle portait aussi un marcel blanc, tout simple. Et des tongs. C'était comme si elle avait marché sur un podium pour moi. Elle devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans. Je ne lui parlais jamais vraiment. Pas de vraie discussion. Je me contentais de la bouffer des yeux. Le plus discrètement possible, histoire que Fredo ne me branche pas...

« Oh, Steph, tu dors ? »

– Quoi ? »

– T'es dans la lune ou quoi ? Je te demande si tu bosses aujourd'hui...

– Non, aujourd'hui, j'ai rien. Demain, je vais aller à la Plateforme. Faudra que j'y sois tôt, je pourrai pas venir prendre le café chez toi...

– Ça, c'est sûr. Si tu veux passer avant les Arabes et les Turcs, t'as intérêt à te bouger et te lever de bonne heure ! »

Depuis plusieurs années, à Arenc, devant l'entrepôt de La Plateforme du Bâtiment, si un type voulait embaucher des ouvriers, il n'avait qu'à se servir : tous les matins, des gars faisaient le planton, là, sur le trottoir, et attendaient. C'était malin. Ils n'avaient pas fait d'études de marketing, les types, pour savoir que le mec qui vient chercher des matériaux, il a éventuellement aussi besoin de bras pour faire le ciment ou manier la pelle. La main d'œuvre à côtés des tonnes de sable. Oui, c'était malin.

Moi, j'avais accompagné un pote, un jour. On n'avait pas attendu longtemps. C'était dur et payé pas grand-chose. Mais c'était toujours ça...

De toute façon, je n'avais pas vraiment l'embarras du choix. Mes années lycée, je n'en avais rien fait. Pas même un bac G. Et j'avais fait un sale coup à mon père dans la foulée. Disparu de la circulation, depuis. Je m'étais débrouillé. Plutôt bien, d'ailleurs. J'avais même fini par décrocher un emploi stable aux Tuileries de Saint-André. De la manutention. Et au bout de deux ans, j'avais été pris sur la chaîne de fabrication des romanes. C'était bien. Une bonne équipe. Des gars sympas. On embauchait tôt, à cinq heures. Mais dès quinze heures, on était tranquille. On allait manger un bout dans le coin. Des fois, quand il faisait beau – beau de ce bleu d'ici qui explose de lumière – on tirait jusqu'à l'Estaque. C'est comme ça que j'avais connu Alex. Elle était standardiste aux Tuileries, et elle ouvrait la barrière aux camions qui faisaient les rotations. Un jour où nous nous étions répartis dans deux voitures, un des collègues avait proposé à Alex d'en être. Elle avait dit oui. Elle était montée à l'arrière. Sa cuisse collée contre la mienne jusqu'à l'Estaque. Et ses cheveux qui volaient devant mon visage à la première occasion. Après ça, il m'avait fallu un mois pour obtenir un tête-à-tête. Cet été-là, on filait à Corbières dès la fin de sa journée, à dix-sept heures. On s'installait sur les rochers, à l'écart de la plage. Et je la regardais dans le soleil. Je me rappelle cette image : des perles mouillées sur son dos. Ses cheveux qui gouttent. Elle n'essuyait jamais l'eau avec sa serviette : elle voulait sentir la mer sécher dans la chaleur. Moi, je faisais le beau : je dégainais mon plus beau plongeon. J'étais plutôt bon à ça : je m'étais entraîné pendant des années, tous les étés, de juin à septembre, avec les copains. De toutes les digues du coin. Jusqu'à celle d'Ensues-la Redonne, sur la Côte Bleue. On y allait en train. Même, une fois, on avait poussé de l'autre côté, à Marseille, sur la Corniche. C'est Marc qui avait lancé le défi, évidemment. C'était toujours lui qui proposait l'impensable. Et comme on était des garçons, comme on avait quatorze ans, et comme Marc l'avait décrété, nous irions plonger depuis le Pont de la Fausse Monnaie, juste avant le resto du *Rhul*. Bref, j'avais été bien formé. Alors, sous les yeux grand ouverts d'Alex, je m'élançais, je me cambrais en l'air, avant de rassembler mes bras devant moi et de pénétrer dans l'eau sans éclaboussure. Ou presque.

Quel bel été !

Et puis quelques mois plus tard, j'ai eu cet accident imbécile. Pas de bobo. Mais ma vieille bagnole, HS. Et les transports en métro-bus, depuis le centre-ville, quelle galère ! Des bouchons partout, tout le temps. Et le patron qui refuse de changer mes horaires. J'arrivais en retard souvent. Trop souvent. Et pour déménager et me trouver un truc à louer moins loin, il aurait fallu convaincre un propriétaire, présenter des garanties... Tu parles ! De chez moi, j'avais beau prendre le premier bus du matin, devant le Centre

Bourse... Entre les travaux, les embouteillages et les grèves, je n'étais plus fiable. D'avertissements en blâmes, j'ai fini par être licencié : plus de Tuileries. Plus de boulot. Bientôt plus d'Alex. Je ne pouvais pas lui en vouloir. On n'arrivait plus à se voir. Ni elle ni moi n'avions de caisse. À Marseille, la ville s'étale d'un bout à l'autre. Les bus se traînent de quartier en quartier, de feu rouge en feu rouge. Pour s'extirper du quartier des Puces, puis franchir Saint-Louis, il faut une éternité ! Et nous n'avions pas l'éternité.

Elle avait sa belle jeunesse à vivre. Notre histoire s'est arrêtée sans heurt. Mais j'ai toujours l'image des gouttes salées sur sa peau, la sensation de sa cuisse sur ma jambe. Et le souvenir de nos corps serrés.

Depuis, je n'avais jamais retrouvé d'emploi stable. Au début, ça m'allait. De l'intérim pour éviter la routine, des extras dans les boîtes du centre, au Trolley, au 116... pour le fric facile et l'ambiance de la nuit. Des gâches de maçonnerie quand ça se présentait. Mais voilà, je n'ai jamais réussi à mettre assez de côté pour être tranquille. Et désormais, je ne vais plus à l'ANPE, je vais à Pôle Emploi. Le nom et le logo ont changé. Pour le reste... On me donne du *Monsieur* parce que j'ai passé l'âge du *jeune homme*. Et je n'espère plus décrocher un CDI. Alors à l'heure où d'autres finissaient de se raser, d'enfiler une chemise ou d'embrasser leur femme, moi je poussais la porte de chez Fredo. Une poignée de main ferme me tenait lieu de salutation du matin. Pendant que je me réveillais au rythme des gorgées brûlantes du café serré qu'il avait préparé dès que j'avais passé la porte, il commentait les infos lues dans *La Provence*.

« Allez ! Encore un de ces pébrons de la haute, mouillé jusqu'au cou ! Ils s'emmerdent pas, tous !... Tiens, regarde, en page 3.... Même les femmes, elles s'y mettent ! Un procès pour enrichissement personnel et emploi fictif... Et encore, son avocat fait appel ! Putain ! Un coup à gauche, un coup à droite... Ils trempent tous, je te dis ! »

Moi, j'écoutais sans entendre la litanie du *tous pourris*. Moi, je n'avais rien à dire. Ça faisait un moment que j'avais compris qu'il n'y avait aucun lien entre eux et nous. Qu'il ne fallait rien en attendre. Au moins, on n'était pas déçu. Comme pour les femmes. Comme pour la vie.

Fredo, lui, adorait parler, paraphraser, répéter, déformer, enjoliver ou noircir le tableau, s'enflammer. Il habitait son café de sa voix sonore. Moi aussi j'aimais ça. Il peuplait ma solitude à lui tout seul. Entre nous, pas d'effusion. Pas de démonstration. Mais une présence fidèle et rituelle. Il avait mon numéro de téléphone, j'avais le sien. Mais on ne s'était jamais appelés et on ne se voyait qu'au café. Parfois c'était lui qui me trouvait du boulot. Un dont un client lui avait parlé. En 98 même, pendant ma période noire, avant que je me dégote mon petit appartement actuel, près du

boulevard de Paris, alors qu'il me voyait me clochardiser lentement mais sûrement après mon expropriation (mon propriétaire était mort et ses enfants avaient vendu tout l'immeuble en trois jours, d'après ce que j'en avais su), il m'avait demandé de l'aider à servir les soirs de matchs. Cette Coupe du Monde lui avait donné le prétexte élégant qu'il lui fallait pour me donner du fric. Il m'avait demandé ça comme un service, m'assurant que seul, il ne s'en sortirait pas. Tu parles ! Il aurait pu gérer la situation, j'en suis convaincu. Mais Fredo avait tout à la fois ce ton bourru et cette délicatesse du cœur. Je ne savais rien de sa vie sentimentale et peut-être qu'il était un salaud avec les femmes. Mais il avait le sens inné de la camaraderie entre hommes. Il savait comment ne jamais écorcher leur dignité, ne jamais ternir l'image de leur propre virilité. Tout en pudeur. Il avait eu ça avec moi. Et j'avais fait semblant de trouver ça naturel. Nous n'en avions jamais reparlé, mais le billet qu'il me donnait en fin de service, au départ du dernier client, et sa manière de me dire d'un ton sans réplique : « Tu restes là ce soir. Je te mets le petit matelas dans la réserve. Tu vas pas sortir comme ça. Bourré comme tu es, tu vas te faire choper par les flics. » Lui et moi savions que la Police avait d'autres chats errants à fouetter... Et d'ailleurs, j'avais à peine bu. À cette époque, il m'avait mis ainsi à l'abri. À l'abri de dehors, à l'abri de la nuit. À l'abri des autres et de moi-même...

2.

Ce matin-là, comme toujours, il épluchait les faits divers dans le journal : « *Cité La Cabucelle. Saisie de résine de cannabis et d'armes de guerre. Garde à vue de quatre jeunes hommes dont un mineur de treize ans.* Tu le crois, ça ? Bientôt, c'est au berceau qu'ils vont se mettre à la kalach. Avant, y avait une hiérarchie à respecter, même chez les truands : les minots faisaient les petits boulots, laissaient traîner leurs oreilles ici et là pour le compte d'un mafieux, et peu à peu, ils grimpaient les échelons à mesure qu'ils gagnaient leurs galons de voleurs, de petits trafiquants, de braqueurs, de tueurs... Les Italiens, ils te contrôlaient ça bien comme il faut. Mais maintenant... Pff... C'est barbus et compagnie... Les mères en font huit, qui traînent dans les cités, qui leur parlent comme à des chiennes et qui se prennent pour des caïds à douze ans. Les filles mettent le voile et se trouvent mariées avant dix-huit ans. Je comprends plus ! Personne ne respecte plus rien. Ils sont où les pères ? En Syrie ? Ils font le djihad ?

– Fredo, tu mélanges tout, là...

– Ah oui ? Regarde Marseille ! Tu la reconnais, toi ? Vé la Canebière ! Rien que des Kebabs ! Écoute les gens parler. Regarde leurs fringues... Tu vas pas me dire ?... Marseille, cœur de la Méditerranée, ah oui ! Ça c'est sûr ! Tu te sens encore à ta place, toi ?

– Marseille a changé mais...

– Attends, Steph, regarde ton quartier ! À commencer par le boulevard de Paris, tiens, avec son nom ronflant ! C'est vrai qu'il aurait jamais dû s'appeler comme ça, celui-là, ricana Fredo. Mais alors maintenant ! C'est boulevard de Barbès plutôt, qu'il faudrait dire ! Tu vas voir qu'aux prochaines élections, y en a qui vont faire le ménage !

– Quoi ? Les Européennes ? Mais qu'est-ce que ça a à voir avec Marseille, Fredo ?

– Non, pas les Européennes. On s'en fout des Européennes. Je te dis qu'aux prochaines Municipales, Ravier, il va transformer le tir ! Ça va changer !

– Ça va changer quoi, Fredo ? Tu peux mettre n'importe quel maire, les Arabes, ils vont pas repartir, et tu le sais...

– Ouais mais quand même... »

Et Fredo a continué de tourner les pages et de commenter les infos nationales et les résultats sportifs... Quand il aurait malmené tout le quotidien, alors il allumerait i-télé. Et la laisserait rabâcher les mêmes

nouvelles toute la journée en boucle. Pour moi, il était temps de prendre un deuxième café.

Quand j'ai reposé ma tasse, la porte s'est ouverte. Franck, un beau gars qui vivait avec une casquette constamment vissée sur la tête, m'a interpellé : « Oh, Steph, tu veux pas faire la tournée du 13 avec moi ? »

Davantage pour passer le temps que pour gagner trois sous, je l'ai accompagné. Toute la matinée, dans le quartier Joliette, on a fait des aller-retours depuis le coffre de sa voiture, remplie ras-la-gueule de journaux gratuits et de prospectus. On a tiré le petit chariot chargé de liasses et on a distribué les paquets à chaque boîte aux lettres, à chaque hall d'immeuble. Jusqu'à épuisement du stock. C'est vrai qu'à deux, c'était supportable. Tu sentais moins les kilomètres avalés... Avec Franck comme avec Fredo, ça tournait vite au discours pro-FN, mais ça ne me dérangeait pas. Rien ne me dérangeait. Tant que la journée passait sans trop d'ennui. À la fin de la boucle, on est retournés au dépôt. Je suis resté dans la voiture pendant qu'il se faisait comptabiliser par son contrôleur les exemplaires distribués. Il y avait là des livreurs occasionnels, et pendant les vacances scolaires, des étudiants. Franck, lui, c'était un permanent. Et de temps en temps, au dépôt, il y avait besoin de bras supplémentaires. Alors il parlait de moi au patron. Et je faisais ma propre tournée, j'encaissais mes propres gains... Franck connaissait les quartiers les moins pénibles, ceux où on va plus vite, ceux où on peut livrer de grosses liasses en une fois, ceux où ça grimpe moins...

Ce jour-là, j'avais juste tenu compagnie à Franck. Ça arrivait de temps en temps. Je ne refusais que rarement. Et puis, ensuite, on allait Place de Lenche, et on mangeait un bout. C'était lui qui offrait à chaque fois. On passait un bon moment...

En fait, il fallait meubler mon temps. La journée était bonne si je rentrais suffisamment tard ou suffisamment épuisé pour pénétrer dans l'appartement, enlever chaussures, chaussettes, pantalon et me vautrer dans un sommeil rapide.

Mais cet après-midi-là, Franck avait des choses à faire. Des gens à voir. Alors après ça, j'ai flâné sur le port, fumé quelques cigarettes assis sur le quai, discuté avec les quelques pêcheurs que j'ai croisés. Puis, après une bière avec Fredo, servie par Kahina, après une énième contemplation de son corps souple slalomant entre les tables, après une ultime analyse de la politique locale et nationale agrémentée de quelques cacahuètes, je suis revenu vers le boulevard de Paris en passant devant l'église abandonnée. Je la trouvais si tragiquement belle, coincée au milieu des travaux de rénovation du quartier qui éventraient les trottoirs et donnaient aux rues l'aspect désolé d'une ville assiégée...

Bientôt, j'ai atteint le petit immeuble où je logeais. La porte donnant sur l'extérieur était toujours grand ouverte. J'avais renoncé à la fermer. Les gens d'ici aimaient traîner dans l'escalier, sur le trottoir, s'asseyaient sur les marches. Les enfants jouaient là. Les vieux sortaient parfois une chaise pliante. C'était comme ça tout l'été. Et moi j'étais là, comme transparent. Je n'avais jamais ressenti d'hostilité, ni dans les gestes, ni dans les regards. Des paroles ? Pas une. En général, hormis les gosses, ça parlait arabe. Dans d'autres immeubles, c'était de l'espagnol. Le coin des *Jéjé*... Moi non plus, je n'avais jamais posé de problème. Pas de geste déplacé, pas de regard agressif. Mais pas de main tendue non plus. Et des yeux vides. J'étais là sans y être. Comme dans la vie peut-être.

J'ai monté les trois volées de marches rouges en évitant de mémoire les tomettes cassées. La rampe de bois poissait un peu mais j'en aimais la courbure, le galbe. Je suis entré dans le petit appartement en traînant les pieds. J'ai ouvert en grand les fenêtres, branché le petit ventilateur que m'avait passé Fredo. J'ai trouvé une boîte de maïs et une autre de thon dans mon placard. Je me suis préparé une assiette, un verre d'eau et me suis assis à la petite table, devant le ciel immobile. J'ai tourné un instant la tête vers la télé posée sur deux parpaings dans le coin de la pièce. Mais j'ai renoncé tout de suite à l'idée : j'avais eu ma dose d'infos et ce n'était pas encore l'heure pour la suite. Et puis, vu les éclats de voix de la voisine du dessus, je n'aurais pas entendu grand-chose...

Comme souvent, elle piaillait, piaillait, atteignant parfois le suraigu. Lui ne disait rien. Je suppose qu'il ne devait même pas la regarder quand elle montait dans les tours. Du coup, j'avais droit au monologue criard habituel. Et puis, au bout d'un certain temps, bien au-delà de mon propre seuil de résistance – j'avais jeté assiette et couverts dans l'évier et m'étais affalé tout habillé sur le lit –, tout à coup, le lion se mettait à rugir. D'une voix rude et grave. Forte. Je sursautais à chaque fois. Il lui adressait comme d'habitude deux ou trois phrases brutales et puissantes. Jamais davantage. Parfois une gifflure. J'entendais alors le claquement sec de sa large main d'homme sur sa joue à elle. J'imaginais la tête qui valdingue, les cheveux qui volent. Un jour, je pense que c'est une droite qu'elle a reçue. Le bruit avait été plus sourd. Et juste après, j'avais entendu son corps tomber sur le sol, au-dessus de ma tête. Après ça, comme toujours, il a quitté l'appartement, la laissant là. J'assistais à tout ce spectacle sonore. La porte qui claque. Les pas qui dévalent les escaliers. En général, c'est là que je m'endormais, bercé par ses sanglots à elle. Et en général, j'étais réveillé par leurs beuglements respectifs, bien après minuit, quand lui était rentré et qu'ils reformaient leur couple foireux en baisant comme des animaux.

Elle se montrait alors tout aussi démonstrative que quand elle l'engueulait...

J'oscillais entre l'envie de l'étrangler et celle de lui faire l'amour moi aussi.

Quand j'étais réveillé tout à fait, sur mon plafond se mêlaient la peau cuivrée de Kahina, les cuisses d'Alex, la bouche de l'une, le regard de l'autre, leurs seins et leurs fesses dans mes mains. Un corps hybride et parfait. Parfois je voyais les deux dans mon lit. Dans tous les cas, sur le tempo bruyamment scandé par la voisine, je finissais haletant et suant, par un orgasme violent qui me laissait vidé et triste. Je m'endormais enfin comme une pierre jusqu'au lendemain. Ainsi ce soir-là, je me suis retourné sur le ventre et j'ai sombré.

À cinq heures trente, je me suis planté sur le trottoir, face à l'entrepôt de matériaux. Le ballet des camions avait déjà commencé et levait de la poussière et de la fumée dans le ciel lumineux. Dès mon arrivée, trois Marocains ont grimpé dans une camionnette après quelques minutes de palabres. Puis les deux Turcs qui étaient arrivés en même temps que moi ont aussi trouvé preneur. Moi, j'ai attendu encore vingt minutes et ça a été mon tour, à moi et à une poignée d'autres, des Algériens je crois. Un chantier à Allauch.

Des pierres, du sable, de l'eau, encore du sable. Pendant des heures, les bras des hommes ont mouliné, creusé, tassé, pelleté, transporté. Dans l'odeur de sueur et de poussière. Les peaux luisaient. Les mots étaient rares. L'un des types fumait en clignant de l'œil pour se protéger de sa propre fumée. Il laissait la cendre pousser au bout du mégot. Moi je continuais de remplir indéfiniment la brouette, obnubilé par cette chenille grise qui refusait de tomber au bout du filtre. J'inventais une sorte de jeu : je comptais le nombre de pelletées entre deux chutes de cendre. Sans une parole échangée, au son régulier de mes coups de pelle et de ses coups de truelles, ses cigarettes ont rythmé ma matinée. Vers dix heures, le contremaître nous a appelés à l'ombre du camion. Ils ont sifflé un Coca. Lui et moi, une bière. Ce n'était pas bien frais mais ça faisait du bien. On a repris bientôt le travail. Le même. Jusqu'à ce que le mur ait atteint la clôture du bout, seulement interrompu par une rapide pause repas et un autre coup à boire. À dix-huit heures, j'ai poussé la porte de chez Fredo. Il m'a laissé me rincer au tuyau, dans l'arrière-cour. J'ai enlevé mon tee-shirt et l'ai balancé sur le haut du volet de la porte. J'ai ouvert l'eau au robinet du mur et me suis penché en avant au-dessus de la petite grille scellée dans le sol. Pendant quelques secondes, j'ai frictionné ma tête et mes bras sous l'eau froide en soufflant bruyamment pour laver aussi ma bouche pâteuse. La moiteur poisseuse se décrochait de moi comme des

écailles sèches. Je me suis redressé brusquement ; j'ai tourné le robinet à fond. J'ai empoigné le tee-shirt et me suis séché sommairement le visage et le torse avec. Le temps de m'étirer les épaules, je me suis ensuite rhabillé, revigoré. Quand j'ai été prêt, Kahina a passé la tête et m'a proposé une pression avec des yeux souriants. Bientôt, j'étais de retour dans la salle. J'ai étendu mes jambes fourbues sous la table. J'ai appuyé mon dos contre la chaise. Les gorgées fraîches ont fini de me redonner vie. J'imaginais mes veines véhiculant des flots de liquide blond et glacé dans mes bras et mon ventre...

« C'est bien calme, aujourd'hui ! » a lancé Kahina.

– Il est cuit, le Steph ! T'es trop vieux pour le bâtiment ! » s'est moqué Fredo.

J'ai répondu par un sourire amical. Kahina a tiré une chaise et s'est assise là, pas très loin. La journée se terminait bien... Je l'observais, le regard en coin. Elle avait les yeux perdus vers la rue. Dans une immobilité parfaite. Une sculpture. Voilà ce qu'elle était devant moi. Dans ma tête, je colorais sa peau de teintes bronze. Quoi qu'elle fasse alors, elle peuplerait mon musée imaginaire...

En la scrutant ainsi, j'ai bien vu que son sourire s'était figé, que son regard avait pris une fixité triste maintenant. Un peu grisé par la bière engloutie trop vite, j'ai osé : « Qu'est-ce qui va pas, ma belle ? »

La statue s'est animée et a perdu aussitôt sa mélancolie : « Oh, rien ! Ça va, ça va ! ». Je l'avais dérangée dans sa rêverie. Elle s'est levée, a repoussé sa chaise, a essuyé machinalement la table voisine et a virevolté jusqu'à la terrasse où un couple s'était installé pour prendre l'apéritif.

« Je crois que son frère fait des conneries », expliqua Fredo à mon intention.

Des conneries... beaucoup en faisaient par ici. Des petites, des grosses... Tout dépendait de l'âge, du père, des copains qui t'entouraient, du hasard, des occasions qui se présentaient...

À la voir, ma Kahina, je me disais qu'elle, elle avait ses chances. Qu'elle ne finirait ni voilée ni tabassée par son mec, comme ma voisine. Moi, j'aurais été gentil avec elle, et doux, c'est sûr... J'étais persuadé qu'elle saurait dire *non* et bien choisir son amoureux. Je voulais y croire en tous cas... même si le quartier, c'était comme un aimant. Et plus encore dans les cités des Quartiers Nord.

Ici, en ville, c'était encore un peu différent. Mais pas pour longtemps peut-être... C'était ce que pensait Fredo. Il avait toute une théorie là-dessus. Et malgré moi, je servais d'exemple à sa démonstration : au début, j'habitais rue de la République. En 2005 ou 2006, les travaux de rénovation avaient commencé. Les façades ravalées, les bâtiments éventrés de

l'intérieur, vidés de leurs viscères. Les architectes et les promoteurs n'avaient gardé que la carcasse. Ça, oui... ça avait de la gueule maintenant. Du Haussmann pur jus, de la lumière, des hauts plafonds, de grandes pièces blanches. Enfin... c'est ce que j'avais vu depuis la rue.

Parce qu'en même temps qu'ils avaient repensé l'aménagement intérieur, ils avaient repensé les loyers. Et ainsi poussé dehors les locataires historiques. Dont moi. « La rue de la République porte bien son nom, maintenant, tiens ! » avait balancé Fredo à l'époque, avec l'ironie dont il se délectait. Et sans cri, sans heurt, familles, couples et types comme moi avaient rassemblé leurs affaires et, un à un, immeuble par immeuble, avaient cherché moins cher ailleurs. Tout le monde avait pris la direction du nord de la ville. Pour moi et quelques autres, arrêt au boulevard Roger Salengro. À quelques kilomètres à peine. Le bulldozer façon Haussmann n'avait pas été jusque-là et le programme de Marseille Provence Métropole non plus. Pourtant, ça pourrait bien arriver : le quartier se métamorphosait. Du Mucem moderne et monumental et de la tour CGA-CGM futuriste côté mer en passant par le centre commercial flambant neuf des Terrasses du Port. Du quartier d'affaires qu'était devenue la Joliette en quelques années avec l'arrivée du tramway et les nouveaux hôtels, parfaits pour héberger les commerciaux en déplacement jusqu'à l'Hôpital Européen sorti de terre depuis peu... Le progrès était en marche. Et l'avenue Salengro était la frontière. Comme un vestige du Marseille pauvre qu'on voulait cacher sous le tapis...

Et comme dans une sorte de ruée vers la misère, la frontière reculait peu à peu, grignotant les quartiers vers le Nord, où se concentrait désormais la lie de la société. Il avait sans doute raison, Fredo... Un de ces jours, faudrait investir la rue de Lyon, et on atteindrait le quinzième arrondissement. On passerait derrière le terminus du métro, à Bougainville, point de non-retour des investissements urbains. Là, on échouerait définitivement, comme dans une réserve indienne. La Grande Mosquée était le seul projet d'envergure lancé alors pour ce coin de Marseille. La religion comme opium des peuples. Ça marchait toujours. Cela dit, même ça, ça avait capoté, finalement.

Mon avenir dans la ville, et celui de tous ceux qui n'avaient pas un revenu correct, était tout tracé, selon mon ami. Il avait peut-être décidément vu juste, Fredo...

Un peu plus tard, j'ai mangé un bout au café avec lui, sur un coin de table, et puis j'ai traîné ma fatigue jusque chez moi, longeant le nouvel hôpital, la grille noire et la façade abîmée de Saint-Martin d'Arenc. Tiens, je serais bien allé m'asseoir sur un banc, à l'abri de cette église. Oh, pas véritablement pour prier, ça non : je n'étais pas croyant. Pourtant j'aimais

bien l'odeur particulière des églises, leur silence calme, et cette fraîcheur... Mais celle-ci était fermée depuis longtemps. J'avais cru qu'elle succomberait à la reconstruction du quartier. Aux dernières nouvelles, elle serait un jour réhabilitée et retapée. En attendant, je souriais devant le graff qui représentait un Jésus au look de bandido, avec tatouages, bandeau et médaille clinquante. Après la rue Chanterac, la misère m'enveloppait comme un manteau : les vitrines murées, les murs décrépits, les enseignes décolorées. J'ai senti mon sourire s'évanouir. J'en avais assez de ce spectacle. Mon indifférence coutumière n'avait plus tant de pouvoir, semblait-il. Tout ça commençait sérieusement à m'atteindre. Ou était-ce mes muscles endoloris, mes jambes de plomb, la poussière restée collée par la sueur dans mon cou ? Et il faisait tellement chaud !

Je me suis hissé lentement dans la cage d'escalier, dans les cris des mères qui interpellaient les gosses, tous ces gosses qui ne me voyaient pas. Les odeurs d'épices se mêlaient à celle de la friture grasse. J'ai accéléré un peu le pas pour me réfugier chez moi. Je me suis jeté sous une vraie douche cette fois, presque froide. Je me suis frictionné avec le bloc de savon. Il était rêche aux arêtes. Ça faisait du bien sur mes muscles fatigués, en haut du dos. J'ai prolongé le moment comme pour incruster la mousse blanchâtre dans chacun de mes pores. Le parfum de lait remplaçait toutes les puanteurs de la journée. J'ai soupiré sous l'eau claire dont j'avais remonté la température, regardant que tout le savon disparaisse dans la bonde à mes pieds. Je me suis séché rapidement ; j'ai enfilé un caleçon propre et me suis écroulé sur le drap fripé.

Cette nuit-là, les beuglements des voisins me sont parvenus par intermittence seulement et je ne me suis réveillé qu'à moitié quand leur porte a claqué à toute volée. Puis j'ai dormi comme une enclume.

3.

Un soleil violent m'a réveillé tôt le lendemain, dardant sa lumière sur mon crâne à travers le volet mal fermé. Je transpirais déjà. Je n'ai pas traîné là : tout l'immeuble bouillonnait ce matin, comme c'était toujours le cas dans les premiers jours de vraie chaleur. Celle qui exhalait les âcretés des peaux, échauffait les esprits et alourdissait les membres et la volonté.

J'ai fui, dévisagé sur le trottoir par le gars du dernier étage qui s'engueulait déjà au téléphone avec quelqu'un, en tirant sur son joint.

Bientôt, je suis arrivé chez Fredo. En même temps que le café, il m'a donné le nom d'un resto sur la Canebière, griffonné sur un coin d'enveloppe : « Ils ont besoin d'un pizzaïolo, le temps que le leur n'ait plus son plâtre. J'ai dit que ce midi, t'y serais... »

– Merci Fredo ! »

Un gars est entré. Il est venu dire quelques mots à l'oreille de Fredo qui a hoché la tête et m'a désigné du menton. D'un regard, rendez-vous était pris dans l'arrière-cour, à côté des chiottes. Le type – il devait avoir seize ou dix-sept ans à tout casser – a déballé deux sacs en plastique. Des tee-shirts Adidas dans l'un, Puma dans l'autre.

« J'ai toutes les tailles. Et d'autres couleurs si tu veux. Quinze euros. Si t'en prends deux, je te les fais à vingt-cinq. Des tombés du camion. Demain ou après-demain, j'aurai des Requin. »

Sans un mot, j'ai fouillé, pris un vêtement noir et j'ai fourré deux billets dans sa main. Je suis retourné dans la salle. Fredo allait voir certains de ses clients ; rares étaient ceux qui déclinaient. Lui devait récupérer un billet en échange, je suppose. L'économie tournait. Tout le monde était content.

La matinée s'est étirée ainsi, parmi la voix des hommes au café. J'ai observé ce spectacle immuable. Toujours ces rires graves et ces discussions viriles. Le sport, la politique, le patron, la femme, les gosses. Avant ce jour, je n'avais jamais réalisé que ce lieu était presque exclusivement masculin. Que ça l'avait toujours été. Peut-être que c'était la démarche de Kahina, ses hanches, ce mouvement si féminin qui me faisait apparaître le contraste avec tant de netteté, soudain. Je crois que si une femme était venue s'asseoir là, ça aurait été incongru. Une sorte d'intrus. Peut-être était-ce pour cela que ça n'arrivait quasiment jamais. Elles devaient le savoir, les femmes, qu'elles n'avaient pas leur place ici. Ou alors c'est qu'elles n'avaient pas le temps pour ça. Elles, elles allaient chercher les gosses. Ou elles les gardaient à la maison. Ou elles faisaient la bouffe, dans leur cuisine. Ou elles nettoyaient leurs carreaux. Ou elles faisaient leurs courses, au marché des Capucins, ou

chez l'Arabe du coin. Ou elles étaient au travail. Bref, elles s'activaient. Pas de temps pour se poser, ni même prendre un petit kawa. Les jambes de Kahina, elles le savaient, elles, qu'elles ne devaient pas lambiner au soleil. Les filles, elles devaient avoir intégré ça... Quoique j'avais l'impression que depuis quelques années, j'en voyais de plus en plus, des bandes de filles, des jeunes, passer une bonne partie de leur journée affalées sur un banc, à rire fort, à parler gras, entre elles. Assises sur leurs grosses fesses, moulées dans des hauts trop petits pour elles. Leur taille adipeuse débordait sur les côtés, par-dessus leur jean slim. Ça me dégoûtait vaguement. Et en même temps, cette viande étalée là, impudiquement, on n'y pouvait rien, ça appelait le regard. Ça devait être moelleux.

Bientôt j'ai fouillé dans mes poches de quoi régler. Je suis allé serrer la main de Fredo. J'ai adressé un salut à Kahina qui m'a éclairé de son beau sourire. C'était l'heure : j'avais rendez-vous à la pizzeria du haut de la Canebière. J'y avais mangé une fois ou deux.

Le plan de Fredo s'est avéré parfait : le cuistot en avait pour un mois d'incapacité. Je ferai l'interim pendant ce temps-là. Deux services à assurer. Paye correcte. Tout bénéf : c'était au black bien sûr. Le patron m'a tendu un tablier blanc en coton épais. J'ai croisé les lanières dans mon dos et fait un nœud devant. Pendant qu'il me montrait où se trouvaient les ingrédients, je me suis lavé les mains sans quitter ses gestes des yeux. Il a semblé apprécier. J'étais attentif et je comprenais du premier coup. Il n'aurait pas à répéter.

« Vas-y, fais-moi une royale. » Cet essai tiendrait lieu d'entretien d'embauche. J'avais déjà fait ça. Quand j'étais gosse, à seize ou dix-sept ans, je m'étais révélé pas mauvais à cet exercice, chez une copine dont les parents avaient maison, jardin et four à pizza. J'avais donc été promu pizzaïolo officiel pour chaque bringue organisée chez elle. Et il y en avait eu ! Le patron a goûté ma royale : « C'est bon ! Tu commences aujourd'hui. Ça m'évitera de le faire moi-même. » Moussa, le gars qui bossait là déjà, s'est montré amical tout de suite. Il préparait la sauce tomate, rechargeait les Tupperwares en olives, en râpé ou en champignons. Je m'activais à préparer les pâtons, mains dans la farine. Je rabattais les torchons sur les boules fraîches. Puis je jouais de la louche sur les disques bientôt étalés. Le four inondait l'air de sa chaleur. Il fallait rabattre les braises sur le côté, manier les pelles, pour mettre la pizza à bonne distance, la faire pivoter au bon moment... L'exercice était plaisant. Pas besoin de parler. Me concentrer sur les gestes. Faire confiance à mon œil, à mon oreille. Ça sentait bon. Personne ne se plaignait de ce que je sortais. Peut-être que le résultat n'était pas aussi régulier que quand le pizzaïolo attitré s'en chargeait. Mais visiblement, je faisais l'affaire. Du coup, la plupart du

temps, je mangeais là, en décalé par rapport au service. Avec Moussa et parfois Sylvie, la femme du gérant, on investissait une des tables, toujours la même, sous le comptoir et la caisse de la patronne, et on partageait un repas, en parlant un peu, de tout, de rien. C'était des jours faciles. L'été poussait dans le restaurant toutes sortes de gens : des familles avec des enfants, des groupes de collègues venus décompresser en fin de semaine, et beaucoup plus tard, quelques fêtards éméchés, voulant éponger un peu l'alcool en avalant quelque chose de solide en toute fin de nuit...

Le patron payait ce qu'il avait promis et Sylvie partageait les pourboires en trois, sans discussion. Je continuais à voir Fredo et Kahina tous les matins. Elle arrivait sur le coup des dix heures, on échangeait quelques mots, quelques sourires, et je partais au boulot à la pizzeria. Cette routine m'allait comme un gant. Je ne rentrais chez moi que tard et n'y restais que pour me laver et dormir. Les jours de congé, j'allais à pied me baigner sous les remparts du Fort Saint-Jean ou je tirais jusqu'à Malmousque. Ces jours-là, j'avais tout mon temps pour lire en entier *La Provence* jusqu'au plus petit entrefilet. Même les articles qui ne m'intéressaient pas le moins du monde. Ça occupait mes yeux, ma tête et mes mains, entre deux bains dans l'eau salée.

Un de ces soirs, mi-juillet, alors que j'enfournais une énième trois-fromages, un type est entré. Je l'ai aperçu. Son visage m'a interpellé. Ou pour être plus précis, son regard. Pointu. Comment dire ? Comme celui d'un animal. Avec des yeux d'une acuité que tout le monde n'a pas. Faite d'une méfiance de principe et aussi d'une sorte de clairvoyance. Je l'avais déjà croisé quelque part. De temps en temps, pendant le service, je le reluquais par en-dessous. Ma conviction persistait... mais sans plus de précision. Ni sur le *où*, ni sur le *quand*. J'avais beau y penser, je ne le remettais dans aucun contexte. Il était avec deux autres gars qui me tournaient le dos. Ils discutaient à bâtons rompus depuis le début. Il a fini par se sentir observé, sans doute. Nos regards se sont croisés. Furtivement. Une fois ou deux. Puis il a commencé, comme moi, à chercher dans quelle case ranger mon visage et son souvenir. Alors que j'essuyais mon front inondé par la chaleur du four, il m'a interpellé. Je ne l'avais pas vu s'approcher : il était là, soudain accoudé à mon comptoir, au-dessus des pâtons en attente sous leur torchon.

« On se connaît, non ? a-t-il lancé.

– Oui, je crois....

– Lycée Nord ?

– Oui... de 1990 à 1992, j'ai précisé.

– Ah ouais, ça colle... Tu traînais avec qui ? cherchait-il encore.

– Qu'est-ce que je peux te dire ? En général, avec deux types, Titi, un grand mec tout fin. Et Régis Cavarello, du même club de foot que moi. Tout le monde l'appelait Cava...

– Non, connais pas, a-t-il tranché.

– T'habitais où ? ai-je demandé.

– La Calade, bâtiment B.

– C'est là que je t'ai croisé, ai-je affirmé alors. J'allais souvent y retrouver un Karim, aux garages. On traînait là, le mercredi après-midi.

– Sérieux ? a-t-il dit, soudain souriant. C'est mon frère, Karim. T'as raison, c'est là qu'on s'est vu...

– Qu'est-ce qu'il est devenu ?

– Il bosse dans un garage à Saint-Louis. Ça va. Il a un gosse maintenant.

– C'est bien ! ai-je lancé en mesurant le gouffre entre la situation de mon vieux pote et la mienne.

– Oui... mais je le vois plus au quartier. »

Je savais bien ce qu'il y avait sous cette phrase : l'un s'était rangé, s'était extirpé du bloc d'immeubles et des caves où il traînait à l'adolescence. L'autre, non. Certains restaient comme aimantés, d'autres s'en libéraient. Ça pouvait écarteler des familles. Les mères, au milieu, désespérées, impuissantes, n'arrivaient pas toujours à maintenir le lien. Peut-être aussi ne le voulaient-elles pas toujours. Sauver au moins l'un de leurs fils. Peut-être y avait-il ça dans la tête de ces femmes ?

Il ramena la conversation sur moi pour faire diversion : « Et toi ? Tu fais pizzaïolo ?

– C'est juste pour dépanner. Je fais ce qui vient. Je me débrouille.

– Ouais. Comme moi... »

Vu les fringues qu'il exhibait, Nassim – maintenant que le lien entre nous se trouvait comme certifié, nous avions fini par échanger nos prénoms, – il ne devait pas tout à fait se débrouiller de la même façon que moi. En tous cas, il a passé la soirée là, et on a évoqué quelques souvenirs communs du quartier, du lycée. On s'est trouvé une sorte de proximité dans nos jeunesses. Mêmes lieux, mêmes visages croisés, même musique et même bière bon marché devant les mêmes portes de garage. À la fermeture, on a fait un bout de chemin ensemble. On s'est serré la main pour se dire au revoir.

Régulièrement, il passait manger à la pizzeria. Quand les clients étaient partis, il roulait invariablement un joint sous la table, à une vitesse incroyable et presque sans regarder ses mains. Lorsque j'avais à demi fermé le rideau de fer, signalant la fin du service, on restait là, tranquillement installés sur deux chaises en plastique que l'on avait tirées sur le trottoir et on fumait à l'intérieur de nos mains, dans la douceur de la nuit marseillaise.

Un soir, alors que je nettoyais mes planches, il est venu au comptoir.

« Ça va, chef ?

– Ça va, ça va ! », l'ai-je accueilli avec un sourire : sa présence m'était toujours sympathique. Les soirs où il passait rendaient mon quotidien indiscutablement moins morose.

Et un peu plus tard, lorsque j'ai descendu la grille, il m'a demandé : « Tu pourrais me rendre un p'tit service, frère ? »

Je l'ai interrogé du regard. Il a poursuivi : « C'est où, que tu crèches ?

– Rue de Ruffi.

– J'te ramène ? J'ai le scooter d'un pote.

– Ça marche... C'est quoi, le service ?

– Vas-y, viens. Je te dirai... »

Un peu plus tard, de la porte de mon petit frigo, j'ai tiré deux bières qu'on a ouvertes au briquet. Assis sur mon pouf marocain, il a roulé un joint, tiré une latte et me l'a tendu. Puis il a sorti un flingue de la ceinture de son jean, sous son tee-shirt. Il l'a posé à plat sur la demi-palette qui me servait de table basse.

« Tu me le garderais quelques temps ? Là c'est chaud pour moi au quartier. »

J'ai plongé mes yeux dans les siens. J'ai fixé l'arme. Ça faisait un bon moment que je n'en avais plus vu d'aussi près... En silence, tirant encore une latte avant de lui rendre son pétard, je me suis levé, ai empoigné la crosse, surpris par le poids du pistolet. Je me suis agenouillé à la tête de mon lit, ai tiré de là-dessous une petite cantine. J'y ai placé l'arme. Sous son regard, je suis revenu m'asseoir face à lui. Après quelques autres bières, il est reparti sans que nous ne reparlions de ce qui l'avait conduit chez moi. Une tape appuyée dans mon dos a tenu lieu de *merci*. Un hochement de tête de ma part a traduit un *de rien*. Affaire classée. C'était ainsi que se jouait la fraternité chez nous. Chez moi, en tous cas. Voilà ce que je me suis dit ce soir-là en m'endormant.

4.

C'est le sourire de Kahina qui m'a accueilli.

« Déjà là, ma belle ?

– Oui, j'ai décalé mon service, j'avais un truc à faire cette après-m', m'a-t-elle répondu. Je te fais un café ?

– Oui, merci !

– Au fait, Kahina, a enchaîné Fredo, tu seras là vers seize, dix-sept heures ? Y a les minimes qui font un match en début d'après-midi. C'est Roland qui me l'a dit. On devrait avoir les minots du club qui viendront boire un Coca. Et aux parents, aux gars du club, il leur faudra du pastaga...

– Ils font leur apéro de fin de saison ?

– Voilà. Alors, si t'es là, c'est mieux.

– Oui, oui, t'inquiète... Je serai là, Fredo. Par contre, tu te rappelles, à quinze heures trente, j'ai mon rendez-vous... On pourra s'installer à la table du coin, là ? On sera tranquille...

– Mais oui, va, je n'ai pas oublié. Je te laisserai tranquille... », a assuré Fredo gentiment.

Je l'ai interrogé du regard. Il m'a fait signe de venir le rejoindre près de la machine à café et m'a tout expliqué : depuis deux ans, Kahina aidait un gamin de son quartier à faire ses devoirs. À domicile. Et ce gosse avait ramené un copain à lui. Ça se passait bien, les mères lui en étaient reconnaissantes, les enfants venaient volontiers, et Kahina se sentait utile. Alors en début d'année, lorsque le représentant de la mairie avait fait son tour dans le quartier, elle était allée à la réunion... Et quand le chasseur de voix avait évoqué de possibles subventions pour des initiatives locales à portée sociale, ça avait fait *tilt*. À la fin du meeting, elle s'était présentée, avait expliqué son idée d'aide aux devoirs scolaires qui pourrait se monter dans les locaux du centre social. Elle avait besoin de fonds pour monter sa petite structure, acheter quelques fournitures et peut-être même engager un autre jeune comme elle pour assurer le suivi des gosses deux fois par semaine. Le type lui avait conseillé de mettre tout ça par écrit et de présenter son projet au comité. C'est ce qu'elle avait fait. Et c'était avec un certain Langevin qu'elle avait rendez-vous. C'était bien parti : il était intéressé.

Décidément, c'était une merveille, cette fille. On avait déjà dû le lui dire... Pourtant, elle avait l'air de l'ignorer.

À mon heure, j'ai rejoint la pizzeria. Entre les deux services, je suis allé me balader dans les rues. Les jupes avaient raccourci et les épaules se

dénudaient. Quelques mecs avaient tombé le tee-shirt et marchaient dans la ville comme s'ils étaient dans leur salle de bains. Ça me faisait sourire : au premier rayon de soleil, ils déballaient toute la marchandise, leur peau bronzée, tout en pecs et en abdos. La chaleur accablante leur fournissait l'argument parfait pour justifier que même le plus fin tissu leur était insupportable. Ils ne se déshabillaient pas pour se montrer, non, bien sûr : ils se mettaient à l'aise...

C'était devenu tellement normal, cet effeuillage de juillet, que les filles ne semblaient même pas le voir, en tous cas s'en émouvoir. À moins qu'elles aussi jouaient leur rôle. Celui de la femme habituée au spectacle du corps du mâle.

La rue était un théâtre. Moi, j'en étais le voyeur permanent. Mais je ne jouais pas sur cette scène. Je manquais d'épaisseur sans doute. De légèreté. De jeunesse. D'assurance. De fierté. Tout ça à la fois. Ce que je trouvais un peu triste, dans ce show, c'était qu'il n'y avait pas grande diversité : toujours un peu la même partition de l'orgueil qui se pavane et de l'indifférence feinte. Ces deux-là se frôlaient, l'air d'être seuls au monde et de n'avoir d'yeux pour personne. En réalité, j'étais convaincu que tous leurs sens étaient en éveil pour repérer s'ils avaient fait mouche derrière les verres miroirs de leurs lunettes de soleil.

Au service du soir, les amis de Nassim sont venus, comme souvent. Ils ont pris un verre en riant bruyamment. Et puis ils m'ont commandé deux pizzas. Je pensais que Nassim les rejoindrait. Mais non. Du coup, à la fermeture, je n'ai pas traîné et suis rentré au bercail.

Et puis, pendant plusieurs jours, pas de Nassim. Je fermais dès le dernier client parti. Et je rentrais chez moi. En général, je passais par les quais. Il y avait plus à voir... et puis je me sentais un peu seul, faut dire. C'était étrange : je n'avais jamais vraiment éprouvé un tel sentiment. Nassim et moi nous connaissions depuis peu mais je me rendais compte que je regrettais qu'il ne passe plus. Je vieillissais, décidément ! Ça me rendait sentimental ! Quelle connerie ! J'ai souri.

La semaine suivante, Fredo m'a dit un matin, désignant Kahina du menton tout en essuyant un verre : « Regarde-la. Je me demande si elle n'a pas un mec... »

Je l'ai observée. Elle se déplaçait avec la même énergie que d'habitude, ses gestes étaient toujours aussi vifs et légers. J'ai haussé les épaules. « Je sais pas... Tu crois ? C'est pas son projet pour les gosses du centre social, plutôt ?

– Non, c'est trop tôt : le comité se réunit demain ou après-demain je crois. Elle saura ça dans quelques jours...

– Ben alors... qu'est-ce qui te fait penser qu'elle a quelqu'un ? Elle t'a dit quelque chose ?

– Tu parles ! Elle va pas me raconter ses secrets ! Et puis... elle doit pas vouloir que ça arrive aux oreilles de son père... »

Je continuais à la regarder. C'est vrai que son sourire me paraissait plus franc. Peut-être ses yeux, animés d'un éclat nouveau ? Il aurait alors raison, Fredo ?

Est-ce que ça me faisait plaisir pour elle ? Et même pour moi, en spectateur ? Elle était radieuse. Encore plus belle à voir... Ou est-ce qu'une pointe de jalousie imbécile me poussait à ne pas y croire ? Je savais bien que je ne pouvais pas la garder pour moi. Elle était trop splendide pour tous ceux qui avaient des yeux. Et elle choisirait bientôt – si ce n'était déjà fait – de l'être davantage encore, pour un en particulier. Quel homme heureux ! Quel salaud d'être si comblé ! J'espérais que le jour venu, elle resterait quand même là, à bosser chez Fredo. J'ai réalisé soudain qu'elle pourrait très prochainement disparaître du paysage. De mon paysage.

Ce soir-là, Nassim a fait une apparition. Il s'est juste approché de mon comptoir. On a discuté quelques minutes. Il était pressé. Il a quand même fini par prendre la part de trois-fromages que je lui ai coupée. Il a à peine échangé quelques mots avec les autres, attablés à leur place désormais habituelle.

« Tu repasses ? », j'ai crié depuis le fond de la salle.

Il m'a répondu par un simple geste de la main. Il est parti. Il n'est pas repassé.

5.

Le week-end qui a suivi, je me suis réveillé, écrasé par la chaleur dans mon petit appartement. Après un passage de ma tête sous l'eau et un brossage de dents rafraîchissant, je me suis habillé très vite d'un maillot de bain et d'un tee-shirt. J'ai fourré un caleçon, un short et une serviette dans un sac.

J'ai pris le chemin du Fort Saint Jean, lunettes noires sur le nez, après un crochet par la boulangerie : en plus de deux croissants, j'y ai acheté le journal et, ainsi équipé pour une matinée parfaite, je suis allé m'installer sur les gros rochers de la digue à la sortie du Vieux-Port et là, sous les dentelles de béton du MUCEM, face à l'imposant Palais du Pharo, je me suis bien vite mis torse nu et j'ai plongé depuis la digue, content de voir qu'à cette heure matinale, peu de gens avaient eu la même idée que moi.

J'ai laissé le temps filer ainsi, entre la fraîcheur de la Méditerranée à mes pieds, la violente lumière du matin et les nouvelles locales. Peu à peu, le coin s'est rempli. Pêcheurs avertis ou en herbe, ados en bande rigolarde et grappes de femmes au bavardage incessant ayant réuni leurs enfants pour s'offrir une pause dans leur routine familiale... Le spectacle était bruyant mais plaisant. Malgré les éclats de rire, et les cris des gosses, je somnolais vaguement sur ma serviette, conscient de ma chance de vivre sous ces latitudes, si près du littoral que je pouvais venir là dès que l'envie m'en prenait. Une fille à la peau mate, en maillot blanc, est sortie de l'eau un peu maladroitement, grimaçant de sentir les pointes agressives des rochers sous la plante de ses pieds mouillés. Mon bonheur, décidément, était complet. Elle n'avait pas la volupté de la James Bond Girl en petit bikini dont le nom m'échappait, mais elle était charmante avec ses jolies rondeurs et ses cheveux dégoulinants, collés à ses épaules. J'ai repensé à Kahina. J'aurais bien aimé qu'elle m'accompagne dans ce décor. Ou, hypothèse bien plus plausible, qu'on s'y rencontre par hasard, qu'on se salue, qu'on rapproche nos serviettes et qu'ainsi on passe la matinée ensemble, comme un couple. Ou des amis, au moins... On aurait pu ensuite aller s'attabler à un de ces restaurants du quai, côté mairie. On aurait commandé une salade de poulpes et on aurait profité de l'été...

Décidément, il allait falloir que je m'occupe un peu de remplir ma vie sentimentale... Mon célibat n'avait que trop duré et je m'étais fatigué de ces rares aventures d'un soir rencontrées en boîte ou dans les bars.

D'ailleurs, Kahina avait peut-être eu le verdict de ce Langevin et de sa subvention. J'ai donc décidé d'aller aux nouvelles et de passer par chez

Fredo en rentrant de ma belle parenthèse à la mer...

En me voyant avec mes cheveux collés et les traces blanchâtres sur mon tee-shirt, il m'a proposé de me dessaler au tuyau, à l'arrière du bar.

C'est là que j'ai surpris Kahina, dans la petite cour, en train de téléphoner. Je l'ai entendu rire doucement, cachant sa bouche de sa main. Elle avait ces yeux joyeux que je lui avais vus l'autre jour. Fredo avait raison. Ma Kahina avait rencontré quelqu'un. Maintenant que j'en avais la certitude, c'était difficile à encaisser. Je suis retourné m'asseoir dans la salle.

« Déjà ? T'as vite fait ! s'est étonné Fredo.

– J'irai après. Y a Kahina qui téléphone..., ai-je répondu évasif. Peut-être son histoire de subvention, tu crois pas ?

– Non, le comité a toujours pas délibéré, elle m'a dit. Ça bosse dans les bureaux ! », a-t-il commenté, ironique.

Merde. C'était pas ça, son rire...

Bientôt, elle a reparu, fourrant son portable au fond de la poche de son jean sous le regard appuyé de son patron. Elle a fait semblant de ne pas le voir, a saisi le plateau chargé de verres et l'a emmené, résolue, vers une des tables de la terrasse.

Je suis allé me nettoyer sous l'eau froide du tuyau, me faisant le reproche muet de n'avoir jamais dit à Kahina que je la trouvais belle, que je la bouffais des yeux, que je tenais à elle. Pendant que l'eau ruisselait, je tournais dans ma tête ce que j'aurais pu lui avouer si j'avais eu le courage. Et si j'avais eu conscience de l'urgence à tenter ma chance avant qu'un autre ne se sente plus légitime que moi. J'ai fermé rageusement le robinet et me suis séché en quelques gestes, excédé par ma propre passivité.

Cela dit, à quoi bon ?... Elle était si jeune. Si vivante. Elle n'aurait jamais voulu. Et comme elle était gentille, ma déclaration l'aurait mise mal à l'aise. Elle aurait été embarrassée, ne voulant pas me blesser par un refus trop brutal, un sourire trop moqueur. Non, vraiment, c'était mieux ainsi. Affaire classée.

À mon retour dans le café, j'adressais à Kahina un large sourire qui voulait lui dire toute ma tendresse et lui donner ma bénédiction pour ses amours. Je ne sais pas si elle avait décodé tout ça mais j'ai cru lire sur son visage une connivence qui m'a fait chaud au cœur : faute d'une relation amoureuse, je me réjouissais que nous soyons complices.

Le soir, à la pizzeria, un type est venu s'asseoir à la table des potes de Nassim. À leur réaction, ils ne semblaient pas le connaître : ils ne riaient plus, avaient soudain adopté une posture raide et, quoique leur regard soit arrogant, je les sentais inquiets. Une étrange conversation devait se tenir mais, malgré tous mes efforts, je n'entendais rien depuis mon poste. Et je

m'empêchais de regarder trop souvent dans leur direction pour ne pas attirer l'attention.

Ce soir-là encore, Nassim ne s'est pas montré.

Le lendemain, quand j'ai vu le même type débarquer au restaurant et se diriger vers la patronne, j'ai compris : c'était un flic en civil. Il avait la panoplie du mec cool, tongs aux pieds, bermuda en jean et tee-shirt Kaporal. Mais ça ne prenait pas. J'ai baissé la tête et me suis concentré sur la préparation de ma sauce tomate.

« Condé ! », ai-je soufflé à Moussa qui s'affairait dans le frigo. Il a levé la tête, a jeté un œil vers la caisse... « Ah ouais ? M'en fous. J'suis en règle. Et t'inquiète pas : toi t'es trop blanc pour qu'il te soupçonne d'être au black ! », a-t-il plaisanté. Le pire, c'est qu'il avait raison.

Cela dit, après le départ du flic, Sylvie est venue me voir... Le gars lui avait posé des questions sur Nassim. Ils devaient le pister, lui et ses collègues de la BAC,... ou des STUP peut-être... Il lui avait demandé ce qu'elle savait sur lui. Elle n'avait pas précisé que lui et moi nous connaissions un peu. Elle ne voulait pas attirer l'attention sur moi et encore moins avoir les gars de la Répression des Fraudes sur le dos. Mais s'il revenait, faudrait que je ne dise rien qui puisse contredire ses déclarations. Ça risquait pas ! En me remettant au boulot, je me suis demandé où était Nassim. Je n'avais pas de moyen de le prévenir qu'il était surveillé. Je pourrais en parler à ses potes mais je n'étais pas sûr de vouloir leur confier quoi que ce soit.

Ce n'est que le lendemain que j'ai repensé à Karim, ce frère qui bossait dans un garage à Saint-Louis. Sur Internet, j'ai trouvé son adresse et son numéro de téléphone. Mais l'accueil, comme je le craignais, a été glacial. Lui rappeler notre passé commun au lycée n'y aurait rien changé, j'en avais la conviction : s'il avait rompu tout contact avec son propre frère, ce n'était pas pour se rapprocher d'un gars qu'il avait côtoyé il y a des siècles, dans une autre vie, une vie qu'il voulait oublier. Je me contentais de lui dire :

« Je suis un ami de Nassim. Je cherche à le joindre. C'est important.

– Nassim ? Je ne le vois jamais.

– Mais vous pourriez peut-être l'appeler... Lui dire de me rappeler. De rappeler Steph. Je vous laisse mon numéro... »

Il a pris mes coordonnées dans un soupir qui ne cachait pas son exaspération. J'ai raccroché, à peu près certain que l'information n'arriverait pas jusqu'à l'intéressé.

6.

*Et ton cœur au labour de lumière
Quand l'amour revient à la poussière
On ne se console pas, on s'enraye
Mais on regarde droit dans le soleil*

)Ibid(.

Pourtant, trois jours plus tard, depuis ma chaise au soleil, j'ai vu s'arrêter un scooter devant la terrasse de Fredo. Nassim en est descendu, m'a vu et m'a rejoint. Il s'est installé face à moi. Son regard m'interrogeait. En quelques phrases, je lui ai raconté. Il a écouté sans laisser poindre la moindre inquiétude. Juste très attentif à ce que je disais. Il est resté quelques instants là, à côté de moi, le regard porté vers la rue, paupières légèrement fermées. Lèvres closes. Moi, je scrutais son visage sévère. Bientôt, il a décidé que la conversation était terminée, s'est levé et m'a serré la main un peu longuement, a appuyé encore son salut par une tape amicale sur l'épaule puis est parti, a enfourché sa machine et a démarré sans se retourner. Il avait déjà disparu. Je repassais cette entrevue dans ma tête. Il avait si peu parlé.

Kahina s'était approchée sans que je l'entende.

« Tu en veux une autre ? », a-t-elle demandé en désignant ma bière quasi vide. Je l'ai avisée, ai bu les dernières gorgées et lui ai tendu le verre avec un large sourire :

« Je veux bien. »

Quand elle m'a servi à nouveau, j'ai remarqué le regard dur de deux gars, à une autre table. Jeunes. Vingt-cinq ans maximum. Arabes. L'un s'est adressé à l'autre. Ils m'ont regardé encore de leurs yeux noirs. Hostiles. En forçant sur mon apparente décontraction, je leur ai rendu la même froideur.

J'ignorais ce qui se tramait entre nous mais pas question de perdre ce combat d'intimidation. Une certitude : ce n'était pas d'autres flics en civil qui m'auraient pisté. Pas de risque de ce côté-là. On les repérait à des kilomètres, malgré leur déguisement de mecs normaux.

J'ai senti mon téléphone vibrer : Nassim m'avait envoyé son numéro par message. S'il était aussi familier du téléphone que moi, ça promettait de longues discussions enflammées ! Mais bon, j'avais bien compris qu'avec

son frère, ce n'était pas l'amour fou. Alors autant que je n'aie plus à me servir de lui comme intermédiaire en cas de besoin impérieux. J'ai rapidement terminé ma bière et me suis levé pour poser le verre sur le comptoir, comme à mon habitude quand je m'apprêtais à partir.

« C'est bon, Steph ! Laisse ! m'a lancé Kahina.

– Je peux bien faire ça pour toi, ma belle !

– T'es un amour ! Ciao ! » a-t-elle ajouté dans un rire. Elle ne pouvait pas me faire plus de plaisir.

Je suis sorti du bar comme un prince, arborant la mine la plus détachée que je pouvais me fabriquer en passant devant les deux Arabes suintants de reproches.

Ce n'est que la semaine suivante que j'ai compris ce qui me liait à eux. Ce jour-là, Kahina, chez Fredo, m'a demandé à mi-voix, un trouble inhabituel dans le regard : « Ce soir, tu bosses ?

– Oui.

– Je peux passer à la pizzeria ? a-t-elle continué sur un ton que je ne lui connaissais pas.

– Bien sûr, pas de problème... Mais tu... ça va ?

– À ce soir. » a-t-elle soufflé en éludant ma question. Et elle est retournée servir d'autres clients. Après ça, j'ai eu beau l'observer pendant un moment, je n'ai pas pu croiser à nouveau son regard. Je n'ai rien pu déceler de ce qui l'inquiétait. Mais je pressentais que c'était sérieux : elle n'avait jamais cherché à me voir ailleurs que chez Fredo. Elle n'avait jamais parlé d'elle. Quelque chose lui pesait suffisamment pour qu'elle ait besoin de moi. Pas de Fredo, pas du type avec qui elle sortait, pas de son frère, ni de son père. De moi. Ça aurait pu être une nouvelle réjouissante. Sauf que ça ne sentait pas bon.

Le soir, un peu nerveux, j'ai pris mon service comme d'habitude. Au milieu de la soirée, alors que je suis devant mon four et m'activais pour sortir une énième mozzarella, Kahina était là, au comptoir. Je l'ai enveloppée de mon regard le plus tendre.

« Alors... Qu'est-ce qui t'arrive, ma belle ?

– Faut que je te parle. J'ai... des ennuis.

– Tu veux manger un bout ? On en parle tranquillement après ? »

Elle a hoché la tête et est allée s'installer dans un coin de la salle.

Plus tard, lorsque tous les clients avaient été servis, je me suis attablé devant elle. J'avais dit à la patronne que je ferais la fermeture et Moussa était rentré chez lui. La salle maintenant vide, nous sommes restés là, dans cette nouvelle proximité. Elle a pris son élan et a commencé son récit :

« Des types sont venus me voir. Ils m'ont dit que je manquais de respect à leur frère.

– Leur frère ?
– En réalité, c'est des gars qui traînent ensemble. Ils ne sont pas vraiment frères... C'est une façon de parler...

– Tu me parles de qui ? De ton mec ? Celui à qui tu téléphonais l'autre jour chez Fredo, derrière, dans la cour ? »

Elle baissa le regard, pudiquement. « Oui. Et eux, ce sont ses amis. Ils ont vu que j'avais ce rendez-vous avec Maxime Langevin, l'autre jour. J'ai eu beau leur expliquer que je le voyais pour mon dossier de subvention du centre social, ils n'ont rien voulu savoir. Ils me soupçonnent de coucher avec lui pour obtenir cet argent. Tu imagines ? Et puis... ils m'ont dit que je parlais comme... comme une pute avec toi et que si mon mec l'apprenait, il me quitterait. Qu'il fallait plus que je te parle comme ça. » Elle avait baissé les yeux et je voyais bien qu'elle retenait ses larmes. J'enchaînais pour éviter ça à tout prix :

« Tu as peur que ton mec te lâche pour ça ? Parce qu'on se parle ?

– Je ne sais pas. Il est gentil, avec moi. On parle d'avenir, des fois. Mais c'est surtout d'eux que j'ai peur, tu vois...

– Tu veux que j'aille leur parler ? C'est qui ?

– Non, non ! Surtout pas ! Tu les as peut-être vus. Ils passent chez Fredo, des fois. Je crois que c'est pour me surveiller.

– Deux types ? Des maigres ?

– Oui. Algériens...

– Je les ai vus, oui... »

Voilà que l'image de leur regard hostile me revenait en mémoire. C'était donc ça. Une lutte de territoire et de pouvoir. Une rivalité de mâles dominants.

Après un silence, elle a repris, hésitante : « Je crois que je vais arrêter de bosser chez Fredo.

– Mais non ! Il ne faut pas te laisser intimider. On ne fait rien de mal. Tu es une fille bien. Tu m'as toujours parlé comme il faut. Jamais rien de déplacé. Ce n'est pas à toi de changer.

– Mais s'ils le lui disent ? a-t-elle insisté les yeux mouillés.

– Il te connaît. S'il tient à toi, il saura que tu es honnête et fidèle. Ce sont eux, les petits coqs ridicules... Des malades... Toi tu es parfaite. T'inquiète pas. »

Elle m'a adressé un sourire triste. Notre conversation a duré encore longtemps. J'ai tout fait pour la rassurer, lui disant qu'elle avait bien fait de me parler. D'autant qu'elle m'a expliqué qu'elle ne pouvait pas s'adresser à son père ou à son frère : ils auraient vu d'un très mauvais œil sa relation amoureuse. Elle n'avait personne d'autre sur qui s'appuyer.

Je l'ai accompagnée Place de la Bourse, à l'arrêt du 530. Le bus de nuit la ramènerait chez elle, dans la cité de Font-Vert. Encore un joli nom pour un quartier de misère. Elle n'avait pas voulu que je vienne avec elle jusque-là : pour ses garde-chiourmes à la con, elle avait inventé qu'elle faisait un extra chez Fredo ce soir. Alors si on nous voyait ensemble à cette heure, seuls, ça envenimerait les choses. Je m'étais rangé à ses arguments et j'étais rentré chez moi. Un poids sur l'estomac.

OceanofPDF.com

7.

Le lendemain, en m'avançant dans la rue de chez Fredo, j'ai compris de loin que tout ça, cette pesanteur, c'était parti, envolé.

Je l'ai vue. Mon cœur s'est délesté d'un coup. Elle était déjà en train de servir. Il était pourtant bien plus tôt que son horaire habituel. À sa démarche déjà, j'ai su qu'elle aurait le sourire. Elle se déplaçait, encore plus légère. Encore plus belle. Bientôt j'ai atteint le trottoir. C'est à ce moment précis qu'elle s'est retournée. Elle rayonnait. C'était encore plus éclatant que ce que j'en avais déduit en l'admirant à distance. Quand elle m'a vu, elle a presque jeté son plateau sur une table et s'est élancée vers moi. La seconde d'après, elle riait, les bras autour de mon cou, ses jambes autour de ma taille. J'aurais tout donné pour que le temps se fige sur cet instant. Mais elle est descendue de son perchoir, m'a fixé encore un peu avec un sourire tellement large qu'il lui mangeait quasiment tout le visage. Les quelques clients nous regardaient, ne comprenant pas plus que moi mais tout aussi heureux de ce charmant spectacle de sa belle jeunesse radieuse. Elle a ramené sa tignasse d'un geste, libérant ma bouche de quelques cheveux qui s'étaient attardés. Si ça n'avait été que de moi, je les aurais bien laissés en place. Je ne disais rien. Je me moquais du pourquoi. Seul le bonheur de ce moment comptait. Mais elle avait hâte de me parler. Elle s'est rapprochée imperceptiblement, a saisi mes deux mains dans les siennes, les a comprimées dans ses deux poings serrés entre nous. Dans un nouveau rire, elle m'a chuchoté : « Je l'ai eue ! Je l'aie eue ! J'ai gagné ! »

Chaviré par cette intimité magnifique qu'elle m'avait offerte, trop excité par ses cuisses l'instant d'avant enroulées autour de moi, je ne risquais pas de saisir de quoi elle me parlait. Fredo est arrivé entre nous, nous a poussés vers deux chaises libres de la terrasse avec un grand sourire paternel : « Allez les enfants, asseyez-vous, c'est la mienne ! Il était temps que tu arrives, Steph ! Depuis le temps qu'elle t'attend pour te raconter son exploit ! » Et il est reparti vers son comptoir en récupérant le plateau qu'elle avait délaissé sur la table d'un habitué, tout content de cet intermède joyeux dans sa routine quotidienne.

Mon cerveau a enfin retrouvé ses connexions et j'ai laissé Kahina toute à sa joie de me dire qu'elle avait reçu le matin même un coup de fil du directeur du centre social. Qu'il lui avait annoncé que son projet avait été validé par la municipalité de secteur. Que son atelier de soutien scolaire obtiendrait la subvention qu'elle avait sollicitée. Qu'elle pourrait commencer les inscriptions dès la semaine suivante et que son idée d'aider

les enfants de son quartier allait se concrétiser dès le premier août. Autant dire demain ! Elle était euphorique : « Tu te rends compte ! C'est pas tous les jours qu'il y a des trucs constructifs qui se passent dans le quatorzième ! Et qui aboutissent si vite ! » Je ne disais toujours rien. Je buvais ses paroles, lui rendant un sourire tout aussi large. Je me gardais bien de remarquer que la proximité des échéances électorales à venir n'était certainement pas pour rien dans la rapidité de l'examen de son projet : une beurette, belle comme le jour, issue des cités chaudes de la ville, qui allait se donner à fond pour d'autres enfants des quartiers Nord, ne compterait pas ses heures, dirait à qui veut l'entendre que grâce à Maxime Langevin le dossier avait abouti, c'était mieux qu'une campagne électorale, mieux que les affiches et les poignées de mains matinales au marché aux Pucés. Pouvoir convaincre les centaines de mères de Font-Vert, assez pragmatiques pour se préoccuper du quotidien de leur foyer plutôt que des discours politiques, c'était une aubaine pour attirer aussi les pères et les jeunes en âge de voter. Et s'assurer une réélection par ceux-là même qui étaient les plus difficiles à déplacer jusqu'à l'isoloir.

« Pour une fois qu'on pourra parler de Font-Vert en bien ! »

Elle débordait d'enthousiasme. Elle évoquait la suite, à toute vitesse, en vrac : aménagement du local, récupération de mobilier à la mairie de secteur, peinture fraîche, inscriptions, commande de fournitures, achat d'un ordinateur... Le matin, cours pour les minots. Elle avait vu avec Fredo : elle pourrait continuer à venir bosser pour quatorze heures, en décalant son service. L'après-midi, de toute façon, les clubs de foot, de boxe et de hip-hop trustaient les créneaux horaires, dans la cité. D'ailleurs c'était parfait, d'après elle : la tête et les jambes. Et puis, si les inscriptions étaient suffisantes, elle envisageait l'embauche de deux autres motivés. Leur recrutement était déjà prévu, sa sélection était faite : une lycéenne brillante qui avait pu intégrer le prestigieux Lycée Thiers au centre-ville puis avait décroché le bac haut la main, avec mention très bien. Elle voulait devenir instit' depuis toujours. C'est ce qui avait convaincu Kahina dès leur première rencontre. Et un étudiant en deuxième année de droit à Aix. Deux enfants de la cité qui avaient eux aussi à cœur de faire la courte échelle aux enfants qui arrivaient après eux... Elle parlait. Elle parlait. Sans discontinuer. Elle s'y voyait déjà. « Et pourquoi pas ouvrir une antenne pour aider les familles dans leurs démarches administratives ?

– Bon, ma belle, est venu l'interrompre Fredo, tu lui dis pour l'inauguration et puis tu te remets au boulot ?

– Oui, chef ! » a-t-elle répondu en bon petit soldat avec un nouveau sourire mutin.

Il a cogné son épaule d'une bourrade avant de repartir en faisant semblant de râler : elle savait qu'il était toujours mal à l'aise quand elle l'appelait ainsi.

Elle a expédié les dernières explications : le vendredi suivant, le centre social organisait dans ses locaux une petite fête avec les familles du quartier. Elle y serait aussi, avec ses deux futures recrues et l'inévitable bienfaiteur Maxime Langevin. « Un truc sans prétention, tu vois... » avait-elle conclu l'air faussement détaché.

« Je viendrai t'aider pour repeindre ton local si tu manques de bras... » me suis-je entendu proposer.

« Ça ira, merci Steph : c'est l'asso Street Art qui va s'en charger demain matin. Histoire que les ados du coin se sentent d'emblée chez eux quand ils viendront chez moi... Et puis je compte bien en attirer un ou deux pour venir bosser maths et français, une fois qu'ils auront décoré les murs avec leur fresque... » Elle se leva, les yeux brillants d'excitation. Elle se rêvait en combattante de l'illettrisme et de l'exclusion dans le quartier déshérité de son enfance et de son adolescence. Ça la rendait encore plus irrésistible.

Dire qu'elle m'avait choisi, moi. Comme ami et confident. Moi, l'exemple même du type quelconque, désabusé et fataliste. Je me demande bien ce qu'elle pouvait me trouver.

Le soir, j'en étais là de mes réflexions, à la fin de cette journée qui avait si bien commencé. Le service à la pizzeria s'était passé sans accroc, me laissant tout le loisir de penser à ma belle résistante, maintenant que sortir de parfaites pizzas rondes et croustillantes était devenu l'enfance de l'art pour moi. J'avais fermé boutique le cœur léger. La vie pouvait être si simple.

Mais versatile aussi.

Une demi-heure plus tard, dans la douceur de la nuit, j'ai mangé violemment le trottoir, à quelques dizaines de mètres de chez moi. La tronche sur le bitume, sentant confusément que ce bruit sec avait toutes les chances de venir de mon nez probablement cassé, j'ai entendu une cavalcade. Un type courait vers moi. Naïvement, je n'ai compris qu'au dernier moment que ce n'était pas exactement un passant venu me porter secours. L'instant d'après, sa basket est venue défoncer ce qui devait être mon foie ou mon estomac. Je me suis littéralement plié en deux. Dans le coin de mon œil, j'ai entraperçu qu'ils étaient deux. Casqués. Le second, dans son survêtement aux couleurs de l'Algérie, se payait le luxe de ricaner pendant que je me faisais bastonner. Je ne sais pas comment quiconque peut croire, dans les films d'action, que dans ce genre de situation, le gentil mec au sol trouve la force et la lucidité nécessaires pour choper le pied du salaud et lui faire faire un quart de tour qui renverse l'agresseur et, en même

temps, renverse le cours des choses. Dans la vraie vie – en tous cas dans la mienne –, le brave type se demande juste quand la pluie de coups va s'arrêter, si même elle va s'arrêter un jour, et, ultime question, s'il va sortir de là vivant.

Bref, assez rapidement – quoique je n'aie alors plus clairement la notion du temps –, ma conscience a sombré dans un brouillard sombre et cotonneux où ne me parvenaient plus que vaguement les images et les bruits, et même, bientôt, la douleur. C'était d'ailleurs le seul aspect positif de ma situation.

OceanofPDF.com

8.

Lorsque j'ai rouvert un œil – le seul dont la paupière pouvait encore se soulever –, j'étais dans mon lit. Sur le dos. Un regard circulaire m'a montré mes baskets, échouées près du matelas. Dans un coin de la pièce, mon tee-shirt et mon jean, passablement tâchés de sang, gisaient, en boule. J'étais en caleçon. J'avais mal à peu près partout. Au moment où je me suis précautionneusement redressé sur un coude, un timide toc-toc à la porte a précédé l'irruption soudaine de quelqu'un. Instinctivement, je suis retombé sur l'oreiller, rabattant le drap en dérisoire protection. Dans la pénombre, de mes yeux mi-clos, je voyais mal...

On a poussé les volets, joignant les mots aux gestes : « J'ouvre, hein ? ».

Ma voisine, la beuglarde de l'étage du dessus, se tenait là. Campée devant moi, toute en cuisses charnues et en seins moulés dans un haut sans bretelles. À ses yeux qui s'étaient agrandis en m'examinant, j'ai compris que j'étais dans un sale état. Pire encore que ce que je pensais.

« Oh con ! Y vous ont pas loupé ! », elle a dit.

Comme si elle était ma sœur ou ma mère, elle s'est agenouillée sur le petit tapis, à côté du lit, et elle a ausculté mon corps d'un œil attentif. Puis elle a commencé à raconter, tout en poursuivant son inspection : « Quand mon mec y vous a trouvé sur le trottoir en bas, là-bas, en revenant de sa permanence – il est vigile au port –, il m'a appelée de suite. Il vous avait reconnu mais il était pas sûr. Moi je suis descendue de suite. J'y ai dit : *Ouais, c'est le voisin de dessous, ça, t'y as raison.* Moi je voulais appeler la police mais lui y voulait pas. Les condés, il veut pas avoir affaire à eux. Et quand y m'a dit : *Appelle les pompiers plutôt ! C'est l'hôpital qu'il lui faut,* là c'est vous qui avez pas voulu. Y a pas eu moyen. Vous faisiez que dire : *Non, non, pas l'hôpital. Ça va, ça va. Je vais rentrer chez moi, c'est pas loin.* Vous nous aviez même pas reconnus. Bon, faut dire que je suis même pas sûre que vous pouviez nous voir, avec vos yeux explosés, là... Là y en a un qui m'a l'air un peu mieux non ? (Elle a avancé sa main mais n'a pas osé me toucher). Bon enfin bref, de suite on vous a porté, mon mec et moi. Un sous chaque bras. Et on vous a fait monter jusqu'ici. Heureusement qu'il était là, mon mec, *pasque* moi, toute seule, j'aurais pas pu. Après, dans le lit, vous vous êtes de suite endormi. Moi j'avais un peu peur de vous laisser comme ça tout seul... que vous fassiez un truc grave quand même. Une hémorragie ou un truc comme ça. Pendant votre sommeil. Mais mon mec y disait que non. Alors bon. J'ai dit : *d'accord.* Mais quand même ce matin je

voulais vérifier. C'est pour ça : je suis venue de suite après ma douche... Alors ça va ?

– Euh... pas trop...

– Tu m'étonnes... » Elle me regardait, sans rien faire, et sans vouloir partir, visiblement. J'avais un mal de tête épouvantable.

« Z'auriez pas un Doliprane ou quelque chose comme ça ?

– Si, je crois, dans mon sac à main, je vais voir. Bougez pas. »

Je risquais pas. Elle est bientôt revenue avec le médicament. Et m'a donné un verre d'eau. Pendant que j'avalais péniblement le comprimé, elle a fouillé sous mon évier, a trouvé une bouteille en plastique, l'a rincée, a fait encore couler un peu l'eau du robinet puis l'a remplie pour moi. Elle l'a couchée juste à côté de moi, à portée de main.

« Bon, je vais vous laisser tranquille. Je vous laisse la plaquette de médocs, là. Vu les bleus que vous avez, il vous en faudra plus qu'un ! Je sais pas ce que vous leur avez fait mais ils vous ont massacré quand même ! Y z'étaient combien ?

– Deux. Mais y en a qu'un qui a frappé, je crois.

– Il y est allé franco, alors ! » Elle a ri un peu. Elle ne se moquait pas. Elle était sincèrement désolée pour moi, ça se voyait. Mais elle n'en revenait pas de la tête que j'avais. J'aurais bien voulu me voir, d'ailleurs, mais me lever et me traîner jusqu'au petit miroir du lavabo, c'était trop demander. J'ai ajouté, pour donner le change :

« J'ai l'impression de m'être pris un bus.

– Ah ouais ! et un double même ! »

Elle était sympa, la voisine, n'empêche. Mais même sourire en guise de remerciement, ça faisait mal. J'ai fermé les yeux un instant. Avant de demander : « Vous pouvez me passer mon téléphone, dans mon sac ? Merde, mon sac ?! »

Tout à coup, je me suis inquiété de savoir s'ils m'avaient aussi dévalisé. Mais non, mes sauveurs m'avaient trouvé avec l'une des deux lanières toujours accrochée à mon épaule massacrée. Elle a rapidement mis la main sur mon appareil.

« Fredo » ai-je indiqué. Elle a cherché dans le répertoire, a appuyé sur le bouton et m'a tendu le mobile.

« Salut Fredo, c'est moi... Oui... Non... Non, je viendrai pas aujourd'hui... Non, je suis malade... T'inquiète. Rien de grave. »

J'ai croisé le regard de la voisine. Le sien disait : « Pas grave ? Tu parles ! » Mais elle n'a rien dit et m'a averti qu'elle repasserait vers midi et qu'on partagerait un petit repas si je m'en sentais capable. Je l'ai remercié. Elle est sortie. Je crois qu'elle n'avait pas encore atteint son propre appartement que j'avais à nouveau sombré dans le sommeil.

Grâce à elle, son aspirine et son repas ensuite, j'ai pu trouver assez de force pour m'extirper un peu de mon lit, me glisser sous la douche et reprendre quelques forces. J'étais tuméfié partout et ma peau prenait déjà des teintes qui trahiraient évidemment ma mésaventure à ma première sortie. Heureusement, le hasard avait fait que ce soir-là, c'était relâche à la pizzeria. Le lendemain, je pourrai y retourner. Je me traînerai, c'était sûr, mais je tiendrai debout. Moussa me chambrerait et si j'allais au bar de Fredo, il voudrait quelques éclaircissements sur cette prétendue maladie dont je lui avais parlé au téléphone, mais enfin, ce n'était pas si grave. J'étais étonnamment en un seul morceau, c'est ce qui comptait. Et on ne m'avait même pas volé mes affaires. Et puis Kahina serait désolée pour moi. Un mal pour un bien, ai-je pensé.

Soudain, une autre version du film a émergé : ce type qui m'avait laissé pour mort en bas de chez moi, dans un quartier merdique où il n'y a rien à voler à personne. Son pote qui regarde la scène en la trouvant comique. Le sac qu'on me laisse, dans un geste magnanime. Ça n'avait rien d'une agression classique. C'était un règlement de compte. Ou plutôt un avertissement. S'ils avaient voulu que j'y reste, ils auraient pu facilement me finir, ce soir-là. À moins qu'ils n'aient été interrompus par le voisin aux gros bras ? Ça ne changeait pas grand-chose, de toute façon. J'avais été ciblé. Ces gars en avaient après moi et m'avaient pisté. Qui pouvait m'en vouloir ? Moi qui n'étais rien. Moi qui ne faisais jamais de vague. J'avais passé l'âge des embrouilles.

Mais alors, dans ma tête, j'ai revu les yeux hargneux des deux types au bar l'autre jour chez Fredo. J'ai revu Kahina, inquiète qu'on puisse lui reprocher d'être une fille vulgaire, une fille facile. Libre. À l'occidentale. Et puis j'ai repensé à elle, me sautant au cou cet autre matin, devant tout le monde, ceux de la terrasse et ceux de la rue, tellement contente de son succès, tellement libre de ses mouvements et de ses gestes, tellement proche de moi...

Quels connards ! Ils n'avaient pas traîné, les enculés !

9.

Pile à l'heure du service de Kahina, je me suis pointé. Et pourtant, ça m'enquiquinait. Sans l'inquiétude qu'ils pouvaient s'en prendre à elle, je me serais donné un jour de plus avant de venir me montrer, histoire de n'avoir pas à justifier ma tronche en biais. J'avais croisé le regard de Fredo dès le trottoir d'en face, et à sa main soudain figée en l'air, à son torchon à verres suspendu ainsi pour rien au-dessus du comptoir, j'ai compris qu'il avait compris que je n'étais pas malade du tout. Que je m'étais fait abîmer la gueule, plutôt. Et pas qu'un peu. Je lui ai adressé un sourire qui se voulait rassurant, qui lui disait : « T'inquiète. On verra ça plus tard... » et j'ai foncé sur Kahina qui ne m'avait pas encore vu.

Un peu plus vivement que je ne l'avais voulu, ma main s'est saisie de son épaule et l'a obligée à pivoter vers moi. Je l'interrompais dans son service, au beau milieu d'une commande. Ses yeux ont lancé des éclairs.

« Et oh ! Deux minutes, non ? ». Je ne sais pas ce qui, littéralement, m'a assis : ce ton cassant que je ne lui connaissais pas ou sa pommette gauche, maladroitement maquillée pour masquer l'hématome. De toute sa hauteur, elle m'a fusillé de sa rage et moi je n'ai pas pu prononcer un seul mot, écrasé sur ma chaise.

Elle s'est retournée instantanément, s'est excusée auprès du client attablé et a décapsulé sa bouteille. Elle est repartie d'un pas vif vers le comptoir, a presque jeté plateau et torchon sur la desserte et s'est engouffrée dans l'arrière-cour. Fredo, pour une fois, n'a pas pipé mot. Ses yeux incrédules allaient de la porte qui l'avait avalée à moi. C'était bien la première fois qu'il voyait de la tension entre nous deux. Moi aussi. La douleur était atroce. Bien pire que l'autre.

J'ai pris ma tête dans mes mains. C'est possible, de retenir une implosion ?

Bientôt, Fredo s'est glissé derrière moi. Sa main ferme a serré mon épaule. Je suis revenu à moi. À mon oreille, sa voix a chuchoté : « Vas-y toi, elle est derrière. J'en viens. Elle pleure. À moi, elle ne veut pas parler. »

Aussitôt, je me suis exécuté. En trois pas, j'y étais. Elle était là, assise sur le petit parapet. À mon arrivée, elle a essuyé sans ménagement ses yeux. Trop tard : j'avais vu ses larmes.

Elle savait que j'avais remarqué son visage esquiné. Je savais que ce n'était pas mon geste trop brusque qui l'avait mise en rage. Qu'est-ce que je pouvais lui dire ? Je me suis un peu penché pour la regarder par en-dessous. Elle s'est détournée mais quand même j'avais attrapé son regard : il ne

m'avait pas semblé si furieux que tout à l'heure. Je pouvais peut-être tenter une parole. Je devais savoir ce qui s'était passé. Mais comment faire pour qu'elle ne se referme pas comme une huître et que je ne puisse plus...

« Tu t'es fait massacrer ! »

Évidemment, le temps que je me décide, c'est elle qui avait rompu le silence.

« On s'en fout de moi, c'est pas le problème. Qui c'est qui t'a fait ça ?

– Quoi, ça ?

– Allez ça va, Kahina. Me prends pas pour un con. Ta joue, là, c'est quoi ? Tu mets du fond de teint, toi maintenant ? Et tu crois que ça cache le bleu ?

– Eh lui, non ? Je me suis pris la porte des chiottes en pleine tronche, cette nuit. Tu vas pas me prendre la tête, non ? Et oui, j'espérais que ça se voit pas, parce que ça la fout mal. Mais quand je te vois toi, je me dis que j'ai de la marge...

– Et tu crois que je vais gober ça ? La porte des chiottes ? »

Elle s'est levée, à nouveau en colère : « Oh mais merde ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je me suis mangé la porte, c'est nul, mais c'est comme ça ! »

Je n'arrivais pas à la croire.

« Et tu te mets à pleurer pour quoi alors, hein ?

– Mais c'est pas vrai ça ! Oh Steph ! Tu te pointes, tu me chopes en plein service, tu me dévisages alors que personne avait rien vu depuis ce matin... Ça m'a vexée ! Et là, Fredo qui vient me voir, tout gentil... Je me suis sentie tellement con, moi devant lui, de m'être énervée comme une gamine... Tu fais chier Steph... »

Elle avait dit ces derniers mots avec une petite voix, pleine de tristesse et de honte. Alors c'était vrai ? Elle s'était cognée en pleine nuit ? Bon. Je préférerais ça. Je scrutais son visage maintenant redressé, en quête d'une certitude.

Pour mettre fin à mon inspection, elle m'a lancé sur un ton soudain badin : « Bon, et toi ? Elle était blindée, la tienne, de porte...

– Ouais, et j'ai eu beau chercher dans ma piaule, j'ai pas remis la main sur mon fond de teint. »

Elle a ri et enserré mes épaules de son bras. De son autre main, elle s'est approchée. Son index a frôlé ma joue droite, particulièrement enflée, a suivi le contour de l'os maxillaire qui, je l'avais admiré dans ma glace au réveil, oscillait entre le lie-de-vin et un noir bleuté du plus bel effet. Je fermais légèrement les paupières sous cette presque caresse. Son doigt devait être à quelques millimètres à peine de ma peau. Elle a arrêté son mouvement : « Je te fais mal ? »

J'ai rouvert les yeux et lui ai souri. *Non, non, ma belle, tu ne me fais pas mal. Plus maintenant.* Elle n'avait évidemment rien entendu de mes pensées et s'était reculée, examinant maintenant mon arcade sourcilière en faisant une moue douloureuse.

« Oh les tourtereaux, je vous dérange pas trop ? » La voix faussement bourrue de Fredo a mis fin à cet intermède et nous nous sommes levés en un même mouvement. Elle m'a demandé : « Ils étaient nombreux ? »

– Deux...

– C'était où ?

– Vers chez moi, en rentrant de la pizzeria. Mais ils m'ont rien pris. »

Elle a encore une fois observé mon visage déformé et a rejoint la salle.

« J'imagine que tu sais pas qui c'est..., a continué Fredo.

– Ils avaient des casques, les cons.

– Sacrés fils de putes...

– Ouais... »

Lorsque je suis passé devant lui, il m'a encore pressé l'épaule de sa main chaleureuse. J'ai plongé mon regard dans le sien. Il y avait peut-être bien encore quelques questions dans ces yeux-là. Comme dans les miens, tout à l'heure, lorsque Kahina avait justifié sa réaction.

Je me suis rassis en terrasse et ai fait comme si ce café était aussi agréable à boire que tous les autres matins.

Juste avant de repartir, ce matin-là, j'ai quand même saisi son poignet, dans un geste aussi discret et caressant que possible. J'ai collé mon visage à ses cheveux odorants. J'ai approché ma bouche de son oreille et lui ai glissé : « Si quelqu'un t'emmerde, je veux que tu me le dises. » Et j'ai quitté les lieux sans me retourner.

Je me trompais peut-être. J'aurais tout donné pour en être sûr. Mais si jamais elle m'avait menti, trop fière ou trop inquiète, au moins elle savait.

Une fois n'était pas coutume, avant de rejoindre la pizzeria, je ne suis allé ni me baigner dans l'eau de mer, ni me balader ici ou là. Cligner des yeux sous le soleil déjà aveuglant suffisait à raviver les douleurs lancinantes dans mon crâne. Je serais mieux à l'ombre de mes volets, à reprendre quelques heures de sommeil. En chemin, j'ai acheté un kebab. Tout de suite après, en regardant le papier gras, j'ai su que je n'aurais pas le ventre pour manger tout ça. Après trois ou quatre bouchées, le sandwich a fini dans un container qui débordait déjà passablement. Dans la première pharmacie, j'ai fait le plein d'analgésiques et j'ai pris la direction de mon quartier. Je n'avais aucune envie de traîner davantage dans cette chaleur épaisse. À dire vrai, je n'avais aucune envie de rien. Juste m'écrouler sur mon lit.

Quelques heures plus tard, dans un brouillard alourdi par les calmants dont j'avais allègrement dépassé les doses raisonnables, je redescendais la Canebière. Sous l'œil de Moussa et de Sylvie, assez sympas – ou trop indifférents à mon sort – pour ne pas me poser plus de questions que ça sur mes bleus et mes bosses, j'avais tenu mon poste en automate. La soirée avait passé plus vite que je ne le redoutais. La température était un peu moins écrasante. Le trajet retour serait moins long. Rivés sur mes vieilles baskets, mes yeux regardaient mes pieds avaler le bitume. Je leur en étais comme reconnaissant. Oui, c'était le mot : reconnaissant d'être encore capables de me transporter. En souriant, bien conscient de mon ridicule, je leur ai adressé une pensée pleine de gratitude. Entre les coups reçus la veille et le cocktail ibuprofène-codéine que je m'étais envoyé un peu plus tôt, mes neurones avaient dû salement dérouiller pour que j'en vienne à remercier mes pieds comme des amis fidèles me soutenant jusque chez moi après une bonne cuite !

Ainsi claquemuré dans le pauvre petit univers clos de ma tête, je n'ai rien vu, rien entendu. Pas une lumière de phare, pas un bruit de moteur. Le mouvement de mon propre coude m'a surpris. Ma main gauche, à moitié enfoncée dans la poche arrière de mon jean, en a été tirée d'un coup. Je l'ai regardée sans comprendre. Le temps que j'émerge de mon faux sommeil, la moto m'avait largement dépassé. Il m'avait fallu tout ce temps pour comprendre que le motard assis à l'arrière, avec ses bras ballants, avait accroché mon coude en passant. Je marchais donc si près du bord ? La bécane avait vivement fait demi-tour un peu plus loin et était repassée devant moi en sens inverse, à vitesse modérée. Les deux hommes sans casque m'ont dévisagé. J'étais quasiment à l'aplomb de la passerelle métallique entre le Fort Saint-Jean et l'église Saint-Laurent, à quelques mètres du Blockhaus-Mémorial. À cet endroit, des réverbères éclairaient le virage. Je refusais de réagir à leur passage, histoire de me donner une contenance. Une apparence solide et impassible. Je ne pensais pas connaître leurs traits. Cheveux sombres, teint mat, silhouettes plutôt fines. J'aurais parié sur des Marocains. Ça ne m'avancait guère. Cette fois, tous mes sens étaient en éveil. Et si je brûlais de suivre leur manège des yeux, je me forçais à poursuivre, avec la même allure, feignant la plus parfaite indifférence. Et puis mes oreilles lancèrent l'alerte : ils revenaient. C'était sûr, c'était leur petite cylindrée. Trente mètres derrière. Vingt mètres. Dix. Ils étaient sur moi. Je me suis rabattu sur la droite, m'écartant du bord du trottoir pour ne plus leur donner de prise, serrant les coudes et accélérant enfin le pas. Mais ils n'ont plus fait de geste vers moi.

D'un regard, je vérifie : pas de lame, pas de barre de fer, pas de batte dans les mains du passager. La roue avant frôle le trottoir, le conducteur est

hilare. Je vois ses dents dans la pénombre.

« Ça va ? Tu rentres chez toi ? »

Je ne réponds rien. Je serre les dents. Qu'est-ce qu'ils veulent ?

Saloperie de ville. Après des années sans histoire, je suis en train de recoller aux tristes statistiques. Un fait divers de plus. La moto avance à mon rythme, moteur au ralenti. Le pilote fait parfois des embardées pour maintenir l'équilibre de sa bécane malgré la vitesse si basse. J'ai fait discrètement glisser mon sac-à-dos sous mon aisselle, lanière toujours à l'épaule et j'ai verrouillé mon coude droit par-dessus. Est-ce qu'ils l'ont repéré ? Possible que non. Il est noir, quelconque. Et quasi vide. Lunettes de soleil, portefeuille, téléphone hors d'âge. Maigre butin. Mais butin quand même. Je regarde droit devant moi. C'est ma gueule de victime qui les a incités à venir m'emmerder moi ? Ça se pourrait.

« C'est encore loin chez toi ? »

Ils commencent sérieusement à me faire chier ces cons.

« Pourquoi, ça t'intéresse ? » Une seconde, j'ai stoppé mes pas pour leur dire ça, et je leur ai fait face, le regard dur. Immédiatement après, sans attendre leur réaction, j'ai recommencé à marcher. J'attendais que la bagarre démarre, inévitable. Et j'allais encore morfler. Mes muscles étaient tendus, prêts à en découdre.

« Et Nassim, il va bien ? »

Je m'attendais à tout, sauf à ça. Cette question amicale prononcée sur un ton clairement agressif ne me disait rien qui vaille. La bonne nouvelle, c'était que ces types n'en avait pas après mon sac ou mon portable. Mais à choisir, j'aurais préféré un vol crapuleux que cette menace larvée. La tension est montée d'un cran. Impassible, poursuivant ma route, je tentais de réfléchir efficacement. De comprendre. Je repassais à toute allure les visages que j'avais vus à la pizzeria ces dernières semaines. Ceux dont je me souvenais. Rien ne collait avec ces deux-là. Qu'est-ce qu'ils lui voulaient à Nassim ? Et comment j'étais censé réagir ?

« Alors, tu réponds ? Nassim, il va bien ? Il est parti en vacances ?

– Je le connais pas ton Nassim, lâche-moi.

– Vas-y, ferme ta gueule, pédé que t'y es !»

Je m'attendais à ce que ce bâtard saute de la moto d'un instant à l'autre et me porte le premier coup. Son acolyte maintenait toujours son engin à ma hauteur, sans dire un mot. Son regard, par contre, me transperçait de sa rage. Je sentais leur hostilité comme un rasoir entamant ma peau. J'étais en nage, le cœur battant à tout rompre.

« Tu lui diras que ça serait mieux qu'il y reste longtemps, en vacances ! Dis-lui bien. On compte sur toi !»

Et à ces mots, le passager a dû faire un signe au pilote ou lui dire un mot que je n'ai pas entendu, car la moto a accéléré brutalement et en un instant, ils m'avaient planté là, sans autre réplique, si ce n'est un majeur tendu bien haut à mon intention.

Je suis resté quelques secondes figé, sur le trottoir, reprenant mon souffle. Mon pouls a mis un certain temps à retrouver un rythme plus apaisé. J'ai lancé un regard circulaire au loin. L'esplanade était désormais sans danger. Enfin déserte. Dans mon ciel défilaient les visages de Nassim, de Kahina, des deux motards, des deux Algériens qui m'avaient toisé au bar. Des flashes de la bralée que j'avais prise la veille s'intercalaient dans un mélange incompréhensible et inquiétant. Ces images et ces questions plein la tête, j'ai enfin regagné mon petit immeuble. Au terme de cette interminable journée, j'ai ouvert ma porte et, épuisé, suis enfin rentré chez moi.

OceanofPDF.com

10.

*À la croisée des âmes sans sommeil
L'enfer est myope autant que le ciel
On t'avait dit que tout se paye
Regarde bien droit dans le soleil
)Ibid(.*

Le lendemain, évidemment, Fredo m'attendait de pied ferme. Je savais bien que je ne pourrais pas l'éviter bien longtemps. Alors autant en finir tout de suite, me pointer à l'ouverture et répondre à toutes ses questions. On avait encore le temps avant que Kahina n'arrive et aucun client n'était encore là.

« Allez vas-y, déballe... » Ainsi m'a-t-il accueilli en tirant une chaise près de son comptoir. Il avait posé deux cafés sur le marbre. Je me suis attablé face à lui. Les yeux noyés dans le liquide noir, les doigts rassemblés autour de la tasse fumante, je lui ai raconté mon agression, l'inquiétude de Kahina, les yeux sévères des deux Algériens à la terrasse, les larmes dans l'arrière-cour, la fierté de notre belle serveuse qui camoufle sa joue tuméfiée au fond de teint, mes doutes, mes craintes...

Il m'écoutait sans faire un seul commentaire. Quand je me suis tu, j'ai relevé la tête et j'ai plongé mon regard dans le sien. Toujours en silence, il s'est levé, a ramassé nos tasses vides et est retourné vers le percolateur. D'un geste, il m'a demandé s'il m'en refaisait un. J'ai hoché la tête. Il allait me falloir bien plus qu'une double dose de caféine pour compenser la pharmacopée que je m'étais encore autorisée ce matin-là. Cette fois, il m'a servi sans se rasseoir. Il essuyait machinalement les tables ou les dossiers des chaises qui se trouvaient sur son chemin en continuant de réfléchir.

« Tu crois que c'est les mêmes ?

– Les potes de son mec et ceux qui m'ont refait la façade ? J'ai cru. Et puis finalement je sais plus. M'avaient l'air plus jeunes, et puis je crois pas que les types que j'avais vus chez toi soient du genre à se trimballer en survêt de foot. »

Il a approuvé mon cheminement d'un simple bruit de gorge. Il s'était arrêté, le temps de m'écouter. Il a joué à nouveau de son torchon sur une table qu'il avait déjà frottée tout à l'heure puis s'est encore interrompu pour me demander :

« Et tu penses qu'elle t'a menti pour sa joue ?

– Je ne sais pas Fredo. Je ne sais plus... Et puis... » J'ai suspendu ma phrase.

Sa voix a trahi une vraie inquiétude : « Quoi ? »

J'hésitais à poursuivre. À quoi bon en rajouter ? Mais j'en avais déjà trop dit. Un habitué a poussé la porte et a passé la tête en saluant à la cantonade : « Bonjour patron, ça va ? » Et sans attendre la réponse, le papi, gauloise au bec, a continué : « Je me pose au soleil, là... Tu me mettras un petit café ?

– Ouais ! j'arrive de suite, Pierrot ! » Fredo s'est penché vers moi et a insisté, à voix basse : « Et puis quoi, Steph ?

– Hier soir, d'autres gars sont venus me chauffer...

– Où ? Chez toi encore ?

– Non : juste à la sortie du Vieux-Port. Quai de la Tourette. Deux motards. Ils m'ont parlé d'un type que je connaissais du lycée et que j'ai retrouvé par hasard à la pizzeria...

– Quel rapport avec Kahina ? » Fredo s'impatiait. Il est allé préparer son expresso pour le client qui lézardait en terrasse. « Je reviens ! » m'a-t-il lancé en passant devant moi avec son plateau.

À son retour, j'ai expliqué : « T'inquiète pas, ça n'a rien à voir. C'était des Marocains là, je crois. Et y a aucune raison que Kahina connaisse Nassim. Ils sont pas du même quartier, en plus.

– Et à toi, qu'est-ce qu'ils te voulaient ?

– À moi rien. C'est juste qu'ils avaient un message pour mon pote...

– Mouais, je vois... Un message du genre qui se dit pas avec des fleurs... »

Fredo n'était pas dupe : il ne servait à rien que je minimise la situation devant lui. La menace était réelle. Et si elle ne m'était pas directement adressée, n'empêche que j'étais leur interlocuteur en attendant qu'ils mettent la main sur le concerné...

« Salut ! » Cette voix et ce sourire arrivaient à point nommé pour alléger l'ambiance. Je lui ai rendu son sourire. Je n'avais pas besoin de me forcer. Manifestement, à Fredo aussi, ça lui a fait du bien, de la voir débouler, elle et sa bonne humeur : je l'ai vu se redresser, ragaillardi. Elle avait un pouvoir, cette fille ! Elle paraissait, et on se demandait comment on avait pu être si pessimiste la seconde d'avant.

« T'es en grande forme, dis-moi !

– On est vendredi ! » a-t-elle répondu en guise d'explication. Devant notre absence de réaction, elle a précisé : « C'est ce soir, l'inauguration de mon local !

– C'est vrai ! La consécration !

– Oui, enfin... en tous cas le début de quelque chose... » Son visage disait bien mieux que ses mots l'importance que cet événement revêtait dans son esprit. Je le voyais dans ses yeux, dans sa mine épanouie, dans le mouvement alerte de son corps tout entier. Tout en elle respirait l'optimisme. C'était ce que faisait l'espoir. Et c'était beau à regarder, cette métamorphose qui balayait tous les obstacles qui auraient entravé nombre de ses semblables : l'avenir bouché dans une République à l'ascenseur social désespérément en panne, les petits boulots, la condition de femme, le teint basané, l'adresse dans le quatorzième, la misère des quartiers, la pauvreté intellectuelle partout autour, les petites frappes, l'attrait de l'argent facile des petits trafics, les sirènes de la religion et de son carcan protecteur. Elle, allez savoir comment, s'était extirpée de ces méandres, l'air de pas y toucher, avec le plus grand naturel, comme si cet aimant à malheurs n'avait pas de prise sur elle. Je vous le dis, un vrai pouvoir, qu'elle avait, cette fille ! Y avait pas à tortiller... J'étais salement amoureux. Et je ne me l'avouais qu'aujourd'hui... Bof, pour ce que ça changeait... N'empêche, l'expression était savoureuse à tourner dans ma tête. Je souriais béatement.

« Oh, Steph ! »

La voix agacée de Fredo m'a arraché à ma rêverie. Je l'ai regardé sans comprendre. Il a développé : « Tu vas le décrocher, ce téléphone, dis ? T'es sourd ou quoi ? »

J'ai enfin saisi sa phrase avec un bon temps de retard. Faut dire que je n'en recevais pas souvent, des coups de fil... J'ai fouillé mon sac. Trop tard. Numéro inconnu. J'allais rempocher mon appareil quand il a retenti à nouveau. Cette fois, un rapide coup d'œil : même correspondant sans doute. Étonné qu'on insiste, j'ai pris l'appel et aussitôt, quelqu'un a dit :

« Allô ? » Le ton était vif.

Je laissais planer un silence : je cherchais qui pouvait m'appeler...

« Allô ? » reprit la voix, moins assurée cette fois, avant de compléter : « C'est Karim... »

Je restais silencieux. Le timbre avait quelque chose de familier mais j'avais beau creuser ma mémoire, je ne le reliais à personne en particulier. Je percevais son souffle. Il y avait de l'urgence dans cet appel. C'était palpable. De l'autre côté, comme un ultime essai, on a encore prononcé : « Le frère de Nassim. On s'est parlé au téléphone, déjà. Vous m'avez appelé. Y a quelques jours. Vous vouliez lui parler. Vous le cherchiez. Vous vous rappelez ? » La vanne était ouverte. Il jetait toutes ses cartes sur la table. Je me rappelais, oui, évidemment : au début de ce flot de paroles, ça m'était revenu.

Comme pour s'excuser de cette intrusion, il a répété en guise de justification : « Vous m'aviez appelé. Au garage. J'ai retrouvé votre numéro dans mon journal d'appels... » Je l'ai rassuré : y avait pas de problème. Mais pourquoi il me téléphonait ?

« Je le cherche. C'est urgent. » Décidément, Nassim était très demandé !

J'ai rétorqué : « Sauf que je sais pas du tout où il est, moi... »

Mais comme si ma réponse n'avait aucune valeur, il a continué :

« Faut que je le trouve. Absolument. Et vite, en plus ! Faut que tu m'aides. » Il m'avait tutoyé et sa requête se faisait suppliante. Merde ! Qu'est-ce qui se passait encore avec Nassim ? Une désagréable sueur glacée a perlé entre mes omoplates. Je me suis redressé, conscient que quelque chose basculait. J'ai mis ma main en écran devant ma bouche et ai rejoint l'arrière-cour pour poursuivre la discussion à l'écart. Je suis passé moi aussi au tutoiement : je le sentais confusément, quelque chose nous liait désormais, et ce quelque chose avait la saveur amère du drame. Je me suis assis sur le parapet, en plein cagnard.

« Je voudrais bien t'aider, Karim, mais je ne sais pas comment. Si je savais où il est, je te le dirais... »

À l'autre bout du fil, j'entendais, à travers son silence, tout la détresse de ce frère que je n'avais pas revu depuis des siècles. Décontenancé, désolé de mon impuissance à lui apporter un peu de réconfort, j'ai meublé le vide : « Qu'est-ce qui se passe ? C'est grave ? » Aussitôt conscient de la bêtise de cette dernière question, j'ai poursuivi : « Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a des ennuis ? »

Et j'ai laissé Karim se confier à moi comme il se serait jeté sur la seule bouée à sa portée pendant un naufrage : « Je dois le trouver, faut que je lui parle, j'ai besoin de comprendre. Je croyais que j'en avais fini avec ces conneries. Je m'étais sorti du quartier et des embrouilles. J'avais largué tous ces mecs qui trempent dans la merde. Quitte à larguer Nassim aussi. Il voulait pas m'écouter de toutes façons. Quand j'ai changé de chemin, quand j'ai commencé à dire non à toutes les magouilles habituelles et à me brouiller avec les caïds du coin, j'ai voulu le prendre avec moi. Je lui ai proposé de venir bosser au garage, de se tenir éloigné de tout ça. Mais il m'a envoyé bouler. Il a pas voulu. Ça rapportait pas assez. Pas assez vite. Et puis fallait se salir les mains et rentrer tard à la maison, trop crevé pour sortir avec ses potes qui avaient tenu la porte des immeubles toute la journée. *C'est un truc de payot !* qu'il me disait... Il était trop minot. Il comprenait pas que c'était sa planche de salut. Et moi j'étais trop pressé pour faire preuve de patience avec lui. On s'est embrouillés et après, quand je me suis marié, que j'ai eu mon gosse, c'était trop tard. Il avait fait son choix. Moi le mien. J'avais un peu des nouvelles par ma mère. » Là, il s'est interrompu. Je l'ai senti ému lui-même

par le triste résumé qu'il venait de faire de cette fraternité bancale. Gêné à l'idée qu'un nouveau silence pesant pouvait s'installer, je l'ai poussé à en venir à l'actualité. Celle qui l'avait amené à composer mon numéro.

« Hier, en fin d'après-midi, j'ai laissé mon apprenti faire la fermeture au garage. Le jeudi, maintenant, je fais ça : je vais voir mon fils au foot. Je me mets au bord du terrain et je regarde la fin du match, et après on rentre ensemble, à pied. Il me raconte son entraînement du jour, et puis l'école, ses copains, ses petits malheurs, ses petits bonheurs. C'est mon moment préféré dans la semaine. J'ai jamais rien partagé vraiment avec mon père à moi. J'espère que mon fils me laissera encore longtemps aller le chercher au stade... »

Je le laissais parler : à son besoin de retrouver au plus vite son frère, le disputait la tentation de retarder au maximum le moment où il aurait à me dire de quoi il retournait vraiment. D'ailleurs, je n'étais pas pressé non plus.

Mais il en est venu aux faits : « Bref, hier, quand mon petit et moi on est rentrés, j'ai bien senti qu'il avait quelque chose sur le cœur. *Qu'est-ce qu'il y a, mon fils ?* Il hésitait, il regardait par terre. Il m'a lâché la main. Alors j'ai insisté et il a fini par me demander : *Tu l'as revu, tonton ?* J'étais sur le cul. Il m'en parlait jamais de Nassim. Il osait pas. Et moi je faisais semblant que c'était pas important, cet oncle qu'il voyait jamais, sauf à l'Aïd. Sans bien savoir ce qui nous avait éloignés, il savait qu'on était en froid. Y avait rien à en dire de plus. Mais là, il m'interrogeait et il me regardait du haut de ses six ans, avec dans la voix une exigence : il attendait une réponse. Alors sans comprendre l'angoisse derrière sa question, j'ai répondu. J'ai dit qu'on s'était disputés il y a longtemps, avant sa naissance, parce qu'il faisait *des choses pas bien* et que je n'étais pas d'accord. Et là mon minot m'a expliqué : quand ma femme l'avait déposé deux heures plus tôt, un type est venu de derrière, il l'avait pas vu. Sa mère était déjà repartie. Le gars lui a parlé de Nassim. Il lui a demandé si c'était son oncle. Alors mon fils a pensé que c'était un ami ou un cousin. Il s'est pas méfié. Ça lui faisait plaisir que quelqu'un lui parle de son oncle. Mon fils, le pauvre, il pleurait en me racontant ça. Il croyait que j'allais l'engueuler. L'autre, là, il lui a posé des questions : *ton père, c'est lui qui a le garage à Saint-Louis ? Ta grand-mère, elle est au bâtiment D ?* Quand il a été sûr que mon fils était bien le neveu de Nassim, il a changé de ton. Mon petit de six ans m'a raconté que l'autre, il l'a pris par le cou, qu'il l'a serré. Juste assez pour lui faire peur. Et puis il lui a dit : *tu vas apprendre par cœur un message, pour Nassim : Chacun sa place.* Il lui a fait répéter ça plusieurs fois : *chacun sa place.* Ce bâtard, il a dit à mon fils qu'il devait pas oublier, qu'il comptait sur lui. Et histoire d'être sûr qu'il oublie pas, il a sorti un couteau à cran d'arrêt. Il l'a pas blessé, heureusement. Juste il lui a montré. Et puis il est

parti, le chien. Le petit, il a bien compris, va. Et moi j'ai la rage. J'ai encore rien dit à sa mère. Si je le chope, je le crève. Mais je sais rien sur lui. Alors faut que je trouve Nassim.

– J'imagine que tu as essayé son téléphone ?

– Je l'ai pas, son téléphone. L'autre fois, je suis allé au quartier. J'ai fait passer mon message par le chouf. Je savais que d'une manière ou d'une autre, l'info arriverait jusqu'à lui. Mais là, je sais pas à qui je peux parler... Enfin, toi, si... Je veux dire... Je sais pas... je me suis dit que c'était pas pareil. Et de toute façon, même si je l'avais eu, son numéro, à mon avis, il décrocherait pas pour moi, tu vois ? »

Je voyais.

Je voyais que ces deux-là auraient préféré crever que d'enterrer leurs griefs et que si Karim faisait tout pour remettre la main sur son frangin, c'était uniquement pour protéger son gosse. Je voyais que j'étais le seul lien qu'il acceptait d'avoir avec lui. Mettre les flics dans la boucle, je n'en parlais même pas : il avait dû y songer un instant. Mais avec si peu d'éléments, une simple menace sur les dires d'un petit beur, dans un quartier où un regard de travers se réglait à la kalach, ça n'allait pas trop les affoler, au commissariat de secteur. Je tentais encore, pour la forme : « Et ta mère, elle a pas moyen de le joindre ? »

– Je te l'ai dit, le seul moment où on se voit, c'est pour l'Aïd. C'était y a pas si longtemps d'ailleurs. Tous les ans, il se pointe chez ma mère. Tout le monde fait comme si c'était normal de se côtoyer pendant ces quelques soirées de fête. On fait semblant d'être une famille unie. Il couvre le petit de cadeaux. Je le remercie. Il dit que c'est pas la peine. Personne ne parle de rien. Ma mère a trop peur de perdre ce seul lien, alors elle l'embrasse quand il arrive, elle l'embrasse quand il repart. Et elle pleure chaque année en se demandant si c'est la dernière. » Il y avait de la colère dans sa voix. Et puis il a encore dit, sur un ton teinté de lassitude : « Depuis la dernière fois, t'as pas eu de nouvelles ? Tu peux toujours pas le joindre, toi ? »

Sans vraiment répondre à ses dernières questions, je lui ai fait la promesse que j'allais essayer de le contacter et que je le tiendrais au courant quoi qu'il arrive et sans tarder. Je ne voulais pas qu'il suspende à mes épaules son maigre espoir de sortir de cette sale histoire. Je savais mieux que personne que je n'avais pas l'étoffe d'un héros ou d'un justicier. Alors qu'un père s'appuie sur moi pour garantir la sécurité de son minot, c'était bien trop pour moi ! N'empêche, je l'ai entendu ajouter d'une voix sourde : « Je compte sur toi. »

Là-dessus, il a raccroché. C'est alors que Fredo, toujours vigilant malgré son apparente nonchalance, a passé la tête : « Un problème ? »

– Ça pue... » ai-je répondu, laconique. Mais je n'avais pas le temps de détailler : j'avais un coup de fil à passer. Il a compris que je n'en dirai pas

plus pour le moment et m'a laissé seul. Aussitôt, j'ai cherché dans mes rares messages celui que Nassim m'avait adressé. J'ai composé le numéro, en vain. Après quelques instants à réfléchir, j'ai recommencé et j'ai laissé sur son répondeur juste de quoi comprendre que l'affaire était grave et qu'elle éclaboussait dangereusement son neveu. D'après ce que j'avais compris, s'il y avait un argument qui pouvait agir sur un Nassim aux abonnés absents, c'était bien celui-là.

Dans la foulée, j'ai informé Karim que j'avais contacté son frère par messagerie interposée...

Lessivé, je suis retourné dans le bar, me suis installé au comptoir et, à voix basse, j'ai résumé la situation pour le patron, silencieux, essuyant mécaniquement son zinc et hochant la tête à chacune de mes révélations.

OceanofPDF.com

11.

Quand Kahina est venue nous rejoindre – elle avait fini de servir toutes les tables occupées de la terrasse –, j’avais tout dit. Et Fredo et moi devions avoir les yeux dans le vague, laissant le silence meubler l’espace entre nous.

Mais elle s’est assise sur l’un des hauts tabourets, dos à la caisse. Elle aussi ailleurs. J’ai vu Fredo regarder son dos puis me fixer, moi. J’ai senti là comme une demande de sa part, ou du moins un encouragement. Je me suis lancé :

« Fatiguée ? » Pour me répondre, elle a mis cette seconde de trop qui témoigne qu’on n’est pas vraiment là ; et elle a tourné son visage vers moi un instant avant de retourner à sa contemplation de la terrasse.

« Non, ça va... » Elle a senti mes yeux toujours sur elle, comme un point d’interrogation persistant. Elle m’a regardé à nouveau avec un franc sourire cette fois. Et elle a complété :

« Je pense à tout à l’heure. »

Cette fois c’est Fredo qui est intervenu : « T’inquiète, va. Ça peut que bien se passer. » Elle a pivoté vers lui pour le remercier d’un nouveau sourire. L’inauguration de son local au centre social. Je l’avais presque oubliée avec ce satané coup de fil de Karim. Sur son profil que je connaissais par cœur – c’est le cas de le dire ! –, je décelais comme une ombre : « Qu’est-ce qui t’inquiète ?

– Rien de spécial... Je ne sais pas... Y aura que des gens contents d’être là, je sais, mais...

– Mais quoi ?

– J’ai jamais fait ça, tu vois... Et puis, être devant tout ce monde... devoir certainement dire quelque chose... Tu crois qu’il y aura *La Provence* ?

– Possible. Pour la cité, ce serait une bonne chose. Le directeur du centre a peut-être prévenu la presse, oui... Et puis y aura ce Langevin, non ? Les élus, ils aiment bien qu’on parle d’eux, surtout en ce moment !

– Y aura peut-être même FR3 ! » s’est emballé Fredo.

Kahina n’a pas pu s’empêcher : « Chef, faut se mettre à la page ! C’est France 3 maintenant ! Et c’est pas d’hier ! » Elle a ri.

« Oh ça va, minotte ! Pour ce que ça change ! » a-t-il fait semblant de se vexer, avant de continuer, enthousiaste : « Tant je te vois à la télé. Té, ce soir je mets la chaîne régionale !

– Manquerait plus que ça ! J’ai rien préparé de spécial, moi. Je vais juste y aller avant, vérifier que tout est nickel dans le local mais c’est tout. Vous

croyez que... ? » Sa voix trahissait un début d'angoisse et elle s'est tordu les mains avant de les frotter sur son jean. J'ai joué les grands frères :

« T'inquiète... À mon avis, c'est le directeur du centre qui va se fendre d'un discours, il va remercier Langevin pour sa subvention, citer ton nom, peut-être te faire applaudir, et il dira que le buffet est ouvert... Et puis voilà...

– Tu crois ? J'aurai rien à dire en public alors ? » Elle était attendrissante avec son trac qui lui faisait monter le rose aux joues... Fredo a renchéri :

« Bé non, ça m'étonnerait ! Il a raison, Steph. Tu verras que ton directeur, là, et son apprenti maire, ils vont se congratuler et se garder toute la lumière pour eux ! Y sont tous pareils, va ! » Je n'étais pas loin d'être aussi définitif que Fredo, sur ce coup-là. Quant à Kahina, ça l'arrangeait bien si ça se passait ainsi, et elle n'a pas fait de commentaire. J'aurais parié que dans sa tête, elle était en train de s'imaginer là-bas, sous les pauvres guirlandes d'une salle des fêtes de quartier, elle, si petite, avec ces huiles autour. D'ailleurs, elle a poursuivi : « Et si y a *La Provence* ou la télé, alors ? L'angoisse !

– Ce sera encore plus facile ! » ai-je répliqué, voulant me montrer aussi convaincu que possible. « Ils te posent une question. Tu réponds. Une autre. Tu réponds. Encore une ou deux, au revoir et merci ! T'auras qu'à te laisser porter ! »

Elle avait un air affolé. Fallait que j'en rajoute une couche :

« Allez, viens, on s'entraîne !... Fredo, tu filmes ? » Un sourire entendu de ma part et il a réagi, mimant la caméra à l'épaule et une manivelle complètement hors de propos. Kahina a étouffé un rire et s'est redressée sur son siège, très sérieuse soudain. J'ai empoigné un micro imaginaire et l'ai questionnée en prenant un accent pointu :

« Mademoiselle Izmir, qu'est-ce qui vous a poussée à fonder cette association de soutien scolaire en plein cœur de la cité Font-Vert ?

– Vous savez, j'ai toujours vécu là, et c'est l'école qui m'a permis de m'arracher à la pauvreté et d'échapper à ce qui plombe souvent ces quartiers. Mais malheureusement, pour des tas de raisons, les enfants d'ici n'ont pas forcément la possibilité de réussir seulement par l'école. Je me suis dit qu'un endroit où ils pourraient venir travailler, discuter, apprendre autrement, juste en bas de leur immeuble, ça ne pouvait être qu'un plus. Et puis je voulais être utile aux autres... » Kahina avait les yeux brillants. Je poursuivais mon interview improvisée :

« Je vois... Est-ce que ça a été facile pour vous de mener à bien ce projet ?

– Facile... oui et non. Disons que j'ai fait pas mal de recherches personnelles, j'en ai discuté autour de moi. Cette idée, elle me trotte dans la tête depuis plus d'un an, en fait... Et puis quand j'en ai parlé à monsieur

Léandri, le directeur du centre social qui me connaît depuis que je suis petite, il m'a tout de suite proposé son aide. Il m'a secondée dans toutes les démarches. Grâce à lui, j'ai pu présenter un dossier complet aux élus. Et il faut dire que Maxime Langevin s'est montré enthousiaste. Sans son comité qui a voté pour mon association, rien de tout ça n'aurait été possible. D'ailleurs je le remercie vraiment. On va pouvoir continuer à faire de belles choses à Font-Vert !

– Bingo ! » ai-je hurlé en jetant le faux micro en l'air. « Tout y est ! Y compris la courbette à ton dirlo et à Langevin. C'est bon, tu peux entrer en politique, ma grande ! »

Elle souriait de toutes ses dents et nous embrassa des yeux l'un puis l'autre, ravie. Dans un éclat de rire, elle a dit : « Eh Fredo ! Je crois que tu peux couper ta caméra ! » Tous les trois étions hilares. Ce moment avait balayé nos angoisses respectives.

« Eh la starlette ! Tu peux me mettre un demi quand tu auras fini ton interview ?

– J'arrive ! » Kahina a jailli de son tabouret pour aller actionner la tireuse à bière et s'est envolée vers la terrasse pour apporter sa commande au client tout sourire. Encore un sous le charme.

Quand elle est revenue, elle m'a gratifié d'un merci chaleureux. Et elle s'est penchée vers moi et m'a demandé à mi-voix : « Tu voudrais pas m'accompagner, quand même ?

– T'accompagner ? Moi ? Au centre ?

– Oui... ça t'embête ? Juste pour que je sois pas seule pour faire le trajet, tu vois ? Ça m'empêchera de trop gamberger... C'est trop tôt dans la journée pour que je demande à... euh... à Samir... enfin... à mon mec... il est en horaires décalés alors... » Elle avait rougi. Je n'ai pas relevé. J'étais son grand frère. Je l'avais bien cherché...

« Non, non, OK, ça m'embête pas.

– Si on décolle vers quatre heures, c'est bon pour toi ? Ça te laissera largement le temps de faire l'aller-retour et être à l'heure au boulot après...

– À vos ordres, madame !

– Cool ! » Et elle est partie faire la plonge des quelques verres laissés en souffrance.

Moi, j'ai laissé mes deux amis et suis allé tuer le temps sur le Vieux-Port, puis manger un bout à l'ombre d'un parasol, sur la place de la Bourse. Dans l'après-midi, j'ai même tiré jusqu'aux pelouses du palais du Pharo. J'ai somnolé là, entre deux articles de journal. L'air était toujours aussi chaud mais le cul dans l'herbe rase et la tête à l'ombre des étranges statues métalliques en forme de carcasses de bateau ou de baleine, le début d'après-midi s'est étiré agréablement. J'ai pensé que j'étais là un peu comme une

vache dans un champ regardant passer les trains : de mon œil bovin, je reluquais les familles qui déambulaient. Me restait plus qu'à me mettre à brouter l'herbe et le tableau serait complet.

À l'heure dite, je suis retourné vers la rue des Fabres et Kahina et moi nous sommes rejoints à l'arrêt de bus. Jusqu'à destination, nous avons parlé de tout, de rien, comme si c'était naturel d'être ensemble loin du décor du bar de Fredo, transformant pour moi cet itinéraire ordinaire en voyage presque intime.

Au centre social, comme prévu, Kahina a inspecté son local. Il sentait la peinture fraîche. C'était un endroit simple et propre, suffisamment lumineux pour être accueillant. Les bibliothèques qu'elle avait installées méritaient d'être encore un peu garnies. Les livres et les dictionnaires qui se trouvaient là avaient déjà bien vécu. Mais qu'importe. Avec les affiches de films que Kahina avait récupérées au cinéma des Variétés du centre-ville, les murs blancs s'étaient habillés de couleurs et de visages. Les quatre tables, les chaises refourguées par l'école voisine, et les pots à crayons flambants neufs n'attendaient que les petits pour remplir leur office. Nous avons échangé un regard complice. Elle était fière de me montrer ce pour quoi elle avait dépensé tant d'énergie. Il y avait de quoi. Elle a jeté un œil à l'horloge murale Ikea et m'a dit que nous devions y aller... Effectivement, nous entendions qu'une certaine effervescence agitait la salle attenante. Au bout du petit couloir, elle m'a adressé un regard avant de s'avancer pour aller faire la bise à celui qui était vraisemblablement le directeur. Je me suis appuyé contre le mur, près des toilettes. Des enfants entraient et sortaient. Bientôt des mamans sont arrivées. Sur les tables en plastique, devant les bouteilles de Coca-Cola et d'Oasis qui attendaient près des gobelets, elles ont posé des assiettes en enlevant les feuilles d'aluminium qui les recouvraient. Elles avaient préparé toutes sortes de petits gâteaux qui transpiraient de sucre et de miel. C'était un joyeux désordre : on s'interpellait, on riait, on se racontait les premiers pas du petit dernier, tout ça en français, en arabe, en mahorais, en sénégalais. J'en attrapais des bribes. À tout ça s'ajoutaient toutes les couleurs de l'Afrique sur les vêtements des femmes. Quelques rares hommes se tenaient là, d'autres devant la double porte grand ouverte, fumant ou parlant ensemble, vêtus de blanc ou de noir. Le brouhaha était maintenant tel que je n'arrivais plus à suivre ce que disait Kahina aux uns et aux autres, même en me concentrant sur le mouvement de ses lèvres. Une fois ou deux, elle m'a adressé un regard, un sourire, que je lui rendais de loin. Elle était parfaitement à l'aise maintenant. Je me demandais quand j'allais pouvoir m'éclipser.

À cet instant, l'agitation s'est comme déplacée sur ma gauche. Les enfants se sont hissés sur la pointe des pieds, quelques applaudissements

ont fusé, ici ou là. L'équipe de Langevin était sur les marches et la valse des serrages des mains avait commencé. Lui, en avant du petit groupe d'endimanchés, se dirigea vers Léandri comme s'ils étaient des amis de longue date.

Cette démonstration de parfaite entente sonna pour moi le signal du départ. Kahina était quelque part parmi tous ces gens, hors de portée et de regard. Elle n'avait plus besoin de moi désormais. Je me suis extirpé de la salle surchauffée et j'ai regagné la rue.

OceanofPDF.com

12.

Plus tard dans la soirée, alors que j'étais devant le four, concentré sur le mouvement de ma pelle métallique, mon téléphone s'est manifesté dans la poche arrière de mon jean. Le temps de décoller la pizza d'un dernier geste vif et d'essuyer mes mains farineuses sur le tablier blanc noué à ma taille, j'ai consulté l'écran. Nassim. Il avait eu mon message. À moi de le rappeler quand je pourrai. J'ai jeté un œil à la salle. Toutes les tables étaient servies. Sylvie était occupée à de la paperasse et Moussa, désœuvré, lisait *L'Équipe* qu'un client avait abandonné sur une table. Il avait refermé les Tupperwares et aucun bon n'était en attente sur le linteau au-dessus du passe. Ça sentait la fin de service. Le vacarme jovial de la salle m'a décidé à demander à Moussa de me prêter ses écouteurs. Il me les a tendus en commentant la malheureuse blessure aux ligaments croisés d'un jeune espoir sur lequel le directeur sportif de l'O.M. lorgnait pour le prochain mercato. Je n'avais aucun avis sur la question, mais pour éviter le débat, j'ai approuvé mollement. J'ai branché les oreillettes à mon téléphone et bientôt, j'ai entendu la voix sèche de Nassim. En préambule, je lui ai dit que j'étais à la pizzeria. Il a compris qu'il me faudrait être discret dans mes propos, quoique ni Moussa ni Sylvie ne s'occupaient de moi et tous les clients étaient sans doute trop loin ou trop pris dans leurs conversations pour entendre. C'est donc lui qui a posé les questions. J'ai répondu laconiquement, à chaque fois que c'était possible et j'ai développé à propos de la menace, du couteau et du *Chacun sa place*. Le silence lourd qui a suivi signifiait indubitablement que Nassim prenait l'affaire très au sérieux. Je ne m'étais pas inquiété pour rien, semblait-il. Et ça me préoccupait. J'aurais voulu en savoir davantage. Pas sûr que lui voudrait que je joue les grands frères – il avait bien rayé de sa vie ou presque son véritable frangin –, mais je n'avais pas envie de le voir embarqué dans une histoire grave. Il me faisait suffisamment confiance pour m'avoir confié son flingue. Il savait que je ne trempais dans aucun trafic. Peut-être que mon opinion compterait. Je lui ai soufflé : « Faut que tu me dises, Nassim... Dans quelle merde tu t'es mis ? »

Nouveau blanc à l'autre bout du fil. J'ai attendu.

« C'est compliqué », a-t-il soufflé au moment où je me demandais s'il était encore en ligne.

« N'empêche, tu devrais m'expliquer. » Décidément, il n'était pas loquace. Cet appel n'était plus une conversation. J'ai ajouté, à court d'argument : « T'as quelqu'un d'autre à qui en parler ? »

– *Dégun* ¹. » Cette fois, la réponse avait fusé.

Et il a enchaîné : « Bon, écoute, je peux passer chez toi ce soir. Tu termines bientôt ?

– Dans une heure à tout casser, je fais la fermeture. Je t’envoie un message et tu te mets en route, c’est bon ?

– C’est bon. À plus...

– À plus. » J’ai senti qu’il n’avait pas terminé. J’ai attendu avant de raccrocher. J’avais raison : il a conclu d’une voix sourde : « Merci. » Et il a raccroché avant que je ne puisse répondre. Il était secoué, c’était palpable. Et qu’un type comme lui le soit n’était pas fait pour me rassurer : sans savoir précisément dans quelle strate sombre de Marseille il évoluait, je devinais avec certitude qu’il avait allègrement dépassé les premiers échelons et qu’il jouait dans la cour des grands. D’ailleurs, pas besoin d’être un enquêteur chevronné : quand votre homologue en arrive à aller trouver un minot de cet âge au terrain de foot et à le menacer d’un couteau, c’est qu’on n’en est plus à vendre quelques barrettes de shit en bas de son immeuble.

Comme prévu, la pizzeria s’est vidée progressivement et un peu plus d’une heure après, je longuais le quai de la Mairie, marchant d’un bon pas. J’avais hâte de retrouver Nassim et de pouvoir discuter de tout ça avec lui.

Au moment de doubler le restaurant flottant *le Marseillois*, mon téléphone m’a fait sursauter. J’ai fouillé mon sac, persuadé que Nassim cherchait à me joindre. Dès la deuxième sonnerie, c’était trop tard. Le cœur battant, j’ai vérifié l’écran : ça n’était pas Nassim. C’était Kahina. Mon sang n’a fait qu’un tour. Jamais elle ne m’avait appelé. Je ne me rappelais même plus qu’elle avait mon numéro. Avant que j’aie pu relancer l’appel, j’ai reçu un texto :

Plus de batt viens gare de Simiane STP

La gare de Simiane ? Que faisait-elle dans ce bled entre Marseille-Nord et Aix-en-Provence ? Et pourquoi c’était à moi qu’elle demandait ? À quoi il lui servait, son mec ? Quel blaireau !

Il me fallait une voiture.

J’ai rapidement envoyé un OK à Kahina, sans être sûr qu’elle aurait assez de charge pour recevoir mon mot.

Immédiatement après, j’ai téléphoné à Nassim. Il a décroché dès la première tonalité. J’ai demandé : « Tu es chez moi ?

– J’arrive.

– Changement de programme. J’ai besoin d’aller chercher une copine à Simiane. Tu passes me prendre ? Dans deux minutes, j’arrive au bout du port. Tu vois le resto *Le Bout du Quai*, en bas de l’avenue Saint-Jean ?

– Oui. Je te récupère là-bas. »

Quelques instants plus tard, il était là. Et la minute d'après, on filait sur la passerelle au-dessus des hangars du port autonome et des grues massives d'Arenc. Le sujet Kahina a été rapidement épuisé : hormis son texto, je n'ai pas développé. Par contre, le temps que nous dépassions La Calade puis Verduron et que nous nous engouffrions dans le tunnel de l'autoroute du Littoral, Nassim m'avait avoué qu'il assurait un approvisionnement régulier de cocaïne à Ibiza. Depuis la cité de La Calade, il assurait lui-même des go-fast jusqu'à Barcelone. Vu sa conduite sur la deux-voies, je n'avais aucun doute sur son expérience de pilote. À la jonction entre l'A7 et l'A51, à hauteur de Septèmes-les-Vallons, je savais que c'était quelque part dans le coin qu'il récupérait le produit venu de Colombie ou de Bolivie qui avait transité par Livourne puis Gênes en Italie avant d'arriver chez nous, dans des containers de bananes... Je feignais la nonchalance. Nassim ne devait pas être dupe : il savait bien que je n'y connaissais rien. Mais lui n'en faisait pas des tonnes non plus : il énonçait quelques faits, sans précisions. Rien que je ne puisse découvrir dans le moindre reportage dont la télé était friande. Il ne semblait en tirer aucune gloire, ne se la jouait pas baron de la drogue. Profil bas. C'était peut-être ce qui nous rassemblait, tous les deux. Un instant, je me suis quand même dit que mon salaire de pizzaïolo intérimaire ne devait pas être comparable à ses gains à lui. Mais à part la grosse cylindrée qui nous emmenait maintenant sur la voie rapide, direction la cité minière de Gardanne, rien ne permettait de le dire.

« Et alors, ce *Chacun sa place*, ça veut dire quoi ? »

Nassim n'a rien répondu à ma question. J'ai vu les jointures de ses doigts blanchir et ses mâchoires se crispent sensiblement.

Je me suis tu. D'ailleurs, le panneau *Simiane* était déjà en vue. Nassim a rétrogradé. La minute d'après, il ralentissait, s'engageant dans le parking de la gare. Elle était là.

Sous un réverbère.

13.

*Dans le parfum des nuits sans pareil
Et l'éclat des corps qui s'émerveillent
Ses lèvres avaient un goût de miel
On regardait droit dans le soleil
)Ibid(.*

Nassim m'a jeté un regard. J'ai hoché la tête sans lâcher Kahina des yeux. Elle ne connaissait pas la voiture, ni son conducteur. J'ai éclairé le plafonnier et me suis avancé vers le tableau de bord pour qu'elle me voie depuis son côté du trottoir. À son visage, j'ai su qu'elle m'avait identifié. Mais son sourire sonnait faux. Elle tenait son sac contre elle, sous ses bras croisés devant sa poitrine. D'après sa posture, si ma vitre n'avait pas été baissée, j'aurais pu croire qu'il faisait froid. Nassim a freiné et j'ai surgi pour la rejoindre. Ma main sur son bras, inquiet, je lui ai demandé :

« Tout va bien ? »

– Oui, oui, t'inquiète pas. T'as été rapide, merci... C'est qui, lui ? »

Je me suis retourné vers le bolide et j'ai expliqué : « Nassim. Un ami. On devait se voir, ce soir. Ça tombait bien parce que, dès que j'ai eu ton message, on est venus avec sa voiture. » Elle a approuvé du menton. J'ai senti qu'elle ne tenait pas à poursuivre cette discussion. Elle a fait un pas. Je l'ai précédée en m'avançant vers la portière arrière pour lui ouvrir. La main droite sur la poignée, j'ai posé la gauche sous son coude ; mes yeux dans les siens, j'ai encore questionné :

« Kahina, qu'est-ce que tu faisais ici, toute seule ? »

Elle a dégagé son bras, a secoué la tête en signe de dénégation et, dans un rire un peu forcé, elle m'a répondu : « Je n'étais pas toute seule, enfin ! J'étais à une soirée. »

– Une soirée ? Quelle soirée ? » Je n'avais aucun droit de lui poser cette question mais ça avait été plus fort que moi. Sans broncher, elle a continué :

« C'est Maxime... » Elle avait baissé les yeux un instant puis les avait dirigés vers moi, qui attendais de comprendre : « Maxime Langevin. »

Des images du centre social me sont revenues. Mon regard insistant l'invitait à poursuivre. Nassim devait se demander ce qu'on foutait depuis tout à l'heure, plantés devant la portière que je tardais à ouvrir. Mais il ne se manifestait pas. Et je savais pertinemment qu'une fois dans

la voiture, Kahina rechignerait à parler librement, à portée d'oreilles inconnues. Consciente qu'il m'en fallait davantage pour la laisser en paix, elle a précisé avec une voix enjouée : « L'inauguration s'est super bien passée. Tout le monde a été très sympa. Y avait bien un journaliste de *La Provence* mais il a surtout parlé à Maxime. J'avais stressé pour rien. J'ai déjà enregistré six inscriptions auprès des mamans qui étaient là.

– Je suis content pour toi. Mais je comprends toujours pas ce qu'on fait à Simiane...

– On bouge ?! » nous a coupés Nassim. J'ai ouvert la portière. Elle s'est engouffrée aussitôt.

« Pardon Nassim ! On a été un peu longs ! Moi, c'est Kahina ! » Il lui a rendu son salut et a démarré dès que j'ai été installé. J'ai pivoté sur mon siège et j'ai fixé Kahina. Elle a enfin développé : « Quand on a quitté le centre social, on a encore un peu discuté dehors. Monsieur Léandri devait régler un truc avec un type de la mairie. Alors Maxime et moi, on s'est retrouvés tous les deux. Il m'a encore posé des tas de questions sur mon projet. Je pensais pas qu'il était si sympa ! Bref, quand il m'a proposé de venir à une fête chez lui, j'ai dit oui... C'est de ce côté... par là, tu vois ?... » Elle pointait un quartier perdu dans l'obscurité, accroché à la colline plantée d'arbres.

Nassim, comme absent jusqu'alors, a réagi d'une voix vive, presque agressive : « Quoi là-haut ? Sur la gauche ?

– Oui... Je ne sais pas exactement où... J'ai pas mal marché, mais en gros, oui... En tous cas, le Pilon du Roi était au-dessus de moi, plus en arrière... » Kahina avait répondu d'une voix timide de petite fille prise en faute.

« Tu vas me montrer ! » a-t-il décrété. Je l'ai regardé sans comprendre. Ses lèvres étaient serrées, son visage dur. Il a brutalement changé de direction et accéléré. Le moteur a vrombi. J'essayais de repérer des panneaux, des noms de rues pour me situer. *Les Plâtrières, Les Frères...* Mais à quoi bon ? Je n'avais jamais mis les pieds ici, malgré la proximité d'avec Marseille. Au moment où j'allais interroger Nassim sur ce qu'on faisait dans ce coin, il a demandé à Kahina, capturant son regard dans le rétroviseur intérieur :

« Ça te parle, là ? » Elle regardait partout, soucieuse de répondre correctement à cette voix qui ne souffrait pas d'approximation. Intimidée, elle a balbutié : « Ou...Oui, peut-être bien oui... attends... Ce croisement là-bas, avec l'arbre tordu... je suis presque sûre... » Nassim a ralenti. Lorsque nous avons tourné le coin, il était quasiment au pas. J'étais dépassé. Quel était ce manège ? Surveillant son profil en douce, j'attendais le moment opportun pour obtenir de quoi lever mes interrogations.

Ravie de pouvoir enfin satisfaire son sévère interlocuteur, Kahina s'est écrié soudain d'une voix de bonne élève attendant son bon point : « *Chemin des Marres* ! Oui c'est ça ! J'en suis sûre... En descendant je m'étais dit que justement j'en avais marre de cette soirée ! » Mais le visage fermé de Nassim lui a intimé l'ordre muet de se faire discrète. Son ton jovial a été coupé dans l'instant. Et lui a éteint ses codes. La voiture avançait lentement, et à l'aveugle. Nassim a avancé son buste jusqu'à presque toucher le haut du volant avec son menton. Il scrutait les abords au-dessus de nous, sur sa gauche. Il cherchait quelque chose. Ou quelqu'un. J'observais aussi, sans avoir la moindre idée de l'objet de cette quête étrange. Sa voix grave et autoritaire a lâché dans l'habitacle : « Quand tu vois la maison, tu me dis. » Je me suis tourné vers elle et nous avons échangé un regard furtif. Kahina, échaudée par sa réaction froide de tout à l'heure, n'a pas pipé mot et s'est contentée de se coller à sa vitre pour mieux voir. La tension était palpable. Et puis dans un souffle : « C'est là ! Sûr, c'est là ! » J'ai cru que la voiture allait caler tant le régime était bas maintenant. Je me suis penché vers mon ami. À travers la vitre teintée, j'ai distingué une vaste terrasse illuminée où se bousculaient des dizaines d'invités. Tout ce monde était en mouvement. La fête battait son plein. L'architecture moderne offrait à la lune de larges façades blanches où dansaient des reflets de lumière. Une piscine devait s'étaler sur toute la largeur de la bâtisse. Mazette ! On se serait cru sur la Corniche ou la Côte d'Azur ! Juste avant d'atteindre l'élégant portail de la propriété, Nassim a actionné le lève-vitre électrique. Il a plissé ses paupières, en mode tête chercheuse. J'avais hâte d'en savoir plus et mes questions me brûlaient les lèvres, continuer à me taire me mettait à la torture. Kahina s'était déplacée derrière moi pour se plaquer contre la portière de droite : elle ne tenait pas à être vue de ces gens. Elle aussi, elle aurait des choses à me raconter. Entre elle et lui, j'étais totalement hors-jeu. Nous sommes passés, toujours au ralenti et en silence, dans le prolongement du chemin d'accès à la villa. Des rires ont fusé. Deux voix. Ou plutôt trois. Qui s'esclaffaient bruyamment. Trois hommes. Jeunes. Ils descendaient vers la limite de la propriété. L'un d'eux a dû déclencher le système automatique : les vantaux ont commencé à s'ouvrir. Soudain, celui qui était légèrement en retrait du petit groupe a levé la tête vers nous. Il s'est figé, a crié quelque chose aux deux autres qui nous ont eux aussi observés. Dans la seconde, la voiture a bondi. Nassim avait écrasé la pédale d'accélérateur et relevé sa vitre. Instinctivement, j'ai bouclé ma ceinture. J'ai entendu Kahina le faire aussi, derrière moi. Elle s'était agrippée à mon dossier. Quelques mètres plus loin, juste avant d'amorcer un virage serré, Nassim a remis ses phares. Dans ses yeux brillants, un éclat fou est passé.

Une poignée de minutes plus tard, nous avons rejoint la voie rapide et le moteur hurlant nous ramenait vers Marseille. Dans la nuit, c'était comme si toute la ville éclairée plongeait dans la mer sombre. Je ne savais plus que penser.

« Où je te dépose ? » a bientôt demandé Nassim à l'intention de Kahina.

« Font-Vert ».

Nassim a soudain frappé son volant du plat de la main. Il paraissait excédé. Elle a balbutié timidement : « Si ça pose problème, tu me laisses là où ça t'arrange. Je me débrouillerai...

– Non, non, c'est bon. Je pensais à autre chose. »

À autre chose ? Tu parles ! Je nageais en plein brouillard.

Quant à Kahina, elle n'en a pas dit davantage, glacée par toute cette escapade nocturne. Pour moi, c'était trop de points d'interrogation ; ça été le déclencheur : « Qu'est-ce qui s'est passé à cette fête ? Pourquoi t'es partie ? Et toute seule en plus ? Ton Maxime, il pouvait pas te ramener ? » Mon ton avait été plus agressif que ce que je n'aurais voulu. Elle a répondu, les yeux humides : « J'ai pas voulu lui demander... Il était occupé... C'était sa fête. Y avait plein de monde. Je connaissais personne. Au début c'était sympa et puis... c'est la première fois qu'on m'invite dans une maison comme ça ! Ça sentait le fric, je te dis pas ! Je me suis dit que pour une fois... Je faisais rien de mal...

– Je sais bien, va, je te connais. » Je voulais me rattraper pour ma réplique précédente. Elle avait été secouée. Pas la peine d'en rajouter. Et puis, elle avait bien le droit de s'amuser un peu. D'en profiter, de sa belle jeunesse.

« Non, mais t'as raison, Steph. J'aurais pas dû y aller. J'avais rien à voir avec ces gens. J'étais pas à ma place. En plus, au bout d'un moment, ça a vrillé... »

Je me suis retourné vers elle alors que Nassim atteignait les tours caractéristiques des Quartiers Nord.

J'ai répété : « Ça a vrillé ?

– Oui... Tu vois, c'est quand ces types ont débarqué dans la soirée.

– Quels types ? Ceux qu'on a vus au portail ?

– Non, non pas eux. D'autres... Je sais pas qui c'est... En tous cas, c'est là que l'ambiance a changé. Et puis ils avaient une manière de me regarder... ça me plaisait pas. Et aussi, je voyais plus Maxime. Il avait disparu je sais pas où. Peut-être avec une fille, là, une qui le collait depuis le début. À un moment, je suis rentrée dans la maison. Je voulais dire à Maxime de m'appeler un taxi. Mais à l'intérieur, c'était devenu super chaud. Sur la table du salon, ça sniffait de la coke. Et sur le bord du billard aussi. En fait, ça tapait partout ! Je m'en étais pas aperçue au début... De dehors, j'avais

rien vu... Après, je suis même tombée sur un couple qui baisait debout dans un couloir. Je me suis sentie...

– En danger ? » Elle n'a plus dit un mot mais son menton baissé sous sa tignasse a sonné comme un aveu. Drôle de Cendrillon, ma beurette. La fin du bal avait été glauque. Et à défaut de citrouille, un bolide aux vitres fumées qui la ramenait au bercail. Les immeubles de Font-Vert nous surplombaient maintenant. Certains logements étaient condamnés, portes et fenêtres aveuglées par des panneaux de contre-plaqué. D'autres étaient même complètement enserrés de l'extérieur par des tôles soudées les unes aux autres. La désolation pour environnement. Elle a indiqué sa porte à Nassim avec un sourire triste. L'instant d'après, dans la chaleur épaisse, elle disparaissait dans son immeuble.

14.

Après ça, sans attendre ma question, Nassim m'avait promis de tout me dire quand nous serions chez moi. Il avait besoin de réfléchir. De mon côté, j'avais passé le trajet à gamberger en vain : je n'avais aucun fil à tirer dans cette satanée bobine. Désarmé, j'ai abdiqué. *C'est beau, une ville, la nuit.* Je ne me rappelais plus ce que pouvait contenir ce bouquin de Richard Bohringer que j'avais lu il y a longtemps. Mais j'étais d'accord avec le titre : le spectacle de Marseille la nuit avait toujours eu un pouvoir apaisant sur moi.

« Viens, on tire jusqu'à la Digue du Large », ai-je proposé. Nassim m'a fait un signe d'assentiment muet.

La jetée était interdite au public depuis des années. Personne viendrait nous emmerder.

Un peu plus tard, la voiture était garée et nous, après avoir sauté les grilles bien avant le môle J4, le cul vissé sur les énormes blocs de pierre blancs, comme seuls au monde, on avait la mer à nos pieds. Rien ne délimitait l'eau du ciel. L'univers entier était là. Nous au milieu. Le seul décor était sonore : les vagues clapotaient en-dessous, fluaient et refluaient dans les anfractuosités des rochers.

Nassim a entamé la discussion :

« Kahina, c'est ta copine ? »

– Oui. Enfin, je suis pas avec elle. Je suis trop vieux pour elle et puis elle a déjà un mec, Samir. » J'ai dit ça comme si ça n'avait aucune importance, comme si je ne mourais pas d'envie d'être à sa place. Nassim a opiné du menton en regardant la mer. Ses demi-paroles m'exaspéraient, ce soir.

J'ai poussé plus loin : « Pourquoi ? »

– Elle a l'air gentille... mais elle sait pas où elle met les pieds. »

Je l'ai transpercé du regard. Il devait m'en dire davantage :

« C'est quoi cette maison, Nassim ? Qu'est-ce qui t'a pris tout à l'heure ? »

Et c'est là, dans ce cocon à l'air libre, que Nassim m'a enfin confié ce qui encombrait sa tête. Il a pris une profonde inspiration, les yeux toujours perdus vers l'horizon et m'a expliqué :

« Cette maison, c'est là où j'ai passé le marché pour arroser Ibiza en coke. »

– Quoi ?! Avec Maxime Langevin ?

– Non. Je le connais pas, lui. Je sais pas ce qu'il faisait là. La maison, c'est celle des Vidal. Moi c'est avec Sébastien, le fils, que j'ai traité. Mais

c'est son père qui dirige tout. Il réceptionne le produit. J'achète. Je distribue en Espagne, comme je t'ai dit tout à l'heure. »

J'ai encaissé la nouvelle, l'air de rien. J'ai repensé à Kahina. J'ai poursuivi :

« Si c'est pas sa maison, à Langevin, qu'est-ce qu'il foutait là ? Tu crois que ton Vidal, il loue sa baraque pour faire des fêtes ? »

Il a fait une moue dubitative : « Ça m'étonnerait ! » Il avait raison. Ça ne tenait pas la route. Le mec n'avait certainement pas besoin de ça pour remplir son frigo ou pour partir en vacances ! J'en venais à douter que ce soit bien cet endroit. Et pourtant Nassim n'avait pas pu se tromper. À l'allure où il roulait, y avait pas moyen de confondre !

« Et ces gars, alors, c'était qui ? » Je venais de repenser aux trois silhouettes dans l'allée. Là, Nassim a marqué un temps d'arrêt. Il a laissé un silence plombé se faire. J'ai cru qu'il ne répondrait jamais. Je le fixais encore du regard, espérant avoir une quelconque influence sur sa volonté. Rien n'était moins sûr. Il avait décidément quelque chose de sauvage. Et une tristesse immense que je ne lui avais jamais vue.

« Si mon père avait su... »

Silence. J'ai repris plus bas :

« Il est... ? »

– Mort, oui. Il était beaucoup plus âgé que ma mère... Cancer.

– Merde... C'était quand ? » Comment réagir à une telle nouvelle. Je me sentais idiot. Mais Nassim n'en a pas fait cas :

« Y a longtemps. J'étais au lycée.

– Ah ? Je ne l'ai pas su à l'époque. »

Nassim a étouffé une sorte de petit rire amer : « Tu m'étonnes. Je ne parlais plus à personne. Mon père, son cancer, il risquait pas d'avoir la force de l'affronter... Six mois plus tôt, mon grand frère... a eu son accident...

– Karim ? Un accident ?

– Non, pas Karim. Lui, c'est l'aîné. » Je le regardais sans comprendre. Il a repris son souffle et a poursuivi :

« Moi je suis le dernier. C'est le cas de le dire. » Un nouveau bruit de gorge a souligné son ironie.

« Entre Karim et moi, y avait Ali. Un prince. Un poète. » Ses yeux ont souri. Puis ses lèvres. Je voyais à son visage le souvenir se former dans sa mémoire. Il s'est tourné vers moi, avec une infinie tendresse : « Tu te rends compte ? Quand moi je galérais à faire ces putains de devoirs pour le collège, lui il se mettait sur le balcon et il lisait de la poésie. Dans sa poche, tout plié, tout corné, y avait toujours un bouquin. T'imagines ça ? Un gars de la Calade, à seize ans, qui prenait son pied à lire Verlaine ou Apollinaire... D'ailleurs non, son préféré, c'était Rimbaud. Il m'avait lu à haute voix des

textes. J'y comprenais rien, moi. Ali, il se foutait de moi. Il me disait que Rimbaud c'était le plus berbère des poètes français. Une histoire de semelles de vent. J'ai jamais pigé ce que ça voulait dire. Mais putain, qu'est-ce que je donnerais pour qu'il vienne me réciter un de ces poèmes, là ! » Il avait des larmes dans la voix mais son œil restait sec.

Très doucement, j'ai dit : « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

– Quand il lisait pas de la poésie, il prenait son 103, et il tirait jusqu'au tunnel du Rove. Son autre kif, c'était la pêche... Pas la pêche à la ligne. J'aurais préféré, d'ailleurs... Non, la pêche au harpon. Il se mettait à l'eau quelque part sous le viaduc. Et il passait des heures dans l'eau. Il ramenait des poulpes, des sars. Ma mère les préparait. Ça sentait les vacances sans bouger d'ici. Sauf qu'un jour, un jour de merde comme aujourd'hui, où il faisait aussi chaud, il est pas rentré. Personne a su expliquer pourquoi mais son cœur s'est arrêté. À dix-sept ans, putain ! »

Qu'est-ce que je pouvais répondre à ça ? J'ai attendu, sans un mot, sans un geste. Je me sentais tellement inutile. Un abîme de souffrance et de regrets.

« Après ça, je suis parti en couilles. Et puis mon père y est passé aussi. C'était trop. En trop peu de temps. » Il semblait ne plus me voir. Ce n'était plus à moi qu'il racontait. C'était à lui-même. D'ailleurs il a enchaîné :

« Mon père, il me foutrait une torgnole s'il me voyait. *Hmar* ! il me dirait...

– Je suis sûr que non : t'es pas un imbécile... C'est juste que des fois, la vie, c'est une salope...

– Conneries. J'ai fait mes choix. Y en a qui lisent de la poésie en rêvant de voyages, y en a qui fondent une famille et cherchent à être tranquilles. Et y a ceux qui veulent pas se poser, qui savent pas attendre... »

Cette dernière remarque ne souffrait pas de réplique. À mon tour, je noyais mon regard dans l'immense gouffre de l'obscurité. J'ai pensé que moi je ne rentrais dans aucune de ces trois cases.

J'avais perdu le fil de notre conversation. Mais Nassim a repris, me rappelant que l'actualité n'était pas à ce double drame qui avait ravagé sa famille : « Les trois que tu as vus à la villa, ils sont de Font-Vert, aussi. Des Algériens. Jusqu'à présent, ils faisaient leur business de leur côté. Moi du mien. Ils faisaient dans le shit et la beuh, sur Marseille. Y a assez de clients pour tout le monde ici. Sauf qu'ils ont commencé à faire de la coco, aussi. Pour les teuffers de merde. Pour ceux des after, ceux des quartiers Sud. Et pour les Aixois. La dernière mode c'est les roof-top. Ça brasse.

– Comment tu l'as su ?

– C'est Vidal qui m'a branché. Le fils, Seb. *Il faut te diversifier*, comme il m'a dit. Sauf que je savais qu'il faudrait des distributeurs. Faudrait aller

arroser les mecs dans les boîtes, sur les bateaux qui organisent les apéros branchés. Et moi, je travaille en solo. Je veux personne dans mes basques. Et je veux pas mettre les pieds dans leurs soirées de merde. Seb a insisté. Mon plan sur Ibiza, ça devait plus lui suffire pour écouler le stock. Alors il a organisé une rencontre, à Simiane justement. J'y étais, sur cette terrasse, moi aussi. Je savais ce qu'il voulait me proposer. Il avait fait venir ces mecs. Des mauvais. C'est eux qui m'ont dit qu'ils étaient de Font-Vert. Avant de les voir, je savais déjà que je dirai non, par principe. Mais même si j'avais voulu le faire, ça aurait pas été avec eux.

– Et ils l'ont su..., ai-je supposé.

– J'ai rien dit sur eux à Seb. Mais peu importe. Il avait dû leur dire qu'il allait me convaincre. Qu'on allait marcher ensemble. Eux, ils avaient besoin de quelqu'un qui connaissait le marché, les tarifs, les conditionnements... Sauf que moi, j'ai dit non.

– Ils ont bien dû trouver un autre moyen, non ? T'es pas le seul sur la place, j'imagine !

– C'est sûr. Depuis, Seb, il m'a chauffé, il m'a dit que j'avais loupé le coche, qu'il avait refile le marché à des Marocains d'une autre cité : la Gavotte-Peyret. C'est avec eux qu'ils se sont associés, les mecs de Font-Vert.

– Qu'est-ce que ça peut lui foutre, puisqu'il écoule sa came...

– Je crois bien que c'est avec son père, Thierry, que ça a salement coïncé. La dernière fois que je suis allé à Simiane, j'ai surpris Seb au téléphone avec son vieux. J'ai compris qu'il l'avait pourri à cause de ces mecs. Il aurait voulu continuer à traiter qu'avec moi sur ce coup. Je suis discret. C'est plus sûr pour tout le monde. À commencer par les Vidal. Bref, le fils a passé ses nerfs sur moi, après ça. Mais je m'en fous. Je fais comme je sais faire. J'ai pas spécialement de projet d'avenir mais je sais que j'ai pas envie de finir aux Baumettes. »

Je comprenais parfaitement. Et ça me rassurait de savoir que Nassim, s'il appartenait au milieu, gardait les pieds bien ancrés dans le sol et prenait d'innombrables précautions.

Je l'ai approuvé : « Tu fais bien. Mais du coup, c'est réglé, non ?

– Justement, je pense que non. Suite à cette embrouille, Seb s'est laissé déborder par ces fils de putes. Il a dû leur dire ce que je faisais de mon côté. Y a quinze jours, à mon dernier aller-retour, je les ai vus.

– Quoi ? Là-bas ? À Ibiza ? Ils t'ont suivi ?

– Suivi, je sais pas... En tous cas, ils étaient sur le bateau, le temps de la jonction depuis Barcelone. Un des mecs de Font-Vert avec un de Septèmes. Ils prenaient la température. Ils ont regardé comment ça se passait. Ils m'ont vu arroser pendant la traversée. Après, je les ai plus vus. Trop de

monde, partout. Trop d'hôtels. Trop de plages. Trop de boîtes. Mais ils ont bien vu que leur distribution dans les clubs marseillais, c'était que dalle à côté du marché là-bas. » Son ton était fielleux.

« Je comprends pas : là-bas aussi, y a assez de clients pour tout le monde, non ?

– Le problème est pas là : c'est côté Vidal que ça coince. Pas question de laisser circuler trop de distributeurs, de nous laisser passer la frontière. À chaque passage, y a un risque de se faire choper, et de remonter jusqu'à eux. Alors voilà : c'est eux ou c'est moi. *Chacun sa place*, tu te rappelles ? »

L'appel de Karim m'est revenu en tête. Ses mots ont résonné à mes oreilles. Le gamin à qui on laisse un message pour Nassim. Ce message qu'on fait rentrer dans sa mémoire sous la menace d'une lame. Évidemment que je me rappelais. Une sueur froide perlait entre mes omoplates. Elle ne rafraîchirait pas l'air ambiant. Mais elle me glaçait de l'intérieur. Je comprenais que les *infinies précautions* dont s'était entouré Nassim n'étaient qu'un rempart fragile.

« Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Rien. » Je me suis tourné vers lui, sourcils froncés. Il a continué :

« Ben non, rien. Rien d'autre que ce que je fais. J'achète. Je revends. Je suis dans l'import-export, moi monsieur. » Il s'était redressé et me toisait, soudain debout sur son rocher, bombant le torse, un sourire radieux aux lèvres. Un enfant. Un enfant qui avait fini de jouer depuis bien longtemps. Il était beau. Et moi, j'étais triste. Et passablement effrayé.

Il l'avait décelé. Alors il s'est accroupi à côté de moi. Sa main, enveloppante sur mon épaule, se voulait rassurante : « T'en fais pas, *khoya*. Faut juste pas qu'ils me chopent, c'est tout. » Il a souri. Et a regardé vers le phare de Planier avant de conclure : « Ni eux, ni les flics. »

Le ciel commençait à prendre une autre teinte. Il se préparerait bientôt à un nouveau matin.

Nassim m'a déposé au bas de mon immeuble avant de s'éclipser. Quand je me suis allongé sur mon lit défait, il faisait chaud des premiers rayons. L'air caniculaire était déjà saturé. Mais j'ai pu m'endormir quand même : dans sa langue, il m'avait appelé *frère*. Et ça n'avait pas été machinal. Malgré l'écrasante lourdeur de l'été, malgré celle des dernières révélations de Nassim, je n'avais plus eu le cœur si plein depuis longtemps. J'ai sombré dans un sommeil sans rêve, le sourire aux lèvres.

15.

Quelques heures plus tard, j'ai remercié mentalement la voisine qui avait monté le son de sa chaîne à tue-tête, passait en boucle le même *Lift it Up* qu'on entendait partout. À l'étage au-dessus de ma tête, elle devait se prendre pour la nouvelle Jennifer Lopez et réviser une chorégraphie bien à elle. À entendre son boucan, elle y mettait vraiment tout son cœur ! Les baffles braillaient pour tout l'immeuble. Mais sans ça, jamais je ne me serais réveillé avant l'après-midi. Cela dit, il était déjà tard... J'ai suivi l'aimable invitation de celui qui se faisait joliment appeler *Pitbull* dans la chanson : je me suis soulevé...

Une douche froide a terminé le travail.

Sans plus tarder, je suis sorti dans la touffeur de ce terrible mois de juillet qui n'en finissait pas, bien décidé à rejoindre au plus vite le bar ami où je prendrai deux expressos et un verre d'eau glacée en guise de petit déj'.

Là-bas, sans surprise, des visages familiers m'ont salué. Kahina m'a fait deux bises appuyées. Son regard disait toute la connivence qui nous unissait depuis l'équipée de la veille. Je suis allé dire bonjour à Fredo et me faire servir dans la relative fraîcheur de la salle.

Un peu plus tard, quand Kahina a jugé qu'elle aurait un bon moment de libre, elle a sorti une salade de riz au thon dans un Tupperware. Elle m'a proposé : « On partage ? » et s'est attablée sans m'attendre.

Je suis allé nous chercher deux fourchettes derrière le comptoir. Fredo ne voulait pas se joindre à nous. Il allait rester dans son coin, tranquille, affalé plus qu'assis sur la même chaise que tous les jours, celle avec un coussin. Pauvre roi sur son trône, avec son journal.

Au bout d'un moment, j'ai relancé le sujet de la veille avec Kahina. Après ce que m'avait appris Nassim, je voulais la mettre en garde. Vu la tournure qu'avait prise sa soirée, elle avait capté qu'il fallait se méfier mais je m'en serais voulu qu'elle ne mesure pas à quel point. Sans rentrer dans les détails et sans rien dire de l'implication de Nassim, j'ai prévenu : « Les types d'hier, à la villa, Nassim les connaît vaguement. D'après lui, faut pas les approcher de trop près...

– Ben oui, je sais ! », m'a-t-elle répondu en engloutissant une généreuse fournée de riz.

« Tu sais ? »

Entre deux mastications, elle a précisé : « Oui. Je t'en avais parlé déjà... Tu te rappelles déjà plus ?

– De qui tu me parles ?

– Mais... des mêmes que toi... Ceux d’hier soir... » Soudain, elle a perdu sa belle assurance. Elle a lâché, un voile dans la voix : « Tu crois qu’ils m’ont vue ? Non... J’étais à l’arrière. Et puis je me suis décalée tout de suite.

– Hein ?

– Mais enfin, Steph, les potes de Samir... Tu sais bien !

– Quoi ? Les gars au portail, c’était les mecs au regard mauvais ici l’autre jour ?

– Ben oui... Enfin deux, oui. Le troisième, je le connais pas. Tu les avais pas reconnus ?

– En fait, non... J’ai pas eu le temps... C’était eux dont tu parlais quand t’as dit que l’ambiance avait viré ? qu’on te regardait de travers ?

– Non... Ça, c’en était deux autres, qui sont arrivés en même temps que le troisième qu’on a vu au portail, justement... Eux, ils m’ont décidé à rentrer dans la maison pour demander à Maxime un taxi. Et c’est quand je suis ressortie que j’ai vu les amis de Samir. Là, j’ai su qu’il fallait vraiment que je me tire, avant qu’ils me voient dans cette soirée, avec toutes ces filles en maillot qui montraient leur cul. Alors j’ai laissé tomber l’idée du taxi, celle de trouver Maxime et je me suis barrée à pied, sans trop réfléchir. Heureusement que j’ai pu te joindre. Je ne sais pas comment j’aurais fait pour rentrer sur Marseille, sinon... !

– T’en es encore à te cacher de ton mec ? Tu es sûre que... » mais elle ne m’a pas laissé aller au bout de ma pensée :

« C’est un gentil, Samir. Je t’assure... » Merde, elle voulait me parler de lui. Et me persuader que c’était le bon...

« Il a peut-être pas les mêmes idées que toi, mais il est gentil. Il vient de la cité, tu vois, alors il a mal commencé. Il a merdé au collège, comme beaucoup, c’est sûr. Il dit que si y avait eu une assoc’ comme la mienne à l’époque, peut-être qu’il aurait pu aller au lycée normal. C’est gentil de me dire ça, non ? »

J’ai approuvé avec mon air de chien battu. J’avais du mal à dissimuler... Je l’ai laissée poursuivre sa plaidoirie :

« Après, il s’est vraiment rattrapé. Il a foiré dans je sais plus quel lycée pro la première année mais après il a bifurqué. Il a fait un CAP à L’Estaque pour être dans la sécurité. C’était l’un des rares endroits où on le prenait encore. Et tant mieux, finalement ! Ça l’a remis sur des rails. Pour l’instant, il fait des stages de gardiennage dans des grandes surfaces, des trucs comme ça. Mais depuis qu’il a trouvé cette formation à Valabre, pour être maître-chien, ça lui a vraiment donné un nouveau départ. Il parle même de rentrer à la Sécurité Civile. Tu te rends compte ? C’est pas tous les jours qu’un rebeu du quatorzième rêve de bosser avec la Gendarmerie ! » Elle a dit ça

avec une telle fraîcheur... Elle y croyait, à ce projet. Tous les deux, ils essayaient de s'arracher à l'aimant délétère des Quartiers Nord. Je les enviais, d'avoir cet espoir-là.

Elle a encore ajouté : « Bon, n'empêche, si ses copains de toujours lui parlent mal de moi, lui disent qu'ils m'ont vue à une soirée avec Maxime où y avait de la drogue et des gens qui baisent dans les chambres, déjà qu'il est jaloux... En plus, je lui ai dit que j'étais rentrée chez moi juste après l'inauguration. Je voulais pas qu'il se fasse des fausses idées... »

Elle n'avait pas tort, sans doute, pour son couple. Mais elle était encore loin du compte à propos des fameux copains d'enfance. Seul point positif dans tout ça : en effet, je doutais qu'ils l'aient vue. Ils étaient bien trop concentrés sur leur rival. Je le lui ai dit... enfin, la première partie de ma déduction seulement. Pas la peine qu'elle en sache autant que moi. J'ai seulement précisé : « D'après Nassim, c'est eux qui ont fourni la coke, à la soirée... » Elle a accusé le coup.

« J'arrive pas à comprendre comment Samir et eux sont restés amis. OK, ils ont grandi au même endroit mais ils ont pris des chemins tellement différents !... »

Elle disait vrai. Et c'était un peu la même histoire entre Nassim et moi. Sauf que nous, on n'avait peut-être pas du tout la même vie, mais on avait les mêmes valeurs. En tous cas, je voulais le croire.

« Ouais... en tous cas, reste en dehors de tout ça, d'accord ? Moi je veux bien venir te chercher à toutes les soirées que tu veux pendant que ton mec te croit dans ton lit mais là, c'est des vrais cons... Et... entre nous, ton Maxime, malgré sa belle gueule et ses costards, il vaut peut-être pas mieux... »

Elle a pris un air un peu pincé mais elle a reconnu que je disais sans doute vrai. Elle avait déchanté en découvrant l'autre facette du personnage : « C'est vrai qu'entre l'après-midi et le soir, c'était plus le même ! Je me demande bien pourquoi il m'a invitée d'ailleurs... »

– Le jour où tu te regarderas dans une glace, ma petite, tu auras ta réponse...

– T'es con ! Si t'avais vu les meufs qu'y avait là-bas, tu saurais que je suis hors catégorie !

– Ben justement, ton Maxime, il en a peut-être assez des bimbos et des cagoles prêtes à lui tailler des pipes sur demande... » J'ai regretté aussitôt ma phrase. Kahina n'était ni prude ni réservée. Et elle avait toujours vécu à Marseille : ça parlait gras. Partout. Et elle devait en entendre de belles dans son quartier ! Et même dans ce café tranquille... Mais entre nous deux, il n'y avait jamais eu de vulgarité.

J'ai rougi plus qu'elle et elle m'a cueilli en retournant la situation : « Allez va, joue pas les saintes-nitouches avec moi ! » en partant d'un éclat de rire rafraîchissant.

« N'empêche, ton Langevin, il porte sacrément mal son nom, sur ce coup-là. Tu parles d'un ange ! À la mairie, tu crois qu'ils aimeraient savoir qu'il organise des petites fiestas ambiance drogue, sexe et rock n'roll ? Et puis va savoir... Il s'est peut-être distribué une petite subvention, à lui aussi, pour ses faux frais ? C'est moins politiquement correct que l'aide aux devoirs mais faut reconnaître que c'est plus excitant... »

Elle a dit, incrédule : « Tu crois que ça se peut ? »

Mes sourcils en accent circonflexe en disaient long sur ce qu'il me restait de mes illusions. J'ai pointé du menton la télé derrière elle : un bandeau défilait en bas de l'écran, évoquant en quelques mots chocs un scandale au cœur du gouvernement. Kahina a concédé : « Ouais... t'as peut-être raison... »

Notre petit repas s'est achevé à l'arrivée de trois nouveaux clients qui avaient soif.

J'en ai profité pour rejoindre Fredo dans l'arrière-cour. Il avait reçu une livraison de cartons de bouteilles. Il fallait vérifier la commande et ranger tout ça dans la remise. Je connaissais la rengaine. Je suis allé chercher le diable en prévision. Nonchalamment appuyé sur les poignées, essayant d'avoir l'air le plus naturel du monde, je lui ai demandé : « Eh Fredo ! Tu le sais, toi, comment il est arrivé à la mairie si jeune, Langevin ? »

Il n'en fallait pas plus pour lancer Fredo : c'était son sujet de prédilection, les revers de la politique. Nationale et internationale bien sûr. Mais quand en plus, les petits arrangements et grosses magouilles avaient l'accent du Midi, il se régalaient ! Il a affirmé, un peu grandiloquent : « Comme d'habitude, mon ami... avec un bras long comme ça ! » Il avait illustré son propos d'un geste théâtral. J'ai attendu la suite qui n'a pas tardé à arriver...

« Quand on est le fils de Didier Langevin, c'est plus facile ! C'est avec lui qu'Yves Morvan a fait ses classes... » Devant mon absence de réaction, il a précisé : « Tu sais ? le conseiller du septième secteur. »

Je l'ai interrompu : « Du septième secteur ? *Késako* ? »

– Oh fan, Steph ! C'est pas vrai : t'es de Marseille ou t'es pas de Marseille ? Depuis le temps, tu aurais pu te renseigner ! »

Je n'ai pas bronché : je l'ai laissé développer sa conférence. Il adorait ça.

« C'est Defferre qui a instauré ça. Il savait que c'était bon pour lui, va. Et pour Gaudin, c'est la même limonade. Deux arrondissements, c'est un secteur. Et y en a huit, de secteurs, à Marseille. À chaque élection municipale, pendant qu'à Aix ou Toulon, on vote pour un maire, nous, on en choisi huit, si tu veux. Et c'est eux, les conseillers municipaux, qui

préparent le fauteuil pour le maire de Marseille. Sur fond de tractations et petits arrangements entre ennemis. Tu vois le genre ? » Il avait certainement simplifié à l'extrême mais ça me donnait une bonne vision d'ensemble quand même... *La politique pour les Nuls*,... il aurait pu écrire un livre !

Je suis intervenu : « Et donc Morvan, il s'occupe du septième secteur. C'est-à-dire le quatorzième arrondissement.

— ... et le treizième, oui...

— La classe ! Les beaux quartiers ! » ai-je cru bon de remarquer, ironique.

« Vas-y, moque-toi ! Le septième secteur, c'est le plus gros, en nombre d'habitants.

— Et alors ? Ça fait toujours qu'un maire d'arrondissement. Et plein d'emmerdes à gérer.

— Mon pauvre, tu vois pas plus loin que le bout de ton nez. Plus y a d'habitants, plus y a de conseillers municipaux. Pour faire la courte échelle au maire de Marseille, y a pas mieux. »

Il avait raison, Fredo, j'y connaissais rien... L'illustration de ce qu'il disait régulièrement à qui voulait l'entendre : *Si tu ne t'occupes pas de politique, la politique, elle, elle s'occupera de toi.*

Mais il continuait déjà son exposé : « En fait, je crois qu'ils ont été dans le même lycée, Langevin et Morvan, et qu'ils se sont connus comme ça. Ils ont dû passer leur bac ensemble, et puis Sciences Po, ce me semble. (Parfois, Fredo employait des expressions comme ça, oubliées de tous, même des animateurs télé les plus coincés. C'était totalement incongru dans sa bouche à lui. Et savoureux comme Raimu jouant Pagnol...) Tu parles qu'ils ont dû en vivre des trucs ensemble, avec ça ! Bizutage, cuites d'étudiants, exams... Et maintenant, ce copinage leur sert en politique. Morvan en conseiller, Langevin-père s'occupe un peu du casting à la mairie d'arrondissement, si tu veux, et aussi du comité d'attribution des subventions. Et peut-être bien qu'il a je ne sais quelles autres fonctions annexes... Bref, facile pour lui de faire intégrer son fiston dans le système. Et comme Maxime, il a la jeunesse et la belle gueule pour lui, il est de toutes les manifestations officielles. Il joue les devantures, quoi... Tu vois les hôtes blondes qui font les dindes pour Marlboro ou Lucky Strike ? (Je voyais. L'image était nette.) Et ben, le Maxime, c'est un peu l'équivalent... C'est la pin-up de Morvan ! » Content de sa trouvaille, Fredo a ricané.

« Le père, le fils et le Saint-Esprit », j'ai renchéri, goguenard.

Fredo jubilait : « C'est ça ! La Sainte Trinité... du septième secteur ! Amen !

— Manque plus que la Vierge Marie !

– Ah non ! Carole Vidal, je crois pas qu'elle soit mêlée à ça... Mais va savoir... Un emploi fictif est si vite arrivé ! Bon, Steph, c'est pas tout ça mais depuis tout à l'heure on papote, Kahina est toute seule là-bas et on a même pas fini les cartons. On se bouge ? »

Ce nom... Nassim m'en avait farci la tête toute la nuit dernière... ça ne pouvait pas être un hasard. Je poussais mon interrogatoire : « Vidal ? Ça me parle, ce nom... Carole Vidal, tu dis ? »

– Oui, bof, tu sais, des Vidal, y en a plein le bottin, à Marseille. Et même des Carole Vidal, y doit pas y en avoir qu'une... Mais bon, ça m'étonnerait qu'elle se soit trop aventurée par chez toi, là-bas... Les quartiers, c'est pas trop son genre, à mon avis. Pour moi, elle doit préférer faire ses courses à Aix, tu vois... Plus chic.

– Tu la connais, elle aussi ?

– Mais non, comment tu veux que je les connaisse, moi, toutes ces huiles ? Je suis comme toi, moi : un pouilleux ! Non... c'est juste que contrairement à toi, je lis. (J'ai encaissé la leçon du patriarche sans moufter.) À commencer par le journal, tous les matins. Alors, ta Carole Vidal, qu'elle reste dans sa cambrousse de Mimet ou de Simiane, là-bas, à se faire les ongles au bord de sa piscine, et moi je continue à acheter mes tomates au Panier ! Bon allez, zou, on finit ?! »

Il a balancé sur la dalle derrière lui le registre dans lequel il avait rangé le bon de commande et s'est saisi du diable. Je me suis mis en opposition derrière les cartons pour l'aider à embrocher la pile.

« Laisse ! » Joignant le geste à la parole, j'ai pris sa place et j'ai poussé le chargement jusque dans la remise, masquant mon trouble derrière la grimace de l'effort.

16.

Cet après-midi-là, un furieux besoin de fraîcheur m'a poussé jusque sous les remparts de Saint-Jean. C'était le coin le plus proche pour faire redescendre la température de mon corps. Et de ma tête.

Un peu en arrière de la tour du Roi René, en contrebas de la promenade Louis Brauquier, le premier plongeon m'a fait du bien. J'ai nagé en ligne droite vers les murailles de Vauban, juste en face. Sans m'arrêter. Sans laisser la brûlure de mes poumons m'imposer de faire une pause. Sans laisser la plus élémentaire prudence me dicter de lever la tête pour vérifier qu'un Fangio de la mer n'allait me couper en deux en rentrant dans le Vieux-Port. À bout de souffle, je me suis agrippé des deux mains aux rochers de la digue d'en face, non loin du fanal blanc et vert. La nage dans l'eau fraîche avait ce pouvoir de remettre les idées en place. Rien de tel pour retrouver le sens des priorités. Je l'avais expérimenté bien des fois déjà. Mon meilleur médecin. Mon seul, pour ainsi dire. Mais cette fois, c'était bien trop emmêlé, je devais le reconnaître.

Je me suis hissé sur les premiers blocs et me suis accroupi, face à mon point de départ. La navette du Frioul est passée mollement, chargée d'estivants. Des ronds de sel me grattaient déjà aux épaules. Mon maillot dégoulinait d'eau sur mes chevilles. De l'autre côté, d'autres avaient pris position. Des Marseillais d'un peu tous les âges. Les touristes étaient ailleurs : sur la grande plage du Prado ou aux Catalans. Ou à Cassis. Mais la mer autour du Vieux-Port, ils nous la laissaient. Et c'était tant mieux. J'ai admiré l'horizon, sur ma gauche. Le *Danielle Casanova* entamait sa traversée. Bientôt, il a laissé apparaître la pointe de la Digue du Large.

La nuit précédente, c'était là que Nassim m'avait balancé ses révélations. Nassim. Il fallait que je lui dise pour Langevin. Autant qu'il ait tous les éléments en mains. Et sans tarder.

Plus tranquillement cette fois, j'ai rejoint l'autre bord, où j'avais calé mon sac, sous ma serviette. Par chance, mes premiers voisins avaient eu la bonne idée de ne pas se coller. J'avais mon bout de jetée rien que pour moi. Une fois installé, j'ai appelé mon ami.

Je lui expliqué ce que j'avais découvert : Maxime Langevin, le type qui passait bien à la télé et bossait pour un homme politique influent dans la municipalité, était le cousin de Sébastien Vidal, celui qui jouait les commerciaux pour son père dans le trafic de cocaïne.

Et tout ce beau monde était sujet aux mêmes problèmes que tous les entrepreneurs modernes : la loi du marché et l'âpreté de la concurrence.

Nassim arrivait au bout de cette chaîne.

Comme à son habitude, il a été peu loquace, enregistrant les informations, sans faire de commentaire. Je m'étais fait à cette retenue, à cette économie de mots. Il prenait ce que je lui donnais. Simplement. Sans cérémonie.

Alors que j'allais lui préciser que certains de ses rivaux au quartier étaient les amis d'enfance du brave type qui servait d'amoureux à la fille qui comptait le plus pour moi, il m'a dit qu'il avait un double appel de son frère. Il m'a mis en attente.

Toujours sur mon rocher, je patientais en me disant que cette sale histoire allait peut-être permettre à Nassim et Karim de renouer. Ils avaient échangé leurs numéros. C'était déjà un sacré progrès !

Alors que je méditais là-dessus, j'ai réalisé que la ligne avait été coupée. Une fausse manipulation sans doute.

De toute façon, je lui avais largement dit l'essentiel et il était temps que je prenne mon poste à la pizzeria. Je me suis changé, j'ai rassemblé mes affaires et me suis mis tranquillement en route. Pas la peine de repasser par chez moi : en flânant un peu en chemin, j'arriverai à peine en avance. C'était bien.

La soirée s'étirait devant moi. Le boulot serait un passe-temps sans prise de tête. Exactement ce qu'il me fallait. Ça et une bonne nuit de sommeil.

17.

*Les serments se dispersent dans l'air
Et les mots qui retombent à l'envers
On ne sait plus comment ça s'épelle
Regarder droit dans le soleil
)Ibid(.*

Le lendemain, en un éclair, j'ai saisi pourquoi Nassim m'avait planté là, en pleine conversation téléphonique.

Il était tôt. Et Fredo, comme d'habitude, avait laissé tourner i-télé sans le son, muet défilé des malheurs de notre monde. En essuyant le comptoir du torchon toujours à portée sur son épaule droite, en servant son demi à un habitué, en déposant mon expresso sur le zinc, en me faisant la conversation comme presque tous les matins, quoi qu'il fasse, il gardait un œil sur les infos. Et là, soudain, il s'est penché sous la caisse, a attrapé la télécommande et augmenté le volume.

« Oh Steph, regarde ça ! On passe à la télé ! C'est chez nous ! »

Je me suis retourné. Et j'ai vu.

Le commentaire de la voix off, je ne m'en rappelle pas. Je crois qu'elle n'a pas passé le seuil de ma conscience. Mes yeux ont suffi. Largement.

Un plan aérien a d'abord montré l'image noire d'une fumée épaisse aux boursouflures qui mangeaient le bleu du ciel. La caméra s'est approchée de ce qui restait du toit : à cette hauteur, des flammes agressives attaquaient de grands éléments de bois déjà largement cramoisis, au bord de la rupture. La vue du trottoir d'en face filmait le jet de deux lances à incendie qui arrosaient, dérisoires, l'amas de tôles et de parpaings à peine visibles. Un gros plan a fouillé ce magma froissé et brûlant : l'enseigne à moitié calcinée révélait encore le contour du lettrage.

Sous mes yeux rivés à la télé, un garage brûlait. Bientôt il n'en resterait rien. Le drame s'illustrait dans les langues de feu contre lesquels les hommes ne pouvaient rien. Ou si peu. Les habitants du quartier et les curieux qui se pressaient là, sur la pointe des pieds, le savaient bien, déjà.

En surimpression dans le coin supérieur droit de l'image, un encart indiquait la date de la veille.

L'émission était revenue en plateau et donnait la parole à des intervenants que je n'arrivais pas à entendre : mes yeux focalisaient toute mon attention et plus bas sur l'écran, des bandeaux revenaient en boucle :

« *Marseille : Incendie d'un garage dans les quartiers Nord* »

« *Marseille : quartier Saint-Louis - Aucune victime dans l'incendie du garage et du logement.* »

« *Marseille : Incendie dans un garage - Enquête en cours.* »

Un instant encore, j'ai cru à l'illusion du direct. Mais la date est réapparue en même temps que les images préenregistrées.

Et là, même si des garages, on n'en manquait pas dans les quartiers Nord, même si je n'avais jamais vu celui de Karim, même si peu d'éléments sortaient de ce reportage, mon enquête à moi était faite.

Chacun sa place, ça n'avait pas été assez, comme message. Le couteau montré au neveu de mon ami non plus, ça n'avait pas été assez. Les gars à moto qui le cherchent, toujours pas assez. Nassim ne s'était pas montré. Ou plutôt si, il s'était montré à la villa, les avait surpris et s'était barré avec son Audi surboostée. Certainement pas leur définition du profil bas. Il leur avait fallu frapper plus fort, montrer les muscles, avant sans doute de montrer les dents. Et comme Nassim était assez discret pour que personne ne puisse le loger, autant taper sur le frère. En plus, ça passe bien à la télé. Ça impressionne.

J'avais la rage.

Sans un mot, je suis sorti du bar, j'ai empoigné mon téléphone. En traversant la terrasse, j'ai composé le numéro de Nassim.

« Tu les as vus, ces fils de pute ?! », il a aboyé avant même que j'ouvre la bouche. « Hier j'ai essayé de les choper. J'ai fait le tour des cités. Ils étaient nulle part. Putain, j'vais m'les faire ! Tu m'entends, Steph, j'vais m'les faire ! » J'avais donc tout juste. Il m'a expliqué : son frère était effondré. De leur logement, au-dessus, de toutes leurs affaires, de celles du gosse, il ne restait rien. Parti en fumée. Heureusement, personne n'y était cet après-midi-là : après sa journée de travail, Karim avait emmené sa femme et le petit prendre un bain à Corbières et faire un pique-nique nocturne pour échapper à la chaleur et prendre un peu de bon temps avec eux. Le voisin l'avait appelé, juste après avoir alerté les pompiers. Mais en bas, sur la plage, le réseau, ça passait mal. Quand Karim avait finalement su, il avait aussitôt appelé son frère. Nassim avait rejoint sa belle-sœur à l'Estaque. Il était resté avec elle et le minot pendant que Karim était allé constater le désastre, seul. Il voulait leur épargner le spectacle. Et puis, il flairait le danger. Il pensait au couteau. Eux trois allaient devoir retourner vivre chez la grand-mère. Pour un bon

moment sans doute. Tout ce qu'avait construit Karim était en cendres ce matin.

Je faisais les cent pas sur le trottoir pendant que Nassim me racontait les détails de la soirée. Son envie de meurtre, son envie de leur faire mal, je les comprenais. J'étais pas loin de les ressentir moi-même. Si j'avais eu l'image de ce petit garçon dans la tête et dans le cœur, c'est sûr, cette folie, ça aurait été la mienne aussi. J'avais les mains qui tremblaient.

Dans le coin de mon œil, j'ai vu Fredo : il discutait avec un jeune dont je ne reconnaissais pas la silhouette, de dos. Je ne l'avais pas vu entrer dans le bar. Il faisait des gestes vifs. Je n'entendais pas leurs paroles mais à voir les yeux ronds de Fredo, sa tête qui n'arrêtait pas de dire non, ses mains qui s'agitaient de plus en plus, la fureur m'a gagné.

« Nassim, faut que je te laisse. Je te rappelle. » Téléphone en poche, j'ai foncé.

En quelques enjambées, j'étais sur lui. Il ne m'avait pas repéré. Fredo, lui, m'a vu. Il a vu que je n'étais plus que cette rage. Il a empoigné brutalement mon bras qui se dressait déjà. Son geste a stoppé le mien. Net. Et il a ordonné : « Steph, non ! »

L'autre s'est retourné. Nos corps étaient si proches. Il aurait pu entendre mon sang bouillonner, je crois. Nous nous sommes toisés. Ni lui ni moi ne comprenait qui était l'autre.

« Steph, c'est Samir. Il cherche Kahina. Il est inquiet. »

Ma colère est retombée comme un soufflé. J'ai planté mon regard dans celui de ce garçon. J'y ai lu une angoisse qu'il m'a transmise aussitôt.

Un œil sur la pendule, au-dessus du comptoir. Elle aurait dû être déjà là, effectivement. Oh ! Pas depuis longtemps. Quelques minutes à peine. C'est ce que j'ai dit. Sauf qu'elle était toujours d'une impeccable ponctualité. Ça, je l'ai gardé pour moi. J'ai tourné la tête vers Fredo. Lui non plus n'a pas moufté. Il a haussé les épaules, bras ballants. Il n'en menait pas large.

Samir attendait des réponses. Je n'en avais pas. Je ne savais pas où elle était. Je lui ai répété ce que Fredo lui avait déjà dit : qu'elle était là la veille, comme d'habitude, que tout avait été normal, qu'elle était partie à la même heure que tous les autres jours.

Ce matin, il n'avait pas réussi à la joindre. Il nous a expliqué que chaque fois qu'il travaillait de nuit, il l'appelait sur la route. C'est lui qui la réveillait. J'ai pensé que c'était typiquement un rituel d'amoureux et je me suis forcé à refouler la pointe de jalousie qui me titillait. Il avait pensé que Kahina avait éteint son téléphone ou qu'elle était en rade de batterie. Alors il avait appelé à la maison. Personne. C'est là qu'il s'était affolé.

« Et ses parents ? » l'ai-je interrompu. Il m'a expliqué qu'ils avaient embarqué la semaine précédente pour le bled, comme chaque été, après

l'Aïd. Avec la petite sœur et le petit frère. L'aîné, Sélim, n'était pas du voyage : il avait dégoté un job d'été avec un copain comme surveillant de baignade à la piscine des Mico. La plupart du temps, il profitait de l'absence des parents pour crécher chez lui. C'était le cas la veille au soir. Samir lui avait envoyé un texto mais ils devaient dormir, encore. Il n'avait pas l'adresse.

À ce moment, Fredo s'est rappelé qu'avant de quitter le café la veille en fin de journée, Kahina avait mentionné un passage express par le centre social pour relever la boîte aux lettres de son association : elle espérait que d'autres fiches d'inscription viendraient rallonger sa liste. Samir a poussé un profond soupir. Cette info lui donnait enfin un fil à tirer, une porte à ouvrir.

Il a dégainé son téléphone et a cherché le numéro du centre. Chaque tonalité le rendait plus fébrile. Quelqu'un a décroché de l'autre côté :

« Bonjour, je suis un ami de Kahina. Je la cherche. Elle devait passer par le centre hier soir, d'après ce que je sais. Vous l'auriez pas vue par hasard ? »

À ses yeux, je me suis dit qu'il y avait une bonne nouvelle dans l'air. Et puis j'ai vu ses sourcils se froncer. J'étais suspendu à la moindre de ses réactions. Il a encore demandé :

« Vous savez qui ? » Ses lèvres se sont serrées. Merde.

Samir a raccroché. Il nous a enfin mis au parfum :

« Vous aviez raison : elle y était, au centre. Et la femme que j'ai eue au téléphone m'a dit qu'avant de repartir, Kahina avait eu l'appel de quelqu'un de la mairie. Fallait qu'elle le voie pour un problème de papier ou de signature pour son asso. C'était pas très clair...

– Faut qu'on aille à la mairie alors ! Ou au moins qu'on appelle... » j'ai dit.

Il a nié de la tête. Son visage s'était comme affaissé : « Hier, après son coup de fil, Kahina a précisé qu'à cette heure-là, la mairie était fermée et que du coup, elle avait rendez-vous pas loin. La secrétaire s'en rappelait bien parce qu'elle en revenait pas qu'un type de la mairie fasse le déplacement... C'est vrai que c'est bizarre, non ?... »

Fredo et moi avons échangé un regard furtif. Samir a dû y flairer un secret : « Vous croyez que... qu'elle voit quelqu'un ? »

Bien sûr, pour lui, c'était ça, le danger. De n'être pas le seul. J'aurais tant aimé y croire. Ma crainte à moi était bien différente. J'étais bien placé pour savoir qu'elle en était amoureuse, de son Samir. Et que le problème n'était pas là, hélas !

Fredo est intervenu : « Cette femme, là, elle t'a dit qui c'était, son rendez-vous ? »

– Elle n'en savait rien... Qu'est-ce que je peux faire ? »

Pauvre de lui. Il se sentait impuissant, inquiet, perdu. Et encore, il n'avait pas la moitié des raisons que j'avais, moi, de m'en faire. Pour l'instant, pas question de lui déballer ce que j'avais en tête. Mais je ne me voyais pas non plus le laisser en plan. J'ai menti : « Je réessaye d'avoir Kahina. On sait jamais... »

Laissant Fredo et Samir échanger leurs hypothèses, je suis retourné sur le trottoir, à l'écart. J'ai composé le numéro de Nassim.

OceanofPDF.com

18.

J'ai résumé la situation pour mon ami.

J'aurais aimé qu'il juge que ça ne le concernait pas. Ça aurait été bon signe, sans doute. Mais lui aussi croyait à un sinistre lien entre l'escalade des intimidations de ses rivaux et cette subite disparition de la fille qui avait vraisemblablement tapé dans l'œil de Langevin, celui-là même qui frayait avec ces raclures.

« C'est lui qu'il faut voir. De toute façon, j'ai encore traîné à La Gavotte-Peyret et à Font-Vert. Dégun me parle là-bas, évidemment. Ils savent que je les cherche. Ils doivent m'attendre quelque part. Préparer quelque chose... » La voix rugueuse de Nassim est restée en suspens.

J'en avais des sueurs froides. Tout s'accélérait. Comment ça avait pu dérapier si vite ? Et Kahina coincée au milieu de ce merdier...

C'est moi qui avais appelé Nassim, mais là, j'étais sans voix.

« Steph, je vais chez Vidal.

– Pas sans moi », me suis-je entendu lui répondre.

Aussitôt après, j'ai repensé à Samir. Que faire de lui ? Que lui dire ?

« Pas question. », a assené Nassim quand j'ai avancé qu'on pouvait embarquer le petit copain dans notre virée. Il avait raison, bien sûr. C'était assez compliqué comme ça. J'ai raccroché. Nassim était déjà en route pour passer me prendre au bar. Faire des aller-retours dans Marseille était une formalité pour lui.

Pour moi, juste le temps de briefer un peu Samir. Après tout, il allait peut-être la trouver avant moi, Kahina. Une once d'espoir demeurerait. Celui qu'elle ne soit pas liée à cette guerre d'hommes. Celui qu'elle ait décidé d'aller chez une copine. Qu'elle ait perdu son téléphone. Qu'elle n'ait pas le moyen de joindre Samir, ni Fredo...

Mouais... Les happy end, c'est possible dans la vraie vie ? J'ai arrêté de gamberger et suis retourné dans le café.

« Samir, j'ai pas eu Kahina. Voilà ce que je te propose : tu retournes vers chez toi, tu essaies de trouver Sélim, son frère. Vous cherchez de ce côté-là. Moi, j'ai appelé un pote. Il va passer me prendre ici. On va zoner aussi dans le coin. Laisse-moi ton numéro. Laisse-le à Fredo aussi. Le premier qui la trouve appelle l'autre. Fredo, si elle rapplique, tu nous dis ?

– Bien sûr. »

J'ai senti Samir comme ranimé à l'idée d'avoir un plan, quelque chose à faire, un endroit où aller. Il a approuvé de la tête. Il a récupéré nos coordonnées, nous a laissé les siennes et est reparti en courant presque.

L'instant d'après, le moteur de l'Audi s'est fait entendre au bout de la rue. J'ai tapé sur l'épaule de Fredo avec un air entendu et me suis éclipsé. Nassim m'a à peine laissé le temps de sauter sur le siège avant de redémarrer.

« Tu crois qu'il sera là-bas ? j'ai demandé.

– Qui ?

– Maxime Langevin.

– Ce serait étonnant. Mais y aura le fils Vidal. J'ai appelé.

– Tu lui as dit quoi ?

– Rien. Que je passais. Pour lui, c'est comme d'habitude : je viens, j'achète mon stock. Je repars. Faut qu'il me donne les fils de putes qui ont mis le feu chez mon frère...

– Et Langevin... », j'ai ajouté. Il m'a jeté un regard.

J'ai traduit le fond de ma pensée : « Nassim... ça craint, pour Kahina... »

Ses mains se sont crispées sur le volant. Au fond de mon ventre, une enclume.

« Tu prends pas le Littoral ? » j'ai demandé, surpris.

« On va chez toi d'abord.

– Chez moi ? Pour quoi faire ? »

Au moment où j'ai fini ma phrase, en croisant son regard inflexible, j'ai compris. C'était inévitable.

L'instant d'après, il a stoppé sous mes fenêtres, laissant le moteur tourner.

« Dépêche ! ».

J'ai grimpé quatre à quatre les escaliers, me suis précipité dans l'appartement. Une poignée de secondes plus tard, sans même verrouiller derrière moi je crois, j'ai dévalé les marches, main droite coulissant sur la rampe, main gauche par-dessus mon tee-shirt pour maintenir l'objet à couvert.

À nouveau, nous avons repris la route. J'ai fourré l'arme dans la boîte à gants, sans un mot. Dans ma tête, j'ai formulé le souhait secret qu'elle y reste pour longtemps. J'ai contemplé les trois tours de La Calade sur notre droite, qui dominaient la mer. Je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé à cette phrase dans *La Haine*, de Kassovitz : « *L'important, c'est pas la chute, c'est l'atterrissage* ». Ou plutôt si, je savais très bien pourquoi : je me sentais tomber. Tomber. Sans pouvoir me raccrocher aux branches. Et rien pour l'empêcher. Fallait juste tout faire pour atterrir sans trop de casse.

Et retrouver Kahina. Son sourire a refait surface dans ma tête.

J'ai regardé Nassim :

« Qu'est-ce qu'on va faire ?

– T'inquiète. Je gère. »

Il g rait.

OceanofPDF.com

19.

Nous nous sommes présentés devant le portail. Nassim avait envoyé un texto. Les vantaux se sont écartés. Mon sang pulsait dans ma poitrine. Mes lunettes de soleil masqueraient mon trouble. Du moins, je l'espérais.

L'Audi s'est avancée dans la large allée, encadrée de gigantesques lauriers florissants. Sous le porche, Nassim a coupé le moteur. J'ai tenté de capter son regard mais il n'a pas fait cas de moi. J'ai fait le tour de la voiture et j'ai suivi sa démarche souple vers les escaliers extérieurs. Il avait l'air chez lui. Parfaitement à l'aise. Je me suis concentré sur ma respiration pour la calmer. Nassim était solide. Je n'avais qu'à suivre sa danse...

Là-haut, sur la vaste terrasse en teck qui jouxtait une piscine aux dimensions impressionnantes, un type d'à peine une trentaine d'années s'est approché. Je jouais les décontractés devant lui qui me dévisageait sans comprendre.

Nassim a fait sobrement les présentations en justifiant ma présence par un laconique « Je t'expliquerai. ». Le nommé Sébastien s'en est contenté en me toisant une dernière fois. Il respirait l'assurance tranquille de ceux qui sont au sommet et n'imaginent pas le moins du monde que quoi que ce soit puisse les en faire tomber. Il nous a proposé un verre et on s'est attablés autour d'un pastis.

Même si je sauvais les apparences, je me sentais nerveux : je n'avais strictement aucune idée de ce que comptait lui raconter Nassim. Aucune idée de ce qu'il avait en tête. Me fabriquant un air blasé pour me donner une contenance, j'essayais de me persuader que mon rôle de figurant n'était pas si difficile à tenir. J'avais parfaitement conscience que tout reposait sur mon ami.

Rapidement, ils ont parlé dates de livraison, quantités pour la prochaine course, et autres considérations commerciales visiblement banales pour ces deux hommes. Et puis, Nassim a ajouté : « Seb, dis-moi, tu te rappelles ta dernière offre ? »

L'autre s'est légèrement reculé sur sa chaise, sourcils froncés.

Nassim a précisé : « Ta proposition... me diversifier... J'ai réfléchi... »

Le type a fixé Nassim en silence. Puis moi. Il a reposé son verre sans un bruit, avec une lenteur calculée, avant de relever les yeux. Il cogitait. Fermé.

Et après un temps qui m'a paru interminable, son visage s'est fendu d'un sourire :

« C'est mon père qui va être content ! »

Ensuite, il m'a examiné une nouvelle fois. Comme s'il ne me voyait réellement qu'à cet instant : « C'est pour ça que t'es là, toi, du coup... »

Est-ce que Nassim avait anticipé cet enchaînement ? Je me le demandais. En tous cas, le fils Vidal venait de me promouvoir distributeur officiel. J'ai esquissé un sourire, hochant faiblement la tête.

Autant jouer la retenue. En dire et en faire le moins possible. Où cette entrevue allait nous mener ? Je voulais croire que c'était sous contrôle.

Resservant d'autorité nos verres, le jeune homme a enchaîné : « Par contre, t'aurais pu te réveiller avant, Nassim. Parce que là, c'est chaud. Je t'ai pas attendu, tu le sais. J'ai déjà du monde sur le coup.

– Je sais oui. Mais y a de la place pour moi. Tu me connais. Je ferai ça discret.

– Mmmh... » Il semblait plus que circonspect. Forcément. Il devait penser aux mêmes types que moi, à cette seconde. Il a continué :

« Quel secteur ?

– Je leur laisse les leurs, t'inquiète.

– Ça répond pas à la question. » Le ton était tranchant.

Mes mains étaient moites. Subjugué par son numéro d'équilibriste, je regardais Nassim louvoyer. Il a laissé s'installer un silence, lançant un regard circulaire vers le jardin.

« Je vise une autre cible. Autre génération. Autre milieu. » Il a interrompu son explication. Il a attendu. En spectateur, j'ai compris que Nassim distillait son scénario. Goutte à goutte. En effet, le fils Vidal était suspendu à ses lèvres, le regard plein de curiosité. Nassim appâtait le poisson.

Et le poisson s'impatientait : « Explique !

– Télé, cinéma, politique... Pas de cité. Pas de boîte. »

De méfiant, Sébastien Vidal est devenu incrédule. Nassim s'est tu. Jambes écartées, il a affiché sa détermination en s'adossant plus confortablement, sirotant son pastis. J'étais au théâtre. Premières loges.

L'autre le considérait en silence. Il a allumé une cigarette, toujours très sérieux. Presque austère. Et comme tout à l'heure, son visage a soudain viré jovial : « Nassim se lance en politique ! Ça c'est la meilleure ! Je devrais en parler à mon oncle... » et il a ri largement.

Nassim, en face, est resté impassible. Puis il a poussé son avantage, l'air de rien : « C'est qui ton oncle ?

– Didier Langevin ! Le grand ami de Morvan. Yves Morvan, tu vois ? » Et une pointe de vanité dans la voix, il a fanfaronné : « Je serais pas étonné qu'il se retrouve à la Mairie de Marseille, un de ces quatre... Il fait tout pour, en tous cas... »

Nassim a ironisé, léger : « Notre petite entreprise, voilà un sacrement bon sujet de conversation pour ton prochain repas de famille... » Aucun

commentaire. Mais l'idée faisait son chemin.

« Avec Didier, je m'y risquerais pas. Par contre son fils, mon cousin, lui, il t'aurait suivi... »

– Ah ouais ? Et on peut le trouver où ton cousin ?

– Laisse tomber, pour ses soirées à lui, il est déjà fourni... et par les types avec qui t'as pas voulu bosser, d'ailleurs. Alors tu vois, t'arrives un peu tard... » Il y avait du reproche dans ces propos. Très sereinement, en homme d'affaires à la stratégie bien établie, Nassim a argumenté :

« J't'ai dit, Seb, c'est pas ceux-là que je veux arroser : c'est les mecs plus vieux que je vise, plus installés, moins visibles... »

– Moins visibles ? Dans le show-biz ? »

Nassim l'a détrompé, maîtrisant son sujet :

« Pas que. Les chirurgiens et les avocats aussi, ils veulent leur p'tit rail pour fêter le week-end. Et de ce côté-là, j'ai de la demande, déjà. À Ibiza, on croise du beau monde. Le hic, c'est qu'une fois revenu de leurs vacances en Espagne, pas question pour eux d'aller s'exposer pour se fournir dans une cité. Moi je propose un service VIP, à domicile. Ou au bureau. »

Le jeune Vidal arborait maintenant un large sourire. Comme moi, lui non plus ne cachait plus son admiration pour le dealer de salon qu'il avait devant lui. Nassim a poursuivi :

« Mais la politique, c'est plus difficile à approcher, et plus risqué... Alors si tu me dis que ton cousin peut m'ouvrir la porte... »

Il a laissé sa phrase en suspens. Enfin, il a ferré le poisson :

« T'es sûr qu'il est fiable au moins ? »

En faisant mine de retirer sa proposition, Nassim donnait envie à son fournisseur de s'accrocher à lui. Je ne pouvais qu'applaudir la manœuvre.

L'autre a mordu : « Je t'en parlerais pas sinon... » Son orgueil familial était piqué. Sa soif d'étendre son réseau commercial aussi et de s'offrir un coup d'éclat personnel sous le regard de son père. Tous les ingrédients étaient réunis.

Nassim a de nouveau pris son temps, les yeux ostensiblement concentrés sur le jardin, manifestement plongé dans une intense réflexion. Je suivais parfaitement son stratagème : laisser croire qu'il pesait le pour et le contre, feindre la méfiance, l'hésitation, afin de transformer en victoire, dans l'esprit de Vidal, le rapprochement entre Nassim et Maxime Langevin. Ensuite viendrait la prise de contact.

En guise de conclusion, Nassim a enfin décidé de mettre fin au suspense. Il a légèrement penché son buste au-dessus de la table et a répété :

« Et on peut le trouver où ton cousin ? »

20.

*Assiégé par le chant des sirènes
Sentinelle au milieu de la plaine
Le tranchant de l'œil en éveil
Pour regarder droit dans le soleil.
)Ibid(.*

La minute d'après, Nassim et moi étions tous deux seuls à la table et avons échangé le premier regard de connivence. Ni l'un ni l'autre n'a souri ni fait le moindre geste. Le premier acte était terminé mais la partition était loin de l'être. Pas question de ruiner nos chances d'aboutir.

Notre hôte avait dit à Nassim : « Bouge pas, je l'appelle ». Nous avons entendu le début de la conversation avec Langevin : le fils Vidal, tout convaincu par cette ouverture que lui avait fait miroiter mon ami, faisait maintenant tout le boulot. Ses mots, son ton, même ses gestes que son cousin ne voyait pas à l'autre bout du fil, tout était persuasif ! Nous ne doutions pas que Maxime allait marcher.

Et après ?

Derrière mes lunettes, je tentais d'anticiper la suite. Un œil sur l'écran de mon portable : un message de Samir.

Personne chez elle. Vais voir son frère.

J'ai montré ça à mon voisin. Et discrètement, après avoir pointé du menton le dos de Vidal, j'ai chuchoté à Nassim : « Il nous faut une adresse ! »

Il a approuvé silencieusement. Et a croisé tranquillement ses jambes sous la table de jardin, fermant les yeux sous la voile d'ombrage, reprenant son rôle de partenaire serein. Je me demandais comment il allait parvenir à soutirer la bonne information pour mettre la main sur notre homme. Et de là, il nous faudrait encore remonter le courant jusqu'aux sales types qui, peut-être nous mèneraient à Kahina.

Mon espoir est retombé d'un coup. Le plus dur restait à faire. Nous avions si peu avancé !

Et puis le jeune homme est revenu vers nous d'un pas décidé, tendant son téléphone à un Nassim en apparence somnolant : « Tiens ! mon cousin. »

Tout aussi paresseusement, ce dernier a saisi l'appareil. Et bientôt, lui aussi s'est levé avant de s'éloigner jusqu'au bord de la piscine.

Quelques instants plus tard, Nassim serrait la main de Vidal, et je faisais de même avant de lui emboîter le pas. Puis nous quitions la villa en trombe. Direction la petite ville de Calas.

Le rendez-vous avait été fixé non loin du bassin du Réaltor, m'a-t-il appris. J'avais entendu dire un jour – par Fredo, sans doute – que cette vaste étendue d'eau alimentait les communes de la Côte Bleue et occasionnellement Marseille. Elle était au cœur d'un projet routier d'envergure pour relier Aix-en-Provence, la gare TGV et l'aéroport, non sans soulever des questions environnementales. Bref, de quoi donner du grain à moudre aux acteurs politiques locaux de tous bords. Voilà pourquoi Langevin était dans le coin cet après-midi-là : rendez-vous avec une association. Protection des Oiseaux. Décidément, ce Langevin mangeait à tous les râteliers. « Encore un rat crevé ! » a maugréé Nassim.

En tous cas, le plan avancé par Sébastien, son cousin, avait paru à ce jeune ambitieux à la fois assez important pour fixer une rencontre rapide avec son revendeur – Nassim – et assez sensible pour se tenir dans un endroit protégé d'oreilles indiscretes. Le Réaltor. C'était bel et bien l'endroit idéal pour ça, sans doute. J'allais vite pouvoir le vérifier. Comme bien d'autres lieux environnant Marseille, je n'y avais jamais mis les pieds...

Nassim a traversé des lotissements tranquilles, empruntant des rues aux noms de musiciens. « Je connais », m'a-t-il sobrement répondu quand je demandais s'il savait où nous allions. Avec lui, j'avais appris à me contenter d'informations minimales. Et d'ailleurs ça m'allait bien. Je ne tenais pas trop à percer à jour les affaires de mon ami.

En tous cas, il ne mentait pas : à partir du parking désert sur lequel il a garé la voiture, il a résolument pris droit vers un des sentiers qui partaient dans des directions diverses. Nous avons marché d'un bon pas. Rapidement, les bâtisses ont semblé loin : la forêt était plutôt dense, filtrant la clarté aveuglante de juillet. Nous avons ainsi progressé sous le feuillage, sans échanger un mot. Nous étions pressés. Nous étions inquiets. Nous étions en chasse.

N'y tenant plus, j'ai demandé ce qu'il comptait dire à Langevin. Mon compagnon n'a même pas semblé entendre ma question et l'angoisse qu'elle trahissait. J'ai ravalé mes paroles. Comme avec Vidal, je n'aurais qu'à m'en remettre à Nassim. Il portait cette traque à bout de bras. Et moi avec.

Et puis, comme pour m'offrir l'occasion de me focaliser sur autre chose que mon inutilité manifeste, le paysage a soudain changé : le vert foncé a

cédé la place à une trouée bleue et j'ai aperçu les premières installations du canal, plus loin devant nous. Nassim a un instant ralenti le pas avant de bifurquer à gauche. En contrebas s'épandaient les vestiges en ciment d'un bassin de décantation qui semblait hors d'usage. Nous avons suivi la piste qui continuait encore.

Nous étions dans un décor encore différent, si bien qu'on aurait pu croire que nous marchions depuis des heures. Difficile de croire que nous étions si proches de la gare TGV et des axes surchargés de voitures.

Cet endroit préservé de la modernité aurait été une formidable promenade en d'autres circonstances. Une balade en amoureux. Une virée avec femme et enfants, sans oublier le chien qui galoperait devant. J'ai pensé à Kahina. J'ai pensé au frère de Nassim, à son neveu. J'étais amer.

Maintenant, la végétation formait carrément un tunnel de branchages serrés. Cet endroit ne ressemblait pas aux forêts de pins du bord de mer. À deux pas de chez moi, je découvrais un lieu exotique. Ce n'était pas le domaine des cigales : les chants d'oiseaux enveloppaient notre marche toujours aussi rapide. Décidément, rien ne m'était familier ici. J'étais complètement déboussolé. Au sens propre comme au figuré.

Comme si Nassim avait saisi mon désarroi pourtant silencieux, il a simplement dit : « On arrive. »

Je n'avais, moi, rien repéré de notable lors de notre progression à marche forcée. Comment savait-il précisément où rencontrer notre homme ? Encore un mystère. J'ai décidé, pour couper court à mes élucubrations, que c'était un point de rendez-vous connu des dealers du secteur.

C'est alors que le chemin a fait un coude vers la droite. Quelques pas plus loin, la forêt s'est subitement éclaircie, renouant avec la garrigue sèche que je connaissais bien.

Et il est apparu dans l'horizon soudain ouvert : le réservoir du Réaltor.

Pour la première fois, le sentier surplombait la berge. En-dessous, des cygnes fouillaient la vase. Plus loin, des canards. Par dizaines. Par centaines peut-être. C'était incroyable.

Le sentier ici stoppait net sur ce promontoire.

Passé le choc du spectacle, j'ai senti la panique poindre : et Maxime Langevin ? Se pouvait-il qu'il ait renoncé à nous rencontrer ?

Selon un timing de métronome, un bruit dans les broussailles.

Nous avons fait volte-face. Il était là. Refermant la braguette de son pantalon à pinces, écrasant les pousses de je ne sais quel arbuste avec ses chaussures en cuir marron soigneusement cirées. « J'étais allé pisser... » a-t-il dit, très classe.

Un politicard venu en imposer auprès des membres d'une quelconque association de défenseurs de la nature. La lutte de pouvoir commençait par

là : l'uniforme chaussures-en-cuir-costard-bien-coupé... Signe extérieur de puissance. Minable.

Histoire d'illustrer mes pensées, il a dégainé un Iphone dernière génération : « Vous avez fait vite, tant mieux. »

Parce qu'il n'avait pas que ça à faire, manifestement. Chacun de ses gestes, chacun de ses mots m'ulcérait. Je devinais que Nassim ne pensait pas autrement. Nous n'avions pas prononcé le moindre mot.

La rage, sournoise, m'avait envahi sans signe avant-coureur. Le sang pulsait dans mes tempes. La migraine serait effroyable, je le savais. Pourtant, mes sens étaient en éveil comme jamais. J'étais prêt à jouer mon rôle. J'en étais convaincu, en tous cas.

Sauf que la seconde d'après, le scénario a changé. Nassim était sur lui. La main droite sur sa gorge. Le buste quasiment collé à celui de Maxime, pétrifié. Les doigts du jeune homme tentaient de griffer ceux qui lui comprimaient la glotte. C'était peine perdue. La main de Nassim était un étai d'acier. Jamais je n'aurais imaginé une telle puissance dans un bras si fin. Un peu plus petit que Langevin, il se tenait tout près. Juste en dessous. De profil, je voyais la bouche de mon ami cracher sa question au jeune endimanché aux yeux écarquillés.

« *Chacun sa place ?* Hein ? C'est ça le message ? *Chacun sa place ?* »

Il serrait. Serrait. J'assistais à la métamorphose de celui avec qui j'avais renoué quelques semaines auparavant : yeux fous, poigne implacable. Tout son corps tendu vers sa victime. L'autre suffoquait. De peur davantage que d'asphyxie, j'ai supposé. Quoique : les premières phalanges blanchies disparaissaient dans le col malmené de la chemise bleu ciel. Maxime Langevin était trempé de sueur. Il transpirait littéralement la trouille. Moi, jubilant, j'avais à peine avancé vers le duo presque encastré des corps. Je contemplais mon ami sans le reconnaître. Lui-même ne me voyait plus, je me suis dit.

Pourtant, ses yeux se sont soudain plantés dans les miens. Se souvenant que j'étais là. Que moi aussi j'avais besoin de faire cracher Langevin.

Une fois de plus, Nassim a aboyé, desserrant à peine son emprise. Cette fois, il exigeait une réponse : « Où elle est, connard ?

– Mais je l'ai pas ! J'ai tout distribué !

– Quoi ?

– Ben oui, autour de moi. Des amis. Et puis j'en prends, moi aussi... »

Nassim a cillé. Il a compris le malentendu :

« Je te parle pas de ça, fils de pute ! La fille ! Hier après-midi !

– Mais quelle fille ?! Putain, mais qu'est-ce que tu me fais là ? » Il sanglotait presque.

Nassim a hurlé cette fois : « Kahina ! Kahina ! Qu'est-ce que tu lui as fait ! » Le visage a pris une teinte si rouge que j'ai eu peur. Je me suis approché. Nassim a ouvert sa main. Son regard gardait la même folie. J'ai bien cru que Maxime allait s'effondrer sur la terre dure. In extremis, il a titubé de quelques pas en arrière, s'est plié, les paumes des mains en appui sur les genoux, tordant son cou pour tenter de reprendre de l'air. Son torse se soulevait bruyamment, à la recherche de son souffle. Nous avions les yeux rivés sur lui.

Au bout de quelques secondes, Langevin a pu retrouver une posture un peu plus digne. Il a renchéri : « Je lui ai rien fait à ta copine ! T'es son mec, c'est ça ? Comment tu voulais que je sache ? »

Nassim n'a pas ouvert la bouche. Il attendait. Car ça ne suffisait pas. Pas besoin de le dire : l'autre comprenait que ce dingue ne se contenterait pas de si peu.

Mais pour un type habitué à être écouté et obéi, pour un type qui se considérait comme un seigneur, faire profil bas n'était pas une option. Il a continué avec plus d'agressivité encore :

« Tu crois quoi ? Qu'elle m'intéresse ? On va pas s'embrouiller ! Si j'avais su qu'elle était avec toi... »

Nassim était tapi dans son silence. Moi j'attendais, figé. Langevin, plein de morgue, a insisté : « Au début, c'est vrai, j'ai cru qu'on pourrait s'amuser un peu, tu vois... Attends ! Elle m'a allumé grave !... Sans déconner, tu devrais te méfier... Mais bon finalement, elle m'a saoulé ! Il lui faudrait un petit rail, tiens, ou un pétard au moins. Ça la détendrait... Elle m'a gonflé avec ses principes... » Il souriait de toutes ses dents, content de lui. En face, Nassim était étonnamment immobile. J'avais la conviction que le moindre mouvement de l'un de nous briserait l'équilibre.

Fort de son sentiment d'impunité, le jeune coq a raconté : « Mais t'inquiète, va, je l'ai pas touchée. Resto, ciné... Elle a rien voulu savoir. J'ai laissé tomber. Elle a même refusé que je la ramène jusque chez elle, tu vois ! J'allais pas la forcer quand même ! Je l'ai déposée là où elle m'a demandé... Elle préférerait prendre le bus pour rentrer, ou un taxi elle m'a dit... » L'air ambiant semblait épais.

Nassim a articulé d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine : « Où c'était ? »

– À la sortie de Septèmes, le long de l'autoroute... Presque aux Pennes...

– Où c'était ? » a-t-il répété comme si l'autre n'avait rien dit juste avant.

« T'es sourd ou quoi ? Je viens de te le dire ! Devant l'arrêt de bus, en face de cette école, là, j'connais pas son nom... juste après le Bonsaï Hôtel... C'est bon, là ?! Ça te va ? » Nassim ne réagissait pas. Il se contentait de soutenir ce même regard fixe sur son interlocuteur arrogant.

Un nouveau sourire mauvais a annoncé la suite : « Après ça, j'ai appelé mes gars, pour leur dire. Y en a qui la connaissent. Toi aussi, d'ailleurs, tu dois les connaître par Seb... » Il s'est tu une seconde et a repris, avec une détestable pointe d'ironie dans la voix : « Ça m'embêtait quand même, de la laisser là toute seule, tu vois... Alors je leur ai dit qu'ils pouvaient la récupérer là, devant cet hôtel miteux... J'ai même pas eu à développer pour qu'ils se fassent un film. » Il a ponctué sa phrase d'un petit rire suffisant avant de compléter : « À mon avis, ils ont dû lui passer un bon savon : elle se tiendra à carreau, au moins... »

Instantanément, Nassim a bondi. Son coup de tête a résonné. L'os du nez de Langevin a craqué. Cette fois, il s'est écroulé. Le sang a rougi sa chemise. Des larmes emplissaient ses yeux.

« Putain ! Tu m'as pété le nez, connard ! » Là, il s'est roulé en chien de fusil, les mains tremblantes, crispées sur son visage. Langevin était hors de lui, devenu sauvage à force de peur, de douleur et d'indignation. Soudain, il a sorti son téléphone et a appuyé sur quelques touches avant de beugler dans son combiné des paroles inaudibles.

Là, j'ai sauté. L'instant d'après, je me suis emparé du iPhone. Et de toutes mes forces, j'ai jeté l'appareil au loin dans le lac artificiel. Dans un plouf, il a fait s'envoler quelques canards surpris.

Quand je me suis retourné, Nassim était à cheval sur le corps de Langevin. Ses poings étaient profondément entamés et il était hors d'haleine d'avoir trop cogné.

Les bruits alentours nous sont parvenus à nouveau. Le clapotis de l'eau, un lézard vert dans les broussailles, et plus loin, les stridulations d'une cigale isolée. Nous étions là en intrus. Au ralenti, nous nous sommes tournés l'un vers l'autre. Je me suis approché lentement et me suis accroupi près d'eux. Nassim regardait comme à travers moi, bras ballants. Dégageant d'un coup sec un pan propre de la chemise de l'intérieur du pantalon de Langevin, j'ai soufflé à mon ami : « Essuie-toi un peu les mains. »

Il s'est exécuté en évitant de regarder le visage en bouillie.

Sans un mot supplémentaire, je me suis redressé et j'ai coincé mes mains sous les aisselles mouillées de sueur du supplicé. D'un geste du menton, j'ai désigné les jambes. Nassim s'est positionné face à moi, ses yeux cramponnés aux miens. Nous avons progressé jusqu'au bord rocheux. Communiquant du regard seulement, nous nous sommes calés sur un tempo commun, et après avoir pris un élan suffisant, nous avons balancé le poids mort dans l'eau boueuse non loin des berges.

Un moment, côte à côte, nous nous sommes noyés dans ce spectacle atroce, toujours synchronisés. Puis nous avons tourné le dos à la scène et avons rebroussé chemin.

OceanofPDF.com

21.

J'ai fait quelques pas, en tête. Mais devant le sentier qui nous avait menés là, j'ai hésité un instant.

Nassim est passé, me frôlant sur ma gauche en disant furtivement : « Par là ! » Au lieu d'entamer le trajet inverse, il s'est engagé dans la continuité du chemin d'un pas décidé. Nous avons rapidement été abrités sous les frondaisons de la forêt toute proche. Je me suis empêché de me retourner vers le promontoire ouvert où tout avait basculé. Ne pas regarder derrière soi. Pas aujourd'hui. Pas cette fois. J'ai recollé aux basques de Nassim, mettant mes pas dans les siens.

Au bout de cinquante mètres peut-être, sans prévenir, il a brusquement quitté la sente balisée pour piquer à gauche, enjambant des buissons d'argelès. Puis nous avons rejoint des arbustes plus hauts, avant que les chênes et les pins ne l'emportent sur les genévriers. Nous étions retournés au milieu des arbres. Craignait-il qu'on nous suive ? Qu'on nous repère ? Il me semblait que nous retournions sur nos pas. Mais Nassim progressait sans l'ombre d'une hésitation. Je me suis laissé guider.

D'ailleurs, nous avons rapidement débouché sur une nouvelle piste. Nassim l'a coupée, poursuivant résolument dans le même axe. Tout de suite après, notre course – car nous avons sensiblement accéléré notre allure au fur et à mesure – nous a conduits sur un passage de terre bien plus large. Probablement une autre portion du DFCI de tout à l'heure, ai-je pensé. Là, Nassim a jeté un œil vers moi, par-dessus son épaule : « C'est bon ? »

Mon *Oui* a été le signal : nous nous sommes mis à courir. Aussi vite que nous pouvions. Le plus légèrement possible. Il nous fallait disparaître.

À cette cadence, nous avons atteint le parking en un rien de temps.

Par habitude ou par calcul, Nassim avait garé sa voiture dans le sens du départ. L'opération a été rapide. Dans les allées pavillonnaires, il a roulé à vitesse réduite. Je voyais son genou droit trépigner d'impatience au-dessus de la pédale, ses doigts se tordre sur le levier de vitesse. Mais il gardait ses nerfs sous contrôle. Prudent. Vigilant.

Moi je me repassais les images du Réaltor. Et je me'étonnais de me sentir si calme. Ma respiration était apaisée. Mon cœur serein.

Lorsque Nassim a enfin pu rejoindre une autoroute, il a fait hurler les chevaux. Et là, en zigzaguant entre les traînards, en frôlant les glissières, en déboîtant à l'aveugle pour s'extraire du sillage d'un semi-remorque, Nassim était paradoxalement tout à fait tranquille. Ses gestes souples. Et moi, je me sentais en sécurité, dans cette Audi lancée à pleine vitesse sur la trois-voies.

Pourtant, quand il a prononcé mon prénom, sa voix a trahi un sentiment que je ne lui connaissais pas. Je l'ai regardé. Ses yeux étaient humides, il m'a semblé.

Il a dit : « Qu'est-ce que j'ai fait ? »

J'ai détourné le regard vers la route.

Un silence plus tard, j'ai répondu : « Tu as trouvé Kahina. »

Je l'ai vu hocher la tête. C'était la justification dont il avait besoin. Cet homme que je soupçonnais du pire n'avait jamais eu de sang sur les mains, je l'ai compris à cet instant. Et il était bouleversé. La tragédie avait refermé sa griffe sur lui et il savait qu'il ne pourrait jamais revenir en arrière. Quoi qu'il arrive, sa conscience serait un juge implacable. Le plus sévère qui soit.

Pour ne pas le laisser gamberger seul plus longtemps et pour tenter de reprendre le fil de notre sombre scénario, j'ai demandé : « Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? »

Nassim s'était déjà ressaisi : son regard ne mentait pas.

« On va appeler Samir. À eux deux, lui, son frère à elle, et nous, on peut se les faire, ces enculés. » Il a marqué une pause, puis a poursuivi d'une voix sourde : « Par contre...

– Kahina ? » Nassim a plongé son regard dans le mien. Profondément. Je me suis entendu lui répondre :

« Je sais : t'y crois plus... » Et en regardant par la vitre, au loin vers la mer et Marseille qui s'offraient depuis la sortie du Tunnel du Littoral – l'un de mes points de vue préférés sur la rade –, j'ai ajouté : « Je suis pas sûr d'y croire encore, moi non plus. »

En réalité, j'ai pensé qu'aucun des mots que je venais de prononcer ne renvoyait à quoi que ce soit de concret pour moi.

Heureusement, je n'ai pas eu le temps de méditer sur la teneur de ces dernières paroles : au moment où Nassim empruntait la sortie vers le boulevard Henri Barnier pour remonter vers le quartier de La Gavotte et pénétrait à nouveau dans la ville, la tonalité a résonné dans l'habitable ; il appelait Samir dont la voix, bientôt, a retenti.

Comme nous nous y attendions, il était avec Sélim, le grand frère, et ils avaient eu beau arpenter les cages d'escalier, le centre social, les terrains de sport autour de Font-Vert, ils avaient eu beau visiter plusieurs voisines dans l'immeuble et aller sonner chez les quelques amies qu'ils lui connaissaient, pas de trace de Kahina.

Nassim a inventé qu'un ami commun pensait l'avoir vue à la cité de la Gavotte-Peyret et que nous avions besoin d'eux pour être plus efficaces. Samir a marqué son étonnement, bien sûr : *Qu'est-ce qu'elle aurait fait là-bas ?* Mais c'était la seule piste, alors sans comprendre, il s'y est accroché et a promis qu'ils seraient là très vite. Nous les attendrions à l'extérieur de la

city, known for being less engaging for foreigners. We will enter it together.

OceanofPDF.com

22.

L'après-midi était bien avancée. Depuis des heures, le soleil dardait ses rayons et le bitume irradiait de chaleur. L'air était pesant, les corps moites. Le moindre effort était pénible, en fin de journée. Et à cette heure, j'avais la sensation que même réfléchir, j'avais du mal.

Une lassitude terrible, comme un écrasement de tout mon être, m'a accablé soudain. J'ai écrasé ma nuque sur l'appuie-tête. J'ai fermé les yeux.

Quelques minutes plus tard, comme nous un peu avant, Samir a garé sa voiture sur le petit parking à droite, en contrebas de la cité. Ensuite, lui et Sélim se sont engouffrés et assis sur la banquette arrière de l'Audi. Nassim a aussitôt expliqué : « Je suis déjà venu ici. Y a longtemps. Va falloir faire gaffe. Vous savez comment ça se passe : on n'est pas d'ici et tout le monde se connaît. Plus ils mettront de temps à nous repérer et mieux ce sera. »

Sélim a remarqué : « Justement, on devrait y aller à pied, non ?

– Tu as raison : mais à l'entrée, y a des choufs. À pied, ils nous bloqueraient tout de suite. Et je préfère pas qu'ils voient nos têtes trop tôt... Une fois passés les premiers immeubles bas que vous voyez là, je mettrai la voiture un peu plus loin à l'écart. Je me rappelle qu'il y a une rue qui part à droite dans la cité... » Il nous montrait les bâtiments, pour la plupart visibles depuis l'extérieur.

Samir a objecté : « Pour rester discrets, tu veux pas qu'on prenne ma bagnole pourrie, plutôt que la tienne ?

– C'est pas con, Samir, sauf que s'il faut qu'on se barre vite fait,...

– Vaut mieux la tienne, c'est sûr... » Nassim a hoché la tête en le regardant dans le rétroviseur.

Tout était dit. Il fallait y aller. Et espérer retrouver Kahina. Un instant, j'ai pensé qu'il valait mieux qu'elle ne soit pas quelque part là-dedans. Mais j'ai enfoui au mieux cette sombre conviction et je me suis concentré sur l'objectif.

Nous étions là, tous les quatre, immobiles, silencieux, conscients de l'importance du moment. De l'urgence aussi. Mais trop pudiques et trop fiers pour en parler. Il y avait sans doute aussi quelque chose de l'ordre de la superstition dans notre mutisme. Quelque chose qui nous interdisait de prononcer certains mots : comme si formuler nos angoisses avait le pouvoir de les rendre légitimes. Personne ne voulait avoir raison d'être pessimiste. Et je comptais sur les trois autres pour l'être moins que moi.

Nassim a mis le contact et enclenché la première.

La minute suivante, il s'est engagé dans l'avenue centrale, encadrée par deux immeubles de quatre étages, plantés là comme deux totems à l'entrée d'une réserve indienne. Et ce n'était pas qu'une image : une ville dans la ville. Mille ou deux mille personnes devaient vivre là, tout proche des collines et de Septèmes-les-Vallons la bien nommée, mais engluées dans un univers de béton.

Sur la gauche, après les premiers potelets, à l'ombre d'un if tout aussi assoiffé que nous, trônait un canapé de cuir jaune à moitié éventré. Par chance, aucun des minots qui avaient pour mission de se relayer à ce poste n'était là, sans doute découragé par la canicule et parti se chercher une canette de Coca. De toute manière, en été, le tour de garde de ces petits veilleurs ne devenait vraiment stratégique qu'à la nuit tombée : à cette heure, peu de chance que les flics ne viennent traîner par ici. Eux aussi crevaient de chaud et attendaient le soir et son léger redoux pour partir en patrouille.

Nassim a continué d'avancer, maintenant une vitesse constante, histoire de ne pas attirer l'attention. Enfoncé dans mon siège, je scrutais les alentours en m'efforçant de ne pas trop tourner la tête, pour ne pas donner l'impression que je cherchais. Chacun de nous quatre regardait de son côté, les sens en éveil. Ça et là, quelques gamins tournaient à vélo, seuls à avoir encore assez d'énergie pour s'agiter et s'interpeller d'un trottoir à l'autre. Sur un balcon, une maman étendait du linge. Devant une porte d'immeuble, à l'ombre, deux vieux discutaient, installés sur des chaises pliantes aux motifs d'une autre époque. De rares silhouettes passaient le long des façades grisâtres. La crasse et l'abandon semblaient suinter de ces murailles de béton. Partout, les voitures cuisaient sous le ciel brûlant.

Quelques mètres plus loin, l'allée se partageait en deux. Face à nous, une esplanade centrale s'étalait. Les quelques arbres plantés là ne suffisaient sans doute pas à rafraîchir l'atmosphère : seuls deux gosses se tenaient sur un banc, un peu plus loin. À part eux, deux adolescents descendaient les larges escaliers au fond. Un chien pissait contre un pin parasol rachitique qui n'avait pas eu la chance de pousser en bord de mer, à Carry ou à Port-Miou.

Nassim a tourné à droite, comme il nous l'avait annoncé. Tout de suite après le virage, un peu à couvert derrière un bosquet d'arbres plus luxuriants, il a stoppé :

« Descendez là. Samir et Sélim, allez vers la tour 3, derrière nous, et faites le tour par l'arrière. Vous avez une photo d'elle ? » Sélim a réagi aussitôt, dégainant son portable : sur l'écran d'accueil, la fratrie au grand complet. Nassim a développé : « Si Farid est ouvert – c'est le concessionnaire installé là-bas –, vous pouvez demander s'il l'a pas vue. On sait jamais...

Dites que c'est de la part de Karim Souidi : c'est mon frère. S'il sait quelque chose, il vous dira... »

Puis Nassim s'est adressé à moi : « Steph, prends par le grand escalier du milieu qu'on vient de passer. Là-haut, tu prends à droite devant la tour 1. Moi, je vais aller me jeter au prochain parking à gauche. Je passerai par le bout et je remonterai vers toi. On pourra aller voir derrière. Et on se rejoint tous les quatre en haut de la cité. C'est la tour 2. »

À ces mots, on a levé les yeux : on ne pouvait pas la louper. Plus de cinquante mètres d'étages juchés en haut de la colline. Détachée sur le ciel bleu, une gigantesque colonne blanche dressée au milieu de l'herbe sèche.

Samir et Sélim sont sortis de la voiture et ont filé vers le nord. De mon côté, je me suis penché pour adresser un *À tout de suite* qui se voulait porteur d'encouragements, et j'ai rejoint l'esplanade, vaste étendue de béton dont la teinte rougeâtre devait subsister de l'année de sa construction. Le couple d'ados, maintenant assis sur les dernières marches en bas ne m'a pas accordé un regard. Je préférerais ne pas leur adresser la parole, ne rien leur demander. Profil bas. Peut-être que tout à l'heure, quand on aurait un peu fait le tour, je changerais de stratégie.

En attendant, j'ai entrepris de gravir en larges enjambées les cinq volées d'escaliers qui menaient vers la partie haute de la cité. À mi-hauteur, la sensation de fraîcheur que la clim de la voiture m'avait laissée n'était qu'un fugace souvenir : mon tee-shirt avait recommencé à coller à mon dos. Un coup d'œil à droite : un terrain de sport bordé d'un côté par quatre hauteurs de gradins s'offrait aux minots qui passaient leurs vacances là. D'ailleurs, un match se tenait. Des gosses qui pouvaient avoir de dix à quinze ans à peu près. Que des garçons. Torses nus pour certains, brillants de sueur. D'autres avaient préféré garder leur maillot. Lopez, Thauvin. Les stars du moment à l'O.M., ceux auxquels ces petits pouvaient s'identifier. Au goal, l'un d'eux portait l'effigie du drapeau algérien. J'ai repensé un instant aux types qui m'avaient bousillé la tronche en bas de chez moi avant de revenir à la réalité. Malgré la température, la quinzaine de gamins qui couraient là ne ménageaient pas leurs efforts. Accélération, changements de direction, ils s'interpellaient, levaient les bras. Ils semblaient infatigables. Sur les bancs de béton, quelques spectateurs inattentifs avaient traîné leur ennui jusque dans cette arène bruyante. Concentré d'énergie au milieu de la torpeur ambiante. J'ai passé chaque silhouette en revue. Pas de Kahina. Ni d'aucun des types de Simiane.

Les mains agrippées au grillage, je me suis hissé : j'avais laissé échapper, à droite de l'esplanade, un petit parc pour enfants. Un toboggan, deux

balançoires. Logiquement délaissés dans cette ambiance suffocante. Là en bas, une fois encore, ma quête n'obtiendrait pas de réponse.

J'ai vérifié mes messages. Un texto de Samir :

Farid fermé. On continue.

On continue, oui. J'ai repris mon ascension. Encore trois séries d'une dizaine de marches devant moi. Au fur et à mesure, j'ai distingué les deux rangées du vaste parking qui grillait sous le cagnard. Au sommet, sur le parvis, j'ai levé les yeux, le temps de reprendre mon souffle : face à moi s'élevait le colosse de dix-sept étages. La tour 3 évoquée par Nassim. Je songeais que si nous devions explorer un tel immeuble, ce serait peine perdue. Sans compter les caves.

Les caves. Une sueur, froide celle-là, m'a fait une sale sensation. J'ai pensé qu'il vaudrait peut-être mieux faire appel aux flics, maintenant. À partir de quand, dans leur jargon, on parlait de *disparition inquiétante* ? Et si, en s'en chargeant nous-mêmes, on faisait la pire connerie de notre vie ? J'ai balayé ces considérations : s'il fallait les alerter, c'était ce matin, quand Samir est passé chez Fredo. Mais à cette heure, on ne ferait que reculer à changer de cap. Et moi, je perdais du temps à gamberger ainsi.

Sur ma gauche, un peu en arrière, un renforcement derrière des emplacements pour les voitures. Je voyais mal ce qu'il y avait là. J'ai avancé jusque sous les arbres. Sur cet espace autrefois gazonné que plus aucun employé ne devait entretenir depuis longtemps, je marchais parmi les papiers gras et les poches de Capri-Sun abandonnés partout par les gosses et rassemblés par le vent qui devait s'engouffrer là à chaque coup de Mistral. Un peu plus loin, dans l'angle, un local à poubelles. Mon cœur battait à mes oreilles. J'avais si peur de ce que je pouvais découvrir parmi les détritiques. Derrière moi, un bruit de canette dans laquelle on shoote. Je me retourne : un gars d'une quarantaine d'années passe, non sans me dévisager d'un air méfiant.

Sans lui prêter davantage attention, j'ai poursuivi mon exploration. Par terre, une palette à moitié calcinée, coincée là depuis des semaines certainement. Des boîtes de Rohypnol. Des emballages de Mac Do. Des débris de bouteilles de Kro. Mais derrière le massif container à roulettes au couvercle tordu et noirci, rien de plus que les déchets habituels de la misère.

Dans ce mur, des portes grillagées. Sans doute des accès aux sous-sols. Il n'était pas question de ça encore. Et encore moins tout seul. Je devais retrouver Nassim. Il avait parlé de la tour 1.

J'ai fait volte-face et j'ai pris une profonde inspiration. J'avais eu peur. Cette fouille ressemblait à une descente aux enfers. Il fallait que je me calme.

Remontant la longue file de voitures alignées de part et d'autre de la rue qui partait vers le sud, je me suis bientôt vu au pied de cet autre mastodonte, jumeau des deux autres auxquels je tournais maintenant le dos. Je me sentais écrasé – comme menacé – sous ces tours vertigineuses. J'ai détourné le regard et pressé un peu le pas pour échapper à la méfiance manifeste de quatre gars agglutinés devant l'une des entrées du bâtiment. Je craignais qu'ils ne m'interpellent. *Qu'est-ce que je leur réponds si jamais... ?* Mon poulx a recommencé à accélérer. J'avais la gorge sèche. *Je cherche du shit ?* C'était le plus passe-partout. *Mais est-ce qu'ils me croiraient ?* Les clients savaient parfaitement à quel bloc se présenter. Et moi j'étais là, à arpenter le bitume. J'étais même pas sûr d'avoir assez de fric sur moi pour faire semblant jusqu'au bout. J'ai continué à progresser, priant secrètement qu'ils m'ignorent.

Bientôt, j'ai passé le coin. J'ai soupiré, conscient d'avoir frôlé la catastrophe. Et là, à une vingtaine de mètres, Nassim est apparu.

Il arrivait du bout du parking, où accédait un autre escalier fait de traverses en bois quasi disparues dans la terre sèche, compactée par des années de piétinement des gosses du haut qui descendaient voir ceux du bas et vice-versa.

D'un regard, il m'a questionné. J'ai répondu par un mouvement de tête, souligné d'une moue disant ma déception : j'étais bredouille.

De sa poche, il a sorti son porte-clé et a tendu sa main vers moi : « Tiens. Si ça part mal, prends ma caisse, et tire-toi.

– Qu'est-ce que tu racontes ? » Sans argumenter, de son autre main, il a saisi mon poignet et m'a fourré la clé entre les doigts. Tout de suite après, son menton relevé m'a invité à poursuivre notre montée. La question était réglée. Docile, j'ai empoché la clé au fond de mon jean. À droite de la tour, le talus se faisait pentu. Quelques roches affleuraient parmi les touffes d'herbes folles grillées par la sécheresse. De rares tâches de verdure résistaient, opiniâtres. Progressant toujours vers le haut, en biais par rapport à la tour désormais dans notre dos, nous nous sommes écartés, mettant suffisamment de distance entre nous pour balayer un espace plus large. Des vestiges d'alignements de pierres, formant des courbes douces en travers de la descente, avaient été érigés là pour soutenir la butte. Ainsi, de restanque en restanque, on a atteint un sentier qui, si on le suivait encore vers le sud, rejoignait en pente douce l'extrémité de la cité et son dernier parking en épingle à cheveux. De là, la vue sur la rade de Marseille était superbe, l'horizon grand ouvert sur les îles. Le soleil, moins haut dans le ciel, commençait à plonger la ville dans une lumière d'une blancheur moins agressive. Le soir, le coucher de soleil devait être extraordinaire, vu d'ici. On a les richesses qu'on peut, je me suis dit.

Nassim a effleuré mon coude. Ça m'a comme réveillé : nous avons pris la direction opposée, remontant vivement le petit chemin qui courait tout le long d'un muret interminable, au-dessus de nous. Nous longions ainsi ce qui marquait la limite Est de la cité. Plus qu'une limite, d'ailleurs, c'était une frontière : par-delà ce parapet, de coquettes maisons individuelles avec jardin, parfois avec piscine, s'ordonnaient sagement à flanc de colline, vers Notre-Dame-Limite, vers l'autre vallon, partagé en deux par la voie ferrée qui reliait la gare de Septèmes et celle de Saint-Antoine, en territoire marseillais.

Devant nous, des arbres assez touffus nous cachaient le pied de la tour 2 dont nous n'étions plus bien loin. J'ai retenu Nassim de la main, le temps d'envoyer un texto à Samir : changement de programme. On se chargerait de l'arrière de cette tour et de ce coin boisé. Ils devraient plutôt remonter derrière la tour 2 et fouiller leur zone de fond en comble. C'est à l'autre extrémité que nous nous rejoindrions.

J'ai rempoché le téléphone et Nassim, impatient, a continué de longer le muret. Avant de passer dans l'ombre de l'immeuble, il est redescendu vers moi, vers les arbres. J'ai imité sa trajectoire. Là-dessous, des pages de magazines, des cadavres de paquets de Camel, des bouteilles abandonnées : Vodka, bières, JB, il y en avait pour tous les goûts, toutes les ivresses. Des filtres de cigarettes épars, avec leur fine languette de papier, témoignaient des réunions de fumeurs de pétards. Tout en haut de leur cité, du cocon de ce sous-bois inespéré en pleine jungle urbaine, ils avaient fait leur repaire. Sans nous concerter, à nous deux, nous avons ratissé le secteur : Kahina n'était pas là bien sûr, mais nous étions à l'affût de quoi que ce soit. Un signe. C'était vain, bien entendu. Nous le savions. Mais à quoi d'autre nous raccrocher ? Du pied, nous avons vérifié les buissons où des déchets de toutes sortes étaient restés prisonniers. Face à la pente, nous nous sommes bientôt assis sur les grosses pierres qui avaient été disposées là, en rond, sous le couvert des branchages, pour abriter les types qui venaient se retrouver, entre amis. Parmi eux, certainement des connards sans scrupules prêts à toutes les saloperies pour se faire du fric. Mais aussi des potes qui avaient grandi là, ensemble, depuis l'enfance, et venaient trouver refuge ici, à distance des parents et des minots, pour partager leurs éclats de rires, leurs rêves d'évasion et leurs coups de spleen. Ces mecs désœuvrés, ça aurait pu être nous si le hasard avait voulu que nos parents aient échoué ici plutôt que dans le quinzième arrondissement de Marseille. Ni pire, ni mieux sans doute. Nassim fouillait, du bout d'un bâton trouvé sur place, les restes d'un petit foyer qui avait noirci la terre et la rocaille. Je le sentais abattu.

Soudain, un éclat de voix, plus haut, sur notre droite. Nous avons sursauté. Un regard furtif l'un vers l'autre et dans un même mouvement, nous nous sommes redressés à demi, avançant discrètement vers la lisière de ce petit bout de forêt. Cette fois, nous étions dans l'axe de la tour.

De nouveau, des cris. Des cris qui se répondent. Plusieurs hommes.

Je ne parviens pas à compter. Nassim me fait un signe de la main : lui oblique un peu vers l'aval. Moi, au contraire, je m'écarte. Vers un autre tronc, presque en haut du terrain. Surprenant encore un bruit qui semble venir de quelques mètres en dessous, je m'aplatis derrière un bosquet d'épineux. Masqué par le contre-jour, je bénéficie d'une clarté suffisante pour distinguer le talus en contre-bas : à ma gauche, Nassim, planqué derrière deux arbres aux troncs presque soudés. Et plus loin à droite, je vois. Enfin.

Deux jeunes hommes, silhouettes élancées, jeans, tee-shirts noirs. Bleu marine peut-être. Un autre, un peu à l'écart, vêtu d'un short foncé et d'un haut blanc. Ils en invectivent d'autres, un peu plus en arrière.

Et puis, soudain, le doute se dissipe : cette voix, ces silhouettes. Je les connais. Nassim les connaît aussi. Ce sont eux.

En tous cas, de ce trio, j'en identifie deux avec certitude. Le cœur battant, je fixe Nassim, lui-même les yeux rivés sur eux. De sa position, peut-il voir leur visage ? Sait-il comme moi je sais ?

Je ramasse à tâtons une petite pigne de pin. La serrant dans ma main, anxieux, observant tour à tour mon ami et ces gars, j'ose. Il y a urgence. Alors je tente quelque chose : mon projectile atteint le flanc droit de Nassim. Il tourne sa tête vers moi, sourcils froncés, déconcerté. Mon index tendu vers eux, mon regard éperdu... Je le vois les examiner, scruter ce que je désigne dans mon agitation muette. Soudain il saisit. Un nouveau regard vers moi m'en convainc : cette lueur frénétique est limpide.

Nassim se dresse sur la pointe des pieds. Je suis le trajet de ses yeux : il observe ceux qui les suivent. Et bientôt, nous échangeons un regard complice : Samir et Sélim. Les deux braves gosses ne les connaissent pas. Mais c'est sûr, ils ont repéré leur air louche, leur hostilité naturelle. Ils ont dû s'interpeller. Et ça a déclenché cet étrange balai : cet échange de mots, ces attitudes de provocation virile qui précèdent les bagarres.

Sans le savoir, les deux gonzes arrivent sur Nassim. Lui se décale, sort de l'ombre des troncs et se campe devant le premier. Celui-ci stoppe net.

Derrière, les deux autres, tout comme Samir et Sélim, se sont aussi immobilisés.

« Qu'est-ce que tu fous là, toi ? » attaque le premier à l'intention de Nassim qui ne tient pas compte de la question : « Où elle est ? »

Aucun des trois ne répond. Au contraire, le premier relance : « Vous êtes chez nous, là. Chacun sa place, t'as pas compris, apparemment ! »

Cette fois, c'est Samir qui remonte vers le groupe, suivi de près par Sélim : « Qu'est-ce que tu lui as fait ? Où elle est ? »

Alors, comme répondant à un signal tacite, Nassim, Samir et Sélim se jettent sur eux. Les coups commencent à pleuvoir. J'enjambe comme je peux le bosquet qui me sépare du tumulte. Très vite, celui qui était juste là échappe à un assaut de Sélim. Il se baisse avant de rebondir hors de ses poings pleins de rage. En un éclair, je m'élance. Il cavale vers le haut du talus, s'aidant des mains pour coller au terrain. À ses trousses, je crois saisir sa cheville. Je sens le tissu de son jean puis la semelle de sa basket échapper à mes doigts. Il était là. Juste là. Il ne me manquait que quelques centimètres pour le choper. J'entendais sa respiration haletante, à moins que ce ne soit la mienne, et le bruit de nos pas s'écrasant sur la terre dure.

L'instant d'après, les mains crispées sur le muret d'enceinte, hors d'haleine, les poumons brûlants et des larmes de colère dans les yeux, j'ai vu son dos disparaître dans les ruelles descendant vers le vallon : il avait sauté l'obstacle avec la souplesse d'un fauve. Jamais je ne le rattraperai. Voilà ce que j'étais : inutile et faible.

Le pouls à peine calmé, je suis redescendu vers la mêlée. Les deux types avaient été repoussés vers la première tour. Mes trois alliés prenaient des coups mais ils se tenaient dans le sens de la pente et leurs attaques pesaient plus lourd. C'est en tous cas ce que je voulais voir. D'ailleurs, les autres perdaient du terrain. J'ai fondu dans le tas, enragé par ma défaite devant le parapet.

Mais nos adversaires étaient chez eux et la pénombre ne nous aidait pas. Je ne sais pas ce qui s'est passé alors. Juste que l'un d'eux a fait un mouvement d'esquive, s'est retourné et a mis Samir au tapis. Pas le temps de vérifier son état. Le second a crié quelque chose en arabe, deux fois. Nassim s'est figé un instant avant de tenter de frapper encore. Mais ce contretemps nous avait déstabilisés et les autres avaient pu reprendre leur cavalcade, fuyant devant nous, atteignant presque le parking où j'avais retrouvé Nassim un peu plus tôt.

Galvanisés par notre position de prédateurs, entraînés par la pente, nous avons déboulé à pleine vitesse, presque en ligne, moi sur le bord gauche, Nassim puis Sélim. Samir un peu plus loin derrière.

Mais à peine tourné le coin de la tour, c'est là que je les ai vus : deux autres. Qui couraient droit vers nous. Plus vieux, je crois. Avec des gueules à faire peur. Et une lame dans la main du premier. Les deux types que nous avions pris en chasse se sont retournés : le rapport de force avait changé. Nous autres, nous nous sommes figés. Eux avançaient, hilares. Menaçants.

Aucun des quatre types ne me regardait. En réalité, les réverbères éclairaient mal le bout du parking. Je passais inaperçu. Sur mon côté gauche, un énorme bosquet de genêts. Un pas latéral et je me suis trouvé dissimulé.

Effrayé et honteux d'être là planqué, mon sang a pulsé dans ma poitrine quand j'ai vu remonter mes amis vers la butte, coursés par ces sauvages, assoiffés de vengeance. À quelques pas de moi, celui qui avait affronté Nassim au milieu des arbres a hurlé pour lui : « Je vais te saigner ! »

La minute d'après, affolé et suant, j'ai déverrouillé la bagnole de Nassim. À peine capable de contrôler mes gestes, j'ai ouvert à toute volée la boîte à gants. Le flingue en main, j'ai foncé, avalant les quelques marches de bois jusqu'au parking d'où ils avaient tous disparu.

De cet endroit, le vacarme ne me parvenait que de manière lointaine. Vague écho qui rebondissait entre les immeubles aux fenêtres désormais éclairées. Qu'avais-je fait ?! Je les avais lâchés ! Ils étaient tout en haut, derrière la tour 2, maintenant. J'ai aperçu un instant celui qui m'avait échappé tout à l'heure. Je n'étais qu'une merde.

Un chien a aboyé au loin sur ma gauche. J'ai tourné la tête. Devant moi, l'immense parking s'étalait sur toute la largeur de la cité. Peut-être cent mètres jusque là-bas. J'ai couru comme jamais je n'avais couru. À m'en faire péter les bronches et implorer le cœur. Le bruit sec de mes pas résonnait entre ces murs, m'aidant à oublier la douleur et à garder la cadence. J'étais rapide. Plus rapide que je ne m'en savais capable. Mais ça ne suffirait pas. Je le savais que ça ne pourrait pas suffire. Et puis qu'est-ce que je ferai, une fois là-haut ?

La fin de cette gigantesque terrasse de bitume était enfin à ma portée. Sur ma droite, juste derrière la tour, la route goudronnée faisait un coude. Et au fond, ce que je cherchais : un accès à la colline, côté nord. À cet endroit, c'était presque une falaise. Mais il n'était plus temps d'hésiter. Je me suis élancé, le pistolet coincé dans la ceinture de mon pantalon, à l'arrière. Obsédé par la peur de le perdre, j'ai escaladé sans hésiter la roche qui s'effritait par endroits. Très vite, j'ai atteint les premières racines des pins qui bordaient l'à-pic.

Je me rapprochais : désormais, les bruits indistincts étaient redevenus des voix. Avec elles, l'angoisse a ressurgi. Au moment où j'ai débouché sur la zone herbeuse après le dense bosquet d'arbres, j'ai juste eu le temps d'apercevoir le groupe des poursuivants escalader un mur dans le coin à droite. En deux pas agiles sur les parpaings, ils avaient atteint le sommet.

En quelques enjambées, j'ai rejoint cette clôture. Frénétique, j'ai cherché au sol le meilleur endroit pour tenter l'escalade. Je me sentais déjà à bout de fatigue. Mes jambes étaient flageolantes. Prenant appui sur un petit

promontoire rocheux, d'un bond, j'ai crocheté mes doigts au sommet de la dernière brique. En me hissant péniblement, maladroitement appuyé sur mes genoux qui s'écorchaient sur le béton, j'ai réalisé que derrière, je n'entendais plus aucun bruit.

Et puis soudain, au moment de faire le dernier effort pour soulever mon buste par-dessus la muraille, un cri a déchiré le silence.

Sélim hurlait. Un cri de bête blessée.

OceanofPDF.com

23.

*Tourne, tourne la Terre
Tout se dissout dans la lumière
L'acier et les ombres qui marchent
À tes côtés
)Ibid(.*

Sous mes yeux, par-delà le mur, une décharge sauvage. Des gravats. Des pneus. Une brouette... Tout ce que les gens du coin avaient déversé là pour se débarrasser à moindre frais.

Deux plaques de tôle ondulée posées verticalement servaient de paroi sur le côté gauche. À droite, un mur de pierres. Au fond, je ne distinguais à peu près rien.

Là se trouvaient les quatre types de la cité. De dos, j'avais du mal à repérer qui était qui. Devant eux, Nassim. Puis de part et d'autre, devant lui, Samir et enfin Sélim, tête renversée, hurlant toujours.

Son cri, comme une fissuration de l'air ambiant, semblait figer les corps. Moi, pas plus que les autres, je ne bougeais. Je regardais la scène, sans voir.

Et Sélim s'est tu, avant de tomber à genoux.

Soudain, l'un des gars, celui qui se tenait sur ma droite, a escaladé les deux mètres de muraille et a disparu aussitôt derrière. J'ai nettement perçu le bruit du choc de ses pieds sur la route puis sa course entre les maisons. Il s'était enfui.

Samir s'est retourné dans ma direction. J'étais toujours juché à cheval sur le mur opposé. Il ne m'a pas vu alors, je crois. Il ne fixait qu'une chose, de son œil fou : l'homme qui se trouvait devant lui, quasiment à mes pieds. Et Samir a fait un pas.

Un tout petit pas. Vers lui.

Et ainsi il a dégagé mon champ de vision.

Derrière lui, j'ai d'abord vu ce cube de métal ou de plastique, le hublot ouvert, pendouillant sur le côté, charnière à moitié arrachée. Le vieux lave-linge échoué là faisait une grosse tâche claire dans l'obscurité.

Et au pied de la machine, contrastant avec la blancheur de la paroi, un bras se détachait nettement. Un bras étrangement plié. Un bras et sa main, toute fine, au bout. Un bras d'enfant, je me suis dit avec horreur.

Obnubilé, j'ai fini d'enjamber le mur et me suis laissé tomber de l'autre côté.

À ce bruit, l'homme en short s'est retourné. Salim en a profité pour se jeter sur lui. Au même moment, j'ai continué de m'approcher, contournant lentement le tumulte du combat général qui avait repris.

Sauf pour moi.

Moi j'étais maintenant là, au-dessus de ce corps, écartelé sous mes yeux.

L'un des pieds, celui qui avait perdu sa chaussure, semblait comme suspendu en l'air : le mollet était appuyé sur un gros caillou, ce qui donnait à la jambe cette fixité étonnante. Les cuisses ouvertes étaient noires. Noires de terre et de sang. J'apercevais le triangle sombre du sexe, entre les hanches avachies. Au-dessus, un bout du ventre apparaissait sous ce qui restait d'un tee-shirt blanc largement déchiré, comme haché par le milieu. On devinait la poitrine menue, mal protégée par le bras gauche qui faisait un angle anormal. Au-dessus du sein droit, le menton, appuyé là, perdu au milieu de la chevelure. Noire. Épaisse. Bouclée.

J'ai encore fait un pas. Le vacarme de la bagarre était flou autour de moi, comme filtré par un coton épais. Je me suis accroupi. Tout près. Si près.

Les yeux sombres, fixes, écarquillés, regardaient à travers moi.

Les yeux de Kahina.

Je me suis redressé lentement.

Les yeux de Kahina.

J'ai pivoté.

Dans mon dos, je les sentais.

Les yeux de Kahina.

Samir se battait sur le sol, comme enlacé avec l'autre.

Les yeux de Kahina.

Sélim était agrippé à des jambes qui battaient l'air. La seconde d'après, le fils de pute avait disparu, laissant Sélim à demi assommé au sol.

Les yeux de Kahina.

Nassim était là, abîmé. Il avait une barre à la main. Une barre en fer. Il soufflait comme un bœuf. L'autre tenait aussi quelque chose. Une lame. J'ai vu cet éclair brillant pendant une seconde. Le couteau.

Les yeux de Kahina.

J'ai tendu mon bras.

Les yeux de Kahina.

J'ai regardé le canon du pistolet. Noir. Brillant aussi. Comme la lame.

Les yeux de Kahina.

J'ai pressé la détente. Un choc dans mes bras. *Est-ce que le coup est vraiment parti ?* Je n'ai pas entendu le bruit.

Les yeux de Kahina.

Et ensuite, le corps vers lequel j'avais pointé l'arme tombe. Sur Nassim. Il le soutient. Et puis il le lâche. Il se retourne. Il me fait face. Je le regarde. Il y a du sang sur lui. Ce n'est pas le sien. Je sais. C'est celui de l'autre.

Les yeux de Kahina.

Nassim me dit quelque chose. Je n'entends pas quoi.

Les yeux de Kahina.

Il y a des lumières de l'autre côté du mur. Et un bruit de sirène.

Les yeux de Kahina.

Quelqu'un arrache les tôles sur le côté. Ils sont plusieurs autour de nous. Quelqu'un a dû appeler les flics.

Les yeux de Kahina.

Sélim est penché au-dessus d'Elle. Il enlève son tee-shirt. Il le met sur Elle.

De là où je suis, je ne les vois plus.

Je ne les verrai plus.

Les yeux de Kahina.

REMERCIEMENTS

Au moment de publier mon premier roman, j'aurais envie de remercier la Terre entière. Mais dans la foule de ceux qui comptent, il y a des têtes qui dépassent. Des regards qui ont pour moi aujourd'hui un éclat particulier...

Je remercie très chaleureusement Marc Duteil et Anne Ferron. Avec eux le comité de lecture des éditions M+ : vous me faites ce cadeau de croire en moi. Merci pour ce vertige !

Mais auparavant, qu'elles m'ont été chères, ces heures de discussions, de lectures et relectures. Attentives, exigeantes. Complices. C'est ce que je vous dois, à Toi, Olivier d'abord (et toujours !) et à Toi, Cécile, ensuite. D'y avoir toujours cru quand pour moi les doutes s'installaient. Et que je manquais de souffle. Merci pour ce regard amical qui m'a accompagnée sur ce très très (très !) long chemin. Pour la première fois, je parviens au bout de la route. Sans vous, je sais que je n'y serais probablement jamais arrivée. C'est dire à quel point vous m'avez été précieux ! Ce voyage est aussi le vôtre. Et c'était beau de le partager.

Muriel, des remerciements, je t'en dois aussi. Pour le travail que tu as fait sur ce livre. Et pour tout ce que tu es pour moi au-delà de l'aventure littéraire. M'offrir la sœur que je n'ai pas. Comment te remercier assez pour ça et respecter notre pudeur à toutes deux ? Tant pis pour la pudeur !

Merci encore à François Mouren-Provensal : son œil est directement relié à son cœur, ce qui donne de sublimes images. Il m'offre ma première couverture. Comment oublier un tel cadeau ?

Je pensais qu'on était seul quand on écrit. Je me trompais : merci à Toi, Anthony, chaque jour. Et à Toi, Éléa, d'être si difficile à séduire. Je vous aime.

J'ai eu l'immense chance d'être encouragée et soutenue par ceux qui savaient. Merci à vous tous. À tous les miens.

Et à Marseille qui m'a nourrie. Et me nourrit encore.

OceanofPDF.com

Table des matières

- [1.](#)
- [2.](#)
- [3.](#)
- [4.](#)
- [5.](#)
- [6.](#)
- [7.](#)
- [8.](#)
- [9.](#)
- [10.](#)
- [11.](#)
- [12.](#)
- [13.](#)
- [14.](#)
- [15.](#)
- [16.](#)
- [17.](#)
- [18.](#)
- [19.](#)
- [20.](#)
- [21.](#)
- [22.](#)
- [23.](#)

[REMERCIEMENTS](#)

M+ éditions
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

OceanofPDF.com

Notes

[← 1]

. « Personne » Langage marseillais.

OceanofPDF.com